

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

516/H/290/3 9

1883

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

AVANTAGES

Primes Spéciales

ACCORDÉES A TOUS LES ABONNÉS
par voie de

LOTERIE

au commencement de chaque année.

8ÈME ANNÉE.—No 9.

O T T A W A

1er Septembre 1883.

ABONNEMENT:

\$2 PAR AN

PAYABLE D'AVANCE

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

BULLETIN.

L'ALBUM DES FAMILLES, accessible à toutes les bourses par son bon marché paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, formant un volume de 384 pages, composé de matières ainsi classées :

Religion.—EXTRAITS d'ouvrages, où l'on expose les preuves de la Religion, les dogmes de la Foi, les règles de la Morale, etc.

RAPPORTS et LETTRES édifiantes sur les Missions du Canada et de l'Etranger.

EXPOSÉ et RÉSUMÉ de tous les faits et de toutes les questions d'actualité religieuse soulevées dans l'intervalle de chaque livraison

Littérature.—Choix varié des meilleures productions, tant du Canada, que de l'Etranger. Les sujets ayant trait aux matières suivantes entrent dans le cadre de cette publication, savoir :

Philosophie, Eloquence, Discours, Légendes, Critiques, Bibliographies, Voyages et Oeuvres d'imagination.

Histoire.—Mémoires sur le Canada et autres pays ; Aperçus sur l'histoire de l'Eglise et du Clergé ; Etudes des Mœurs et des Monuments, etc., etc.

Sciences et Beaux-Arts.—Découvertes scientifiques, et applications des sciences aux arts. Revues des Concours et compte-rendu des œuvres d'art.

Biographies.—Galerie nationale de portraits historiques, politiques et littéraires du Canada et de l'étranger.

Archéologie.—Rapports et Inscriptions des Monuments, tant en Canada qu'à l'Etranger, et de la découverte des Ruines, etc., etc.

Agriculture.—Travaux, recherches, découvertes et perfectionnements.

Tempérance et Luxe.—Exposé des causes et des funestes effets de l'Intempérance et du Luxe, et autres désordres dans la société.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPEAU, Editeur-proprétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1065, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertidu subséquent.

Annonces nouvelles.

Chromos de Choix

On peut se procurer aux bureaux de l'Album des Familles quelques séries des magnifiques Chromos que nous venons de distribuer comme Prime à nos abonnés, aux prix qui suivent, savoir :

Le Christ ressuscité apparaissant à Marie-Madeleine, magnifique chromos de 20 pouces sur 28.—Prix : \$1.00.

Le Songe de la Miséricorde.—C'est un ange qui apparaît, portant la couronne d'immortalité à une âme repentante. Même format que ci dessus.—Prix : 75 centins.

Le Jardin d'Hiver.—Scène délicieuse d'un enfant avec sa mère, lui révélant ses naïfs secrets. Même format. Prix : 60 centins.

Jésus marchant sur l'eau, en présence de ses disciples. Format de 12 pouces sur 17. Prix : 50 centins.

La Croix mystérieuse ou l'âme s'envolant au ciel assistée par les anges. (12 pouces sur 15) Prix : 50 centins.

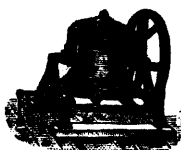
La Petite fille aux fraises. (Chromos de 14 pouces sur 20.) Prix : 50 centins.

Prix des 6 chromos (série complète) \$2 50, expédiée franco.

S'adresser à
STANISLAS DRAPEAU,
Bureaux de l'Album des Familles,
Ottawa.

1er juin 1883.

Fonderie McShane,



Des célèbres **CLOCHES** et **CARILLONS** pour Eglises, Chapelles, Couvents, Académies, etc. La liste des prix et circulaires sont fournies gratuitement sur demande.

S'adresser à
HENRY McSHANE & Cie,
BALTIMORE (MAS.)
Etats-Unis

AUX DIRECTEURS DE CHŒURS.

MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné à l'honneur d'informer MM. les Directeurs des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Œuvres Musicales de M. L'ABBÉ GIÉLY, chanoine honoraire, de Valence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec les prix, savoir :

Messe Musicale,

A TROIS VOIX

Avec accompagnement d'orgue.....Prix : \$0.75.

Harmonies Religieuses,

POUR LES

Saluts du Saint-Sacrement, consistant en Solos, Duos et Chœurs variés, avec accompagnement d'orgue.

Brochure in-8o de 240 pages.....Prix : \$1.50.

Fleurs de Juin

ou

CHANTS AU SACRÉ CŒUR,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.

Brochure de 120 pages.....Prix : \$1.25.

Le Sacré Cœur de Jésus

Cantate solennelle composée de Solos, Duos et Chœurs variés (formant sept parties distinctes) avec accompagnement d'orgue.....\$0.75.

Gloire à Marie,

Cantate solennelle à N.-D. de Lourdes, avec Solos uos et Chœurs.....Prix : \$0.40.

A la Vierge Immaculée,

Chant solennel, avec Solo, Duo et Grand-Chœur
Prix : \$0.50.

S'adresser à STANISLAS DRAPEAU,
Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boîte 1065, Ottawa,

Seul agent pour le Canada.

RUSSELL HOUSE

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOUIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du Parlement, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays.

Quelle distance avez-vous parcouru ?

L'ODOMETRE

VOUS LE DIRA !

Cet instrument a la dimension d'une montre. Il indique la distance que vous parcourez d'une façon très-exacte depuis 1-100 de mille, jusqu'à 1000 milles.

Vous pouvez l'attacher à la roue de votre voiture sans danger ainsi qu'à une faucheuse ou à une moissonneuse, chez les cultivateurs.

Il est utile à tous les voyageurs, docteurs, cultivateurs, etc., etc.

Prix une bagatelle : seulement \$5.00

Si quelqu'un envoie un ordre il doit donner le diamètre de la roue. On remplira l'ordre sur réception du prix payé par un mandat de poste.

Adressez :

MCDONNELL & CIE
2, Rue LaSalle, nord, Chicago.

Pour le Mois de Marie

Guirlande a Marie !

BROCHURE DE 160 PAGES,

Renfermant 32 Chants à la Ste Vierge

ET UN

REGINA CÆLI,

pour le Mois de Marie et ses Fêtes.

Solos et Chœurs très variés.

Paroles et Musique de l'abbé E. A. GIÉLY, chanoine honoraire de Valence (France).

Prix : \$1.25.

L'approbation donnée à l'auteur par Mgr l'Evêque de Valence, pour la publication de cette œuvre sacrée, renferme ce qui suit :

“ Je viens de lire avec le plus vif intérêt les nouvelles poésies que vous allez publier en l'honneur de la sainte Vierge. Que de grâce, de parfums, de fraîcheur on y trouve ! Elles méritent bien le titre que vous leur donnez : jamais Guirlande ne fut composée de plus belles fleurs ! On aime à voir leur riante parure et à respirer leur suave odeur.
“ Avec ces caractères, je ne doute pas que le public ne leur fasse, comme à leurs sœurs aînées, le meilleur accueil.
“ Tout est vous en N.-S., et en Celle qui vous a inspiré de si pieux cantiques. ”

S'adresser à
STANISLAS DRAPEAU,
Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boîte 1065, Ottawa,
Seul Agent pour le Canada.

ABONNEMENT

\$2

PAR ANNÉE

(Payable d'avance)

L'Album des Familles

ANNONCES

Elles seront publiées
sur le couvert.
(Voir le tarif à la
deuxième page.)

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à Stanislas Drapeau, Editeur-Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1065, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Littérature.

LES FIANCÉS.

PAR

ALEXANDRE MANZONI.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

Max Desuoyers.

(Suite.)

CHAPITRE XVII

Le père provincial de Milan et le comte étaient d'anciennes connaissances ; et bien qu'ils se vissent rarement, ils échangeaient toujours lorsqu'ils se rencontraient des démonstrations d'amitié et des offres de services.

Après avoir réfléchi sur l'affaire de don Rodrig le comte se dit que dans une guerre déclarée à un aïeul qui portait son nom, l'honneur de la famille et sa réputation d'homme puissant se trouvaient engagés, et qu'il fallait éloigner le moindre cause du trouble d'après le comte Attilio. A cet effet, l'oncle comte invita le père provincial à dîner et réunit avec lui des convives pris dans sa parenté et dont le nom seul était une puissance.

A table, le comte parla de Madrid, de la cour, du comte-duc, des combats de taureaux qu'il avait en le plaisir de voir, de l'Escorial, qu'un familier du comte-duc lui avait montré dans ses moindres détails... Puis, la conversation devenant gé-

nérale, il raconta comme en confiance une foule de choses au père provincial, qui le laissait dire... dire encore... mais à un certain moment le religieux se glissa dans la conversation, prit la parole, revint de Madrid jusqu'à Rome, et amena l'entretien sur le cardinal Barberini, qui était capucin et frère du pape alors régnant, Urbain VIII, rien que cela ! Le comte le laissa poliment parler ; puis au dessert il se leva et pria le père provincial de passer avec lui dans une autre pièce.

Deux puissances, deux expériences consommées se trouvaient en présence. Le magnifique seigneur fit asseoir le révérend père, s'assit et commença ainsi :

—D'après l'amitié qui nous unit de longue date, j'ai cru devoir parler à Votre Paternité d'une affaire qui nous intéresse tous deux et doit se conclure entre nous... Je vais vous dire ce dont il s'agit, sans détours, et je suis bien sûr qu'en deux mots nous nous entendrons... Dites-moi, dans votre couvent de Pescarenino, il y a un père Cristoforo ?

Le père provincial fit un signe affirmatif.

—Je prie Votre Paternité de me dire en bon ami... ce père... je ne le connais pas, et certes je connais bon nombre de capucins... des hommes d'or !... prudents !... zélés !... habiles !... J'ai toujours été l'ami des capucins... Mais dans une famille nombreuse il y a quelquefois des têtes... Ce père Cristoforo est un homme peu circonspect... un homme qui aime les querelles... Je pense qu'il a dû vous donner des ennuis ?...

—Je suis fâché que Votre Magnificence ait une pareille opinion du père Cristoforo... C'est un religieux exemplaire dans le couvent et qui jouit au dehors d'une grande estime.

—Je comprends... Votre Paternité doit... Mais, en ami sincère, je veux l'avertir de ce qui lui est utile. Nous savons que le père Cristoforo protégeait un homme... Votre Paternité doit en avoir entendu parler, celui qui s'est sauvé des mains de la justice dans cette terrible journée de Saint-Martin, après avoir fait des choses !... Lorenzo Tramaglino.

—Aie ! pensa le père provincial ; mais il dit :

« Cette circonstance ne m'était pas connue ; mais Votre Magnificence sait que l'un de nos devoirs est de rechercher ceux qui s'égarèrent pour les ramener.

—C'est bien, reprit le comte ; mais la protection donnée à des égarés d'une certaine espèce est chose épineuse.

Et ici le comte au lieu de souffler serra les lèvres, puis il reprit :

—Il m'a paru néanmoins nécessaire de vous faire connaître ce fait... car s'il arrivait aux oreilles de Son Excellence... il pourrait faire quelques démarches à Rome... que sais-je... et de Rome venir...

—Je suis fort obligé à Votre Magnificence de cet avis, dit le provincial. Cependant je suis convaincu que si l'on prend des informations à ce sujet on reconnaîtra que le père Cristoforo n'a eu de relations avec l'homme coupable dont vous parlez que pour lui faire déplorer ses fautes. Je le connais, le père Cristoforo !...

—En effet, et vous savez mieux

que moi les choses qu'il a faites dans sa jeunesse, étant dans le monde.

— C'est la gloire de notre habit, seigneur comte, qu'un homme en le revêtant se trouve transformé... et depuis que le père Cristoforo le porte, cet habit...

— Je voudrais le croire, dit le comte en interrompant le religieux. Je le dis du fond du cœur, je voudrais le croire... Mais vous connaissez le proverbe : " L'habit ne fait pas le moine..." J'ai des indices certains.

— Si vous savez, dit le père provincial, que ce religieux ait commis quelque faute (hélas ! nous pouvons errer), dites-le-moi, vous me rendrez service... Je suis supérieur... indigne sans doute... mais je le suis pour corriger et porter remède.

— Je vous dirai qu'à cette circonstance fâcheuse de la protection donnée ouvertement par le père Cristoforo à ce Lorenzo Tramaglino se joint autre chose. Le père s'est mis à tracasser mon neveu don Rodrigo.

— Ah ! s'écria le provincial, voilà qui me peine beaucoup, je vous assure !

— Mon neveu est jeune et vif... et lorsqu'il est provoqué...

— Je me ferai un devoir de prendre des informations sur un tel fait !... Je parle à un homme juste... et, comme je le disais à Votre Magnificence, nous sommes tous sujets à l'erreur... tant d'un côté que de l'autre... et si le père Cristoforo n'a pas agi...

— Que Votre Paternité considère que ce sont des choses à finir entre nous, et qui trop remuées deviennent plus fâcheuses... Vous le savez, ces choses qui naissent quelquefois d'un rien prennent dès que l'on veut les creuser des proportions qu'on ne peut plus arrêter... Il faut couper court, très-révérénd père... mon neveu est jeune... le religieux, d'après ce que j'en sais, a l'esprit encore très-jeune... C'est à nous, qui avons des années (que trop, n'est-ce pas, père ?) à arranger cela et à avoir de la prudence... Il faut éloigner le feu de la paille... Souvent un sujet qui ne réussit pas dans un endroit fait merveille dans un autre... Votre Paternité saura bien trouver où colloquer ce religieux... dans un endroit un peu

éloigné... Tout s'arrangera de soi-même !

Le provincial s'attendait, depuis le commencement de l'entretien, à cette conclusion.

C'est cela, pensait-il ; quand un pauvre religieux vous fait seulement ombrage, qu'il ait tort, qu'il ait raison... il faut le faire déguerpir.

Et lorsque le comte eut fini de parler, le provincial répondit :

— Je comprends ce que veut dire le seigneur comte. Mais avant de prendre une mesure...

— Très-révérénd père, c'est une mesure... et ce n'en est pas une... C'est une chose naturelle qui préviendra une infinité de désordres... une Illiade de malheurs !... Au point où l'affaire est arrivée, si nous n'y coupons court, elle ne s'arrêtera pas... et alors ce n'est plus mon neveu seulement, c'est tout un guépier soulevé... Nous sommes une nombreuse famille... nous avons des alliances...

— Illustres, seigneur comte, dit le père.

— Vous m'entendez ?... tous ces gens qui ont du sang dans les veines... et dans ce monde le point d'honneur s'en mêle... cela devient une affaire de famille... et alors, même celui qui aime la paix... Ce serait un crève-cœur pour moi qui ai constamment eu du penchant pour l'ordre... Vous autres, qui faites tant de bien... qui édifiez le public... vous avez besoin de paix... vous devez fuir les querelles... vivre en bonne harmonie avec ceux... Et puis enfin vous avez des parents dans le monde, et ces affaires de point d'honneur, lorsqu'elles durent un peu, s'étendent... mettent une foule de personnes en jeu... Moi, dans ma charge, qui m'oblige à une certaine dignité de position... Son Excellence, les seigneurs mes collègues... cela devient une affaire de corps... Vous savez comment vont ces choses ?

— Dans le fait, dit le père provincial, le père Cristoforo est prédicateur, et j'avais déjà eu l'idée... Précisément, on me demande un prédicateur... Mais dans cette occurrence cela aurait l'air d'une punition... et avant d'avoir examiné...

— Non, non, pas une punition... une mesure de prudence.

— Entre le seigneur comte et moi, oui, la chose est ainsi... Mais si, comme me le dit Votre Magnificence, le fait est connu... pour l'honneur de notre habit, pour la dignité du père Cristoforo, je ne voudrais pas que le seigneur Rodrigo pût regarder cela comme une satisfaction et se glorifier.

— Mais, révérend père, cela ne serait pas ; car mon neveu, bien que vif, est devant moi ainsi qu'un enfant docile. Mais d'ailleurs nous ne lui ferons rien connaître de ce qui se passe entre nous... N'ayez nul souci... je sais me taire... Et, pour le monde, qu'a-t-il à y voir ? Rien. Un religieux va prêcher dans un endroit éloigné, cela se voit tous les jours.

— Sans doute ; on me demande précisément un bon prédicateur pour Rimini... il est même probable que j'aurais pensé au père Cristoforo tout naturellement.

— A merveille, dit le comte. Et quand ?

— Si la chose doit se faire, ce sera de suite.

— Oui, bientôt, de suite, très-révérénd père... Nous avons éteint un commencement d'incendie... Entre amis, deux mots suffisaient... Si je puis être utile à nos bons pères capucins...

— Nous connaissons par expérience les bontés de votre famille, dit le père provincial en se dirigeant vers la porte, dont le seigneur oncle lui ouvrit les deux battants, le forçant à passer le premier pour aller rejoindre sa compagnie dans la salle où elle était restée.

Le lendemain arrive à Pescarenico un capucin, de Milan porteur d'une lettre pour le père gardien, dans laquelle se trouve l'obédience pour le père Cristoforo, qui doit partir de suite pour Rimini. Il doit aussi, dit la lettre, mettre en oubli toute affaire dans le pays qu'il quitte, et ne pas y conserver de correspondance.

Je vous laisse à penser si le coup fut sensible à notre père Cristoforo !... Sa pensée se reportant sur Agnès, Lucia, Renzo, il se dit :

— Oh mon Dieu ! que vont devenir ces malheureux lorsque je ne serai plus là ?

Mais il lève les yeux au ciel et se reproche son manque de confiance en Dieu. Il prend son bré-

viaire, le manuscrit de ses sermons, le pain du pardon, et, après avoir reçu la bénédiction du père gardien, il part avec le capucin qui a apporté la lettre.

Nous avons dit que Rodrigo avait résolu d'aller demander l'aide d'un homme terrible pour mener à bien sa criminelle entreprise.

Francesco Rivola, dans la *Vie du cardinal Federigo Borromeo*, ayant à parler du personnage en question, dit sans le nommer : "un seigneur aussi puissant par sa richesse que noble de naissance." Giuseppe Ripamonti, dans *Storia patria*, le désigne ainsi : "cet homme... un seigneur..." et enfin notre manuscrit craint de laisser voir son nom, comme s'il eût dû brûler les doigts de l'écrivain, et l'appelle l'*Innommé*.

L'*Innommé* donc était d'une illustre famille ; son château était situé près des frontières, sur un rocher inaccessible. Il menait une vie des plus indépendantes, donnait asile aux bannis et l'avait été lui-même pendant quelque temps.

Faire ce qui était défendu par les lois, être l'arbitre des affaires d'autrui, rien que pour le plaisir de commander, être craint de tous, telles étaient les passions de cet homme. Dès sa jeunesse, il éprouvait un sentiment de dépit et d'envie à la vue des abus que commettaient des seigneurs puissants, et il recherchait toutes les occasions de les contrecarrer et de se quereller. Parfois il devenait le complice de leur crime ; et il fit tant que son nom, sa richesse, sa parenté ne purent le défendre contre les arrêts de la justice, qui le condamna à sortir du duché. Le jour où il quitta le pays, il monta à cheval, traversa Milan avec sa mente, au son de la trompette, et, passant hardiment devant le palais du gouverneur, il envoya à ce dernier un message insolent par le soldat qui montait la garde à la porte du palais.

Pendant son exil, il continua de correspondre avec ses amis et d'être uni avec eux dans une ligne occulte de conseils atroces et de choses funestes. Quelques brigands étrangers se servirent de lui pour des meurtres importants. Protégé par son audace, il revint avant le terme de son bannissement habiter

son château, confinant à la frontière bergamasque.

— Cette demeure, dit encore Ripamonti, était une officine de mandats sanguinaires. Personne n'était dispensé de l'homicide ; les mains des enfants mêmes étaient ensanglantées. Cependant il lui était arrivé quelquefois de secourir le faible, de défendre l'opprimé, mais c'était dans des occasions rares.

La renommée de cet homme était répandue dans tout le Milanais et était le sujet de récits populaires et fabuleux. Chaque fois que l'on voyait paraître dans le pays des figures menaçantes et terribles de bravi, l'on prononçait à voix basse, en tremblant, ce nom redouté.

Don Rodrigo, dont le château était peu éloigné de celui de ce personnage, avait recherché son amitié, mais tout en mettant un grand soin à cacher ses relations avec lui ; car une pareille intimité ne l'eût pas mis en odeur de sainteté près de l'oncle comte et des autres membres de sa famille. Et puis don Rodrigo voulait bien être tyran, mais il voulait aussi rester dans le monde et jouir des plaisirs et des honneurs de la vie civile. Il fallait donc qu'il usât de ménagements dans sa liaison avec l'*Innommé*, et c'est ce qu'il faisait. Un matin il sortit à cheval, en équipage de chasse, et, accompagné du Griso et d'une petite troupe de bravi, il s'achemina vers le château du redoutable seigneur.

CHAPITRE XVIII

Le château de l'*Innommé* était bâti sur le pic d'une âpre montagne dominant une vallée étroite et sombre. De son donjon, ainsi que l'aigle du haut de son aire ensanglantée, le regard du farouche seigneur embrassait toute la contrée. Il pouvait compter, pour ainsi dire, les pas de ceux qui s'engageaient dans le chemin serpentant comme un large ruban autour de la montagne et qui se changeait au pied du pic en sentier abrupte. Lors même qu'une troupe nombreuse fût venue l'attaquer, il eût pu, avec le secours de ses bravi armés jusqu'aux dents, exterminer les assaillants et les

faire rouler jusqu'en bas du pic. On racontait dans le pays des histoires tragiques de jeunes gens qui avaient voulu tenter l'entreprise et dont pas un n'était revenu.

Don Rodrigo arriva au bas du sentier, près d'une taverne que l'on désignait sous le nom de la *Malanotte* (nuit de malheur) et qui servait de poste avancé à l'*Innommé*.

Un jeune garçon, armé comme un Sarrazin, se présenta avec trois bravi sur le seuil de la taverne ; reconnaissant un ami de leur seigneur, ils lui firent un salut respectueux.

Don Rodrigo demanda si le seigneur était au château, et, sur la réponse affirmative, il déposa son fusil dans la salle, car il savait qu'il n'était pas permis d'entrer dans le château avec une telle arme ; tirant de sa poche quelques *berlinghes* il dit à ses bravi :

— Restez ici à vous amuser avec ces braves gens.

Puis, donnant quelques écus d'or au caporal de la bande réunie dans la taverne, il monta au château en compagnie du Griso également désarmé et d'un bravo de l'*Innommé*. Parvenu en haut, le Griso fut laissé à la porte du château et don Rodrigo introduit. On le fit passer par de longs détours de corridors obscurs, de salles tapissées de mousquets, de sabres et de pertuisanes, où des bravi faisaient bonne garde. Après une attente de quelques minutes, don Rodrigo fut admis en présence de l'*Innommé*. Celui-ci l'examina, ainsi qu'il en avait l'habitude, même avec ses amis éprouvés, aux mains, au visage, et lui rendit son salut.

L'*Innommé* était grand et brun ; le peu de cheveux qui lui restaient étaient blancs. Son visage était sillonné de rides profondes. Il pouvait avoir soixante ans ; mais le feu sinistre qui brillait dans ses yeux, son maintien, ses mouvements décelaient une vigueur et une force d'âme peu ordinaires, même dans un jeune homme.

Don Rodrigo lui exposa sa demande et exagéra à dessein les difficultés à vaincre, sachant que c'était le moyen de se faire tout accorder.

L'*Innommé*, au nom du père Cristoforo mêlé à l'intrigue, ressentit une joie sauvage ; car le bon

religieux, ennemi déclaré de la tyrannie, lui était particulièrement odieux. Interrompant don Rodrigo, il lui déclara qu'il se chargeait de l'entreprise. Puis, après avoir recueilli tous les détails nécessaires sur le lieu où étaient Lucia et sa mère, il congédia don Rodrigo en lui disant :

— Dans peu je vous ferai savoir ce que vous aurez à faire.

Cependant, dès que l'Innommé fut seul il éprouva une sorte de dépit d'avoir engagé sa parole. Depuis quelque temps, il ressentait, non du remords, mais une sourde inquiétude en songeant à ses forfaits. La répugnance qui avait accompagné ses premiers crimes, mais qui s'était assoupie par l'habitude, se réveillait malgré lui. La pensée de l'avenir lui était des plus douloureuses...

— Vieillir... mourir... Et puis?... se disait-il en lui-même

Et, chose étonnante ! l'image de la mort dans le péril en face de l'ennemi, qui centuplait les forces de cet homme et lui donnait un courage héroïque... cette image se présentait à lui dans le silence de la nuit... au milieu de ce château si bien fortifié, le remplissait de terreur !... et elle renaissait sans cesse dans son âme avec la crainte confuse, mais terrible, d'une accusation et du jugement de Dieu !...

Ce Dieu que depuis tant d'années il avait chassé de son cœur, n'ayant d'autre souci que de vivre comme si Dieu n'existait pas, ce Dieu, dans de certains moments, lui criait au fond de l'âme : " Je suis cependant ! " Mais, au lieu d'écouter cette voix, il cherchait à l'étouffer par un redoublement de férocité, espérant ressaisir cette volonté passée, si haute, si puissante, qui lui faisait exécuter le crime sans remords.

Dans l'occasion présente, il avait donné sa parole immédiatement à don Rodrigo, pour se garantir de toute hésitation ; et, voulant faire cesser de suite son indécision, il appela le Nibbio, le plus hardi de ses bravi ; il lui exposa d'un air résolu l'engagement pris avec don Rodrigo, lui demandant par quel moyen on ferait sortir Lucia du couvent où elle était restée, comme l'on sait, en l'absence de sa mère. L'abominable Nibbio eut bientôt

trouvé un subterfuge. Il enverra au couvent une vieille femme de Lecco qui, moyennant une bonne somme, se chargera de dire à Lucia que sa mère, tombée malade en arrivant chez elle, la demande en toute hâte.

Ce plan infernal est exécuté. Lucia quitte le couvent avec la messagère criminelle, qu'elle a reconnue pour être de Lecco, et se met promptement en route.

En dehors de Monza, dans un endroit désert, la vieille femme se rappela qu'elle avait oublié une commission importante. " Attendez-moi, dit-elle à Lucia ; je reviens de suite " Les moments s'écoulaient, personne ne revient... Lucia fait quelques pas pour aller au-devant d'elle... Tout d'un coup elle se trouve entourée d'hommes qui la saisissent, lui mettent un mouchoir sur la bouche et la porte dans un carrosse qui stationnait près de là. Cela s'exécute en un clin d'œil et sans que l'infortunée Lucia ait pu jeter un cri...

Mais qui pourrait décrire ses angoisses ? Comment exprimer ce qui se passait dans son âme ? Elle ouvrait des yeux effarés et les refermait épouvantée, en voyant les horribles visages qui la regardaient. Elle essaya de se précipiter par la portière ; mais deux bras nerveux la retiennent, pendant que quatre grosses mains l'assujettirent dans le fond du carrosse. Chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, le mouchoir lui arrêtait le cri dans la gorge. Au milieu de tout cela, trois bouches d'enfer lui répétaient de la voix la plus humaine qu'ils pussent trouver.

— Paix ! paix ! Nous ne voulons pas vous faire du mal.

Après quelques instants d'une lutte si cruelle, la pauvre Lucia laissa tomber sa tête en arrière ; son œil devint immobile ; elle crut voir tourner les affreuses figures qu'elle avait devant elle... une sueur froide glaça son visage... elle s'évanouit...

— Allons, allons, courage ! dit le Nibbio.

— Courage ! courage ! répétèrent les deux autres coquins.

— Diable ! elle paraît morte, dit l'un d'eux ; si elle était morte ?

— Ah ! morte ! dit l'autre ; c'est un de ces évanouissements qui

viennent aux femmes ! Je sais qu'il a fallu bien plus que cela quand j'ai voulu envoyer dans l'autre monde hommes ou femmes !

— Allons ! dit le Nibbio, faites votre devoir et pas de paroles inutiles. Prenez vos tromblons et tenez-les prêts, car ce bois où nous entrons est un nid de coquins... Cachez-les donc derrière vos dos... Cette fille est une poule mouillée qui serait capable de mourir tout de bon si elle voyait des armes en rouvrant les yeux !... Surtout ne la touchez pas... ne lui dites rien... c'est assez de moi pour la tenir...

Au bout de peu de minutes, la pauvre Lucia reprit connaissance, comme si elle sortait d'un profond sommeil... Elle ouvrit les yeux, et la vue des misérables lui rappelant sa terrible situation elle s'écria :

— Laissez-moi m'en aller ! Qui êtes-vous ?... Où me conduisez-vous ?... Pourquoi m'avez-vous prise ?... Laissez-moi m'en aller !... Laissez-moi !...

— Je vous dis de ne pas avoir peur ; vous n'êtes pas une enfant... Vous devez comprendre que nous ne voulons pas vous faire de mal. Nous aurions pu vous tuer cent fois si nous avions voulu... Ainsi, restez tranquille.

— Non ! non ! laissez-moi !... Je saurai trouver mon chemin... Je ne vous connais pas !

— Nous vous connaissons, nous, dit le Nibbio.

— Oh ! sainte Vierge ! s'écriait la malheureuse, comment me connaissez-vous ?... Laissez-moi partir, par charité !... au nom de Dieu !... Pourquoi m'avez-vous prise ?...

— Parce qu'on nous l'a commandé.

— Qui ? Qui a pu vous commander cela ?

— Paix ! dit le Nibbio avec une mine sévère ; ce n'est pas à nous qu'on fait de telles questions.

Lucia chercha de nouveau à se jeter par la portière ; mais voyant que c'était impossible elle recommença à prier les bravi.

La tête baissée, les yeux inondés de pleurs, la voix entrecoupée par les sanglots, les mains jointes, elle disait :

— Ah ! pour l'amour de Dieu et de la sainte Vierge, laissez-moi aller... Quei mal vous ai-je fait ? Je suis une pauvre créature qui ne vous a rien fait... Je vous pardonne

celui que vous me faites... Je vous le pardonne du fond du cœur... Je prierai Dieu et la sainte Vierge pour vous... Si vous avez une fille, une femme, une mère, pensez à ce qu'elles souffriraient à ma place ! Rappelez-vous que nous devons tous mourir, et qu'au dernier jour vous demanderez la miséricorde de Dieu !... Laissez-moi m'en aller !... Le bon Dieu me fera trouver mon chemin.

— Nous ne pouvons pas... N'ayez pas peur... nous ne voulons pas vous faire de mal.

Lucia, voyant que ses paroles étaient inutiles, tourna ses pensées vers *Celui* qui n'a qu'à vouloir pour toucher les cœurs les plus endurcis... Elle prit son rosaire et le récitait avec plus de foi et de ferveur qu'elle ne l'avait jamais fait... Elle s'interrompait de temps en temps pour supplier les bandits, mais sans succès... Elle reprenait son rosaire et se serrait dans le fond du carrosse et elle priait avec ardeur.

Pendant qu'elle ressentait ces angoisses, elle était attendue par l'Innommé avec une agitation peu ordinaire chez lui. Cet homme qui avait de sang-froid disposé si souvent de la vie de ses semblables... qui savourait la vengeance avec bonheur... cet homme éprouvait une sorte de répugnance, de frayeur même, à s'emparer d'une pauvre et obscure villageoise !... Depuis plus d'une heure, il regardait à une fenêtre... Enfin, voilà le carrosse ; il gravit lentement la montagne... l'Innommé sent son cœur battre plus vite...

— Y sera-t-elle ? se dit-il ; que d'ennuis cette créature me donne ! Délivrons-nous-en !

Il se dispose à envoyer ordonner au Nibbio de tourner bride et d'aller conduire cette personne à don Rodrigo... mais un non impérieux retentit dans son âme et fait évanouir son dessein... Ne pouvant supporter cette attente inactive, il fait appeler une vieille femme à son service depuis de longues années. Cette femme, née au château, y avait passé sa vie. Ce qu'elle voyait et entendait journellement avait imprimé dans son cœur et dans son esprit une grande et terrible idée du pouvoir de son maître. Elle avait épousé l'un des gens de la maison, qui avait été tué dans une

expédition dirigée par l'Innommé. Celui-ci avait tiré une vengeance cruelle de la mort de son serviteur, et désormais le respect de la veuve pour son maître s'accrut d'une reconnaissance à toute épreuve. Elle ne mettait jamais les pieds hors du château ; elle raccommodait les hardes des bravi, préparait leurs repas, soignait les blessés, ne recueillant pour remerciements que des railleries et des injures.

— Tu vois là-bas ce carrosse ? dit le seigneur.

— Je le vois, seigneur.

— Fais disposer de suite une chaise à porteurs, et que l'on se porte à la *Malanotte*... subitement... subitement... mais qu'on se hâte... avant que ce carrosse qui s'avance du pas de la mort... Dans ce carrosse, il y a... il doit y avoir une jeune fille... Tu diras au Nibbio qu'il la mette dans la chaise et qu'il vienne me trouver de suite... Tu resteras dans la chaise avec cette... jeune fille... Quand elle sera ici, tu la conduiras dans ta chambre... Si elle te demande à qui est ce château... garde-toi de...

— Oh ! dit la vieille.

— Mais, continua l'Innommé, rassure-la.

— Que lui dirai-je ?

— Ce qu'il faut pour la rassurer...

Ne sais-tu pas à ton âge comment on rassure les gens ? n'as-tu jamais eu le cœur en peine ?... n'as-tu jamais eu peur ?... Dis-lui les mots qui font plaisir dans ces moments-là... trouve-les, de par le diable ! Va !

Lorsqu'elle fut éloignée, le seigneur resta à sa fenêtre regarda le carrosse... puis il leva les yeux vers le soleil qui commençait à disparaître, il vit les nuages devenus en un instant couleur de feu... il ferma sa fenêtre et se mit à marcher de long en large dans sa chambre à pas précipités.

CHAPITRE XIX

La vieille s'étant empressée d'obéir à l'Innommé arriva à la *Malanotte* en même temps que le carrosse ; elle transmittait au Nibbio les ordres du maître.

Lucia, au moment où le carrosse s'arrêta, sentit de nouveau tout son sang se bouleverser ; elle re-

garda autour d'elle avec des yeux égarés ; la vieille lui dit :

— Venez, jeune fille... venez avec moi, pauvre petite... venez !... j'ai l'ordre de vous bien traiter et de vous rassurer...

Au son d'une voix féminine, la malheureuse eut un moment d'espérance, qui s'évanouit dès qu'elle eut envisagé la vieille femme.

— Qui êtes-vous ? dit-elle d'une voix tremblante.

— Venez... venez, pauvre petite ! répétait la vieille.

Le Nibbio, jugeant par le ton de cette femme des intentions de son maître, tâchait d'encourager la malheureuse prisonnière à obéir. Mais, quoique la vue de ce lieu sauvage ne lui permit guère d'espérer du secours Lucia voulut se remettre à crier... Le Nibbio s'approcha le mouchoir à la main pour lui clore la bouche ; elle trembla et se tut. On l'enleva du carrosse et elle fut mise dans la chaise, près de la vieille. Le Nibbio dit aux deux bravi de marcher derrière, et il se mit à gravir le sentier d'un pas rapide, pour arriver le premier près du seigneur.

— Qui êtes-vous ? demandait Lucia tout alarmée à la vieille. Où me conduisez-vous ?

— Chez un seigneur qui vous veut du bien... Bonne fortune pour vous... bonne fortune !... N'ayez pas peur... il m'a commandé de vous rassurer... Vous lui direz, n'est-ce pas, que j'ai tout fait pour vous rassurer ?

— Qui est-il ? Que veut-il de moi ? Je ne lui appartiens pas !... Dites-moi où je suis.. laissez-moi aller... dites à ces gens qu'ils me déposent dans quelque église... Ah ! vous qui êtes femme... au nom de la sainte Vierge Marie !...

Ce saint nom plein de douceur, que la misérable vieille avait sans doute invoqué dans son jeune âge, mais qu'elle avait oublié depuis si longtemps, fit sur son esprit une impression vague, comme serait le souvenir de la lumière chez un vieillard devenu aveugle dès son enfance.

Cependant l'Innommé, debout à la porte de son château, regardait venir doucement la chaise, comme il avait regardé le carrosse, et en avant le Nibbio qui marchait à grands pas.

Bientôt celui-ci fut près de lui ; le seigneur l'emmena dans son appartement et dit :

—Eh bien ?

—Tout à point, répond le Nibbio ; pas de mauvaises rencontres..... Mais....

—Mais quoi ?

—Mais je dis que j'aimerais mieux avoir reçu l'ordre de lui tirer un coup de feu dans le dos.... sans l'entendre..... sans voir son visage....

—Comment ? que veux-tu dire ?

—Je veux dire, seigneur, que tout ce temps.. elle m'a fait compassion.....

Compassion !..... Que sais-tu de la compassion, toi ?..... Qu'est-ce que la compassion ?

—Je ne l'ai compris qu'aujourd'hui, seigneur..... c'est quelque chose qui est comme la peur..... Si vous la laissez prendre possession de vous..... vous n'êtes pas un homme !.....

—Que faisait donc cette femme pour t'émouvoir ?

—Ah ! illustrissime seigneur..... tout le temps pleurer.... supplier.... me regarder avec des yeux !..... devenir pâle comme la mort..... puis sangloter encore supplier encore..... vous dire des paroles.....

—Je ne veux pas de cette femme chez moi ! pensa l'Innommé..... J'ai eu tort de m'engager..... mais j'ai promis..... Quand elle sera loin d'ici.....

Et il dit d'un ton ironique :

—Mets de côté ta compassion... monte à cheval..... va chez le seigneur don Rodrigo ; dis-lui qu'il envoie de suite, mais de suite..... autrement.....

Il s'arrêta, sentant résonner dans son cœur un *non* impérieux ; il reprit :

—Non, non !... Demain tu feras ce que je te dirai.....

—Cette femme a donc quelque démon pour elle ! pensa-t-il lorsqu'il fut seul, on se tenant immobile, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux fixés sur le plancher ; un démon..... ou un ange qui la protège !... Compassion au Nibbio !... Je veux que demain matin elle ne soit plus ici !..... Compassion au Nibbio !..... Que peut-elle avoir dit ?... Que peut-elle avoir fait ?... Je veux la voir..... Non..... Si, je veux la voir !

Et il monte sans lumière l'escalier qui conduit chez la vieille ; il frappe du pied contre la porte.

—Qui est là ?

—Ouvre !

A cette voix, la porte s'ouvre ; l'Innommé donne un coup d'œil dans la chambre, et voit à la lueur d'une petite lampe Lucia accroupie dans le coin le plus éloigné de la porte.

—Qui t'a dit de la jeter là, comme un sac de linge sale, misérable ? dit-il.

—Elle s'est mise où elle a voulu, seigneur. J'ai fait ce que j'ai pu pour lui donner courage ; demandez-le-lui, seigneur.

—Levez-vous, dit l'Innommé à Lucia en s'approchant d'elle.

Mais la pauvre fille, en entendant une voix d'homme, est prise d'un redoublement de frayeur ; elle cache son visage dans ses mains et tremble de tous ses membres.

—Levez-vous, je ne veux pas vous faire de mal..... je puis vous faire du bien..... Levez-vous ! répète le seigneur d'une voix tonnante, irrité d'avoir commandé deux fois vainement.

L'infortunée Lucia se met subitement à genoux ; elle lève les yeux vers l'Innommé et dit :

—Me voilà ! tuez-moi !

—Je vous ai dit que je ne voulais pas vous faire de mal, répond l'Innommé en adoucissant sa voix et fixant cette figure bouleversée par l'épouvante.

—Courage ! disait la vieille ; puisqu'il vous assure lui-même qu'il ne vous veut pas de mal !

—Alors, reprend Lucia, pourquoi me faire souffrir les peines de l'enfer ?..... Que vous ai-je fait ?.....

—Vous a-t-on maltraitée ? Parlez !.....

—Maltraitée !..... Ah ! seigneur !..... on m'a prise par trahison, par force ! Pourquoi ? Je suis une pauvre !..... Que vous ai-je fait, au nom de Dieu ?.....

—Dieu !..... Dieu ! interrompt l'Innommé ; toujours Dieu !..... Ceux qui n'ont pas la force de se défendre ont toujours ce Dieu à mettre en avant, comme s'il avait parlé..... Que prétendez-vous par ce mot me faire.....

Et il n'acheva pas sa phrase.

—Ah ! seigneur, que peut pré-

tendre une malheureuse comme moi..... sinon que vous usiez de miséricorde à mon égard ?... Dieu pardonne bien des choses pour une œuvre de miséricorde..... Laissez-moi m'en aller ! laissez-moi m'en aller !..... Oh ! vous qui commandez ici, dites qu'on me laisse m'en aller !..... On m'a enlevée de force !..... O très-sainte Vierge !..... envoyez-moi où est ma mère... par charité, ma mère !... Elle n'est peut-être pas loin d'ici... j'ai aperçu nos montagnes... Pourquoi me faire souffrir ainsi ?..... Faites-moi conduire dans une église : je prierai Dieu et la sainte Vierge pour vous toute ma vie ! Que vous coûte-t-il de dire un mot ? Oh ! je vois que vous êtes touché de compassion !..... Dites un mot, dites ! Dieu pardonne tout à une œuvre de miséricorde !.....

—Oh ! pourquoi, pensait l'Innommé, n'est-elle pas la fille d'un de ces misérables qui m'ont banni ? Je jouirais de ses pleurs..... Et au contraire.....

—Ne repoussez pas une bonne inspiration ! poursuit Lucia ranimée par l'hésitation qui se peignait sur le visage de son tyran. Si vous me faites mourir, ce sera fini pour moi..... mais vous..... peut-être un jour vous aussi..... Mais non, non, je prierai tant le Seigneur de vous préserver de tout mal !..... Que vous coûte-t-il de dire un mot ?..... Ah ! si vous saviez ce que c'est de souffrir de telles peines !.....

—Allons, prenez courage ! interrompt l'Innommé avec un douceur qui étonne la vieille. Vous ai-je fait du mal ? vous ai-je menacée ?

—Oh ! non, vous avez bon cœur ! je le sens, vous prendrez pitié d'une pauvre créature !..... Vous pouviez me faire mourir, et au lieu de cela vous m'avez soulagé le cœur, Dieu vous le rendra !..... Achevez votre œuvre de miséricorde, donnez-moi la liberté ! la liberté !.....

—Demain matin.

—Oh ! de suite ! de suite !

—Demain matin, vous dis-je, je reviendrai. En attendant, courage ! Reposez-vous. Vous devez avoir faim ; tout à l'heure on vous apportera à manger.

—Non ! non ! je mourrai si quel- qu'un entre ici..... Menez-moi

vous-même dans une église ! Dieu vous tiendra compte de vos pas...

—Ce sera une femme qui viendra vous apporter à manger, dit l'Innommé.

Et il reprend en s'adressant à la vieille femme :

—Engage-la à manger... Qu'elle se repose dans ce lit..... tu pourras, pour une nuit, coucher sur le carreau..... Rassure-là..... donne-lui du courage... et surtout qu'elle n'ait pas à se plaindre de toi !

Cela dit, il sort rapidement.

Lucia se précipite pour le retenir..... il a disparu.

La pauvre fille recommence ses lamentations.

—Je ne veux pas manger ! s'écrie-t-elle lorsqu'on apporte des vivres dans une corbeille ; non, non, je ne veux rien ! dit-elle d'une voix éteinte.

“ Et, reprend-elle, la porte est-elle bien fermée ?.....”

La vieille secoue le verrou.....

—Entendez-vous ? dit-elle ; voyez si c'est bien fermé.... Etes-vous contente ?.....

—Ah ! contente !..... contente d'être ici ! dit Lucia. Mais Dieu m'y voit.

—Venez vous coucher. Que faites-vous là à terre comme un chien ? reprend la vieille après qu'elle a mangé une partie des mets contenus dans la corbeille.

Lucia, affaissée sur elle-même dans un coin, repassait dans son imagination les horribles événements qui l'avaient assaillie, et se demandait avec angoisse ce qu'il en adviendrait..... Enfin, accablée de fatigue, elle s'étendit à terre dans un engourdissement qui ressemblait au sommeil..... Cela ne dura pas longtemps ; de nouvelles terreurs la reprirent, et sa souffrance fut si forte qu'elle désira mourir..... Mais dans ce moment elle se souvint qu'elle pouvait prier. Prenant son rosaire, elle commença à le dire.... A mesure que les saintes prières sortaient de ses lèvres tremblantes, elle sentait l'espérance pénétrer dans son cœur. Tout à coup une pensée lui vient à l'esprit.... Elle se jette à genoux, joint les mains sur sa poitrine et, levant les yeux au ciel, elle dit :

—O très-sainte Vierge Marie, vous à qui je me suis recomman-

dée tant de fois..... et qui tant de fois m'avez consolée..... vous qui avez souffert tant de douleurs et qui êtes maintenant en possession de tant de gloire... vous qui faites tant de miracles pour les malheureux..... secourez-moi !..... faites-moi retourner près de ma mère, sauve de tout mal..... O Mère de mon Dieu, je fais à vos pieds le vœu de rester vierge ! Je renonce pour toujours au pauvre Renzo pour être toute à vous !

Ces paroles prononcées, Lucia passa à son cou son rosaire en signe de consécration et elle sentit descendre dans son âme une douce tranquillité ; les mots *demain matin* répétés par l'Innommé lui revinrent en mémoire et lui semblèrent une promesse de salut. Enfin, lassée partant de cruelles secousses, elle finit par s'endormir avec le nom de la Vierge bénie sur les lèvres.

L'Innommé en quittant Lucia avait donné ses ordres pour le souper de la prisonnière. Selon son habitude, il avait inspecté certains postes du château. Partout le suivait l'image de la pauvre jeune fille dont les supplications résonnaient à ses oreilles..... Puis il s'était brusquement retiré dans sa chambre et mis au lit, espérant que le sommeil le délivrerait de cette image..... Mais le sommeil ne vint pas.....

—Quelle sotte curiosité m'a poussé, se dit-il, à la voir ?..... Ce butor de Nibbio a raison..... on n'est plus un homme Que s'est-il donc passé ? Qui, moi..... je ne suis plus un homme ?... Que diable m'est-il arrivé ?... Ne sais-je pas que les femmes crient ?..... Les hommes aussi crient ! Que diable ! n'ai-je jamais vu pleurnicher des femmes ?.....

Et il repassa dans sa mémoire les circonstances où les gémissements et les prières l'avaient trouvé inébranlable. Mais ces souvenirs, au lieu de le raffermir et d'éteindre la pitié dans son âme, y faisaient naître, au contraire, une sorte de terreur. Remontant par la pensée le cours de sa vie d'entreprise en entreprise, de scélératesse en scélératesse, chaque action lui apparaissait sous le jour nouveau qui éclairait présentement son cœur. L'horreur de ses souvenirs fut telle qu'il

arriva au désespoir..... Alors il se dresse éperdu sur son lit et, saisissant un pistolet suspendu à son chevet, il..... Mais au moment de mettre fin à une vie dont le poids lui est insupportable il s'arrête..... il se représente en frémissant son cadavre défiguré, jeté..... qui sait où ?... il entend les discours..... il voit la joie de ses ennemis..... Les ténèbres, le silence où il se trouve lui font appréhender la mort plus qu'il ne l'eût fait en plein jour..... Absorbé dans ces idées, il levait et rabattait tour à tour d'un mouvement machinal le chien du pistolet..... lorsqu'une pensée se fait jour dans son esprit :

—Si cette autre vie dont on m'a parlé dans mon enfance, dont on parle encore..... si cette autre vie n'est qu'une invention des prêtres.. pourquoi mourir ?... qu'importe ce que j'ai fait de mal ou de bien ? Et si elle existe, cette autre vie ?...

A un tel doute, son désespoir devient plus sombre..... l'arme lui tombe des mains..... Ses dents claquent..... un tremblement convulsif agite tous ses membres. Mais voilà que les paroles de Lucia : “ Dieu pardonne tout à une œuvre de miséricorde,” lui reviennent en mémoire et éclairent sa nuit sombre d'une lueur d'espérance..... il éprouve un soulagement inespéré... il revoit Lucia, non comme une pauvre captive suppliante, mais sous l'aspect d'une dispensatrice de grâce et de consolation. Il attend le jour avec impatience pour courir la délivrer, entendre de sa bouche d'autres paroles de paix et la conduire lui-même à sa mère.

—Et puis, que ferai-je demain ?.. après-demain ?..... et la nuit qui reviendra ?... Oh ! la nuit ! non.... non.... la nuit !

Et il retombe dans le vide de l'avenir.... il cherche une manière de passer les jours..... les nuits..... Par instants, il veut quitter son château.... aller dans un pays éloigné, où il serait inconnu.... Puis il lui revient une espèce d'espoir de recouvrer son ancien courage..... ses goûts.... Tantôt il redoute la lumière..... tantôt il soupire après elle.... C'est ainsi que se passe sa longue nuit. Mais, à la première heure du matin, son oreille est frappée d'un bruit de cloches loin-

taines, dont les sons prolongés dans la montagne éveillent l'idée de réjouissances.

—A quel propos de la joie ? Qu'ont-ils à fêter ?

Il saute au bas du lit, court à sa fenêtre, et à la clarté naissante il aperçoit dans les chemins de la vallée des gens qui sortent de leur maison, en rejoignent d'autres, et tous paraissent se diriger du même côté. Il appelle un bravo et lui ordonne de s'informer quels événements mettent en route tant de gens à une heure si matinale.

Le bravo ne tarde pas à venir dire à son maître que c'est l'arrivée du cardinal Fédérigo Barromeo qui fait courir la population et met les cloches en branle.

L'Innommé congédie le bravo et continue de regarder dans la vallée, toujours plus pensif :

—Pour voir un homme.... ils sont empressés..... joyeux..... Et pourtant n'ont-ils pas aussi un démon qui les tourmente ?... Qu'a cet homme pour rendre les gens heureux ? Quelque aumône ? Mais ils ne vont pas tous recevoir l'aumône !... Quoi ? Quelques signes !... quelques paroles !... Ah ! s'il en avait pour moi, de ces paroles consolantes !..... Si..... Et pourquoi n'irais-je pas aussi ?... pourquoi ?.. J'irai ! je lui parlerai.... Que lui dirai-je ? Eh bien ! ce que.... ce que.... Je verrai ce qu'il sait dire, lui, cet homme !

Ayant ainsi formé, dans le trouble de son cœur, sa résolution, il fit sa toilette, il endossa un habit d'une coupe militaire, passa deux pistolets et un poignard dans sa ceinture, une carabine en bandoulière, et, prenant son chapeau, il alla à la chambre où nous avons laissé Lucia.

La voyant endormie dans son coin :

—Elle dort, dit-il à voix basse, elle dort à terre ! Sont-ce les recommandations que je t'avais faites, misérable ?

—J'ai fait ce que j'ai pu, répondit la vieille ; elle n'a voulu ni manger ni se coucher.

—C'est bien ; laisse-la dormir tranquille... prends garde de la déranger... Je vais envoyer Martha dans la chambre voisine, afin que tu puisses lui faire chercher tout ce que cette jeune fille pourra de-

mander lorsqu'elle s'éveillera... Tu lui diras que je... que le maître est sorti... mais qu'il reviendra bientôt, et... qu'il fera ce qu'elle voudra.

La vieille, s'apêfante, se dit en elle-même :

—Est-ce donc quelque princesse ?

L'Innommé sortit, et après avoir envoyé Martha attendre les ordres de Lucia, ainsi qu'il avait dit, il mit un bravo de garde à la porte de la chambre, afin que personne autre que Martha ne pût en approcher.

Puis il descendit la montagne à pas précipités.

Lorsqu'il fut dans le grand chemin, chacun s'étonnait de le rencontrer sans suite et se découvrait avec crainte en passant près de lui. A son arrivée au village, la foule s'ouvrit devant lui et son nom circula de bouche en bouche.

Il demanda où était le cardinal-archevêque.

—Dans la maison du curé, lui fut-il répondu.

Le seigneur s'y rendit ; il entra dans un petit cour où se trouvaient plusieurs prêtres qui le regardèrent avec un étonnement mêlé de frayeur et, déposant sa carabine contre le mur, il entra dans un salon formant antichambre. Là aussi ce fut des regards effarés... son nom répété tout bas... et le silence... Il s'adressa à l'un des prêtres en demandant où se trouvait le cardinal.

—Je suis étranger, répondit le prêtre.

Mais il appela le chapelain portecroix, qui vint de suite. En entendant le nom du seigneur, il demeura un instant indécis et dit :

—Je ne sais si monseigneur dans ce moment... se trouve... s'il est... s'il peut... Bref, je vais voir.

Et il alla remplir son message près du cardinal.

Fédérigo Borroméc, né en 1564, fut un de ces hommes qui consacrent leur génie, leur opulence et les avantages d'une position privilégiée à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. En 1580, il reçut les ordres des mains de son cousin Charles Borroméo, plus âgé que lui de vingt-six ans, et que l'opinion universelle proclamait déjà comme saint. Fédérigo, dès sa jeunesse, se voua spécialement à l'enseignement religieux des classes pauvres et au service des malades ;

son genre de vie était des plus simples, sa table d'une frugalité remarquable. Il était aussi minutieusement économe pour ses besoins personnels qu'il était bien-faisant pour les malheureux.

Il fit construire la bibliothèque Ambrosienne, dans laquelle il réunit une quantité considérable de livres et de manuscrits. Il y joignit un collège qu'il appela *Trilingue*, parce qu'on y enseignait les trois langues grecque, latine et italienne.

La charité inépuisable de ce saint prêtre ne se manifestait pas seulement dans les fondations de toute sorte qui sont restées comme un témoignage de sa munificence et de son amour de l'humanité ; elle se révélait aussi dans ses manières. D'un abord bienveillant pour tous, il était plus particulièrement affectueux pour les gens de basse condition. Dans ses visites pastorales, il se plaisait à instruire les petits enfants et les caressait tendrement.

—Ce sont mes âmes, disait-il.

Plein de modestie, craignant les honneurs, ce ne fut que sur l'ordre répété du pape Clément VIII qu'il accepta l'archevêché de Milan en 1595, c'est-à-dire trente-trois ans avant l'époque où commence notre récit.

(A continuer)

—000—

Maximes et Pensées

LES ADVERSITÉS.—En mettant l'homme aux prises avec l'infortune, Dieu le purifie de ses fautes passées, le met en garde contre les fautes futures et le mûrit pour le ciel.

Mgr GAUME.

LE TRAVAIL.—Par le travail, on s'accoutume à une vie sévère et active, et le caractère y gagne autant que l'esprit.

Mgr de SÉGUR.

L'EMPLOI DU TEMPS.—Prenez garde à bien ménager le temps, c'est la seule chose dont vous êtes propriétaire : le passé n'est plus à vous, le présent n'est rien et l'avenir est incertain.

Dlle de ROSENDALL.

Bulletin Religieux

ENSEIGNEMENT DE L'EGLISE.

INSTRUCTIONS

SUR LA

RELIGION,

Pour servir de lectures du soir dans les familles, ainsi que dans les Pensionnats de jeunes gens et de jeunes filles.

LE CODE DES ENFANTS DE MARIE

"

Le Catéchisme expliqué.

(Suite.)

CHAPITRE III

DE L'ÉCRITURE ET DE LA TRADITION, EXPRESSIONS DE LA RÉVÉLATION.

L'enseignement traditionnel fut le seul enseignement en vigueur dans la famille d'Abraham jusqu'à Moïse. Le père transmettait à ses enfants les révélations qu'il avait lui-même reçues et celles qu'il tenait de ses ancêtres. Il leur racontait l'histoire des origines du monde et de l'homme ; les rapports de l'humanité avec son Créateur ; il leur faisait le récit de la chute originelle et de la promesse qui l'avait suivie, leur apprenait à prier, à honorer Dieu par des sacrifices, et cherchait, par des exhortations, à les détourner du mal. Moïse recueillit, le premier, les enseignements de la tradition, et il en forma le premier livre de l'Ancien Testament qui, à cause de ce qu'il contient, fut appelé la Genèse, ou le Livre des Origines. Il y ajouta ensuite le récit des événements auxquels il avait lui-même assisté et la loi religieuse, sociale et politique que le Seigneur lui avait donnée, et qu'il lui avait inspiré de donner au peuple en son nom. D'autres écrivains lui

succédèrent et racontèrent l'histoire du peuple de Dieu sous Josué, sous le gouvernement des Juges et sous celui des Rois. Le grand roi David et Salomon, son fils, y ajoutèrent des psaumes et des sentences ou proverbes. Quelques morographies, comme l'histoire de Judith, d'Esther, de Ruth et de Tobie ; un ouvrage destiné à montrer la confiance qu'il faut avoir en Dieu, même au sein des plus cruelles épreuves, le livre de Job, et des récits historiques complètent le livre des Rois en les continuant pendant la période des Asmonéens, et enfin les ouvrages des quatre grands prophètes et des douze petits prophètes, ainsi nommés à cause de l'étendue plus ou moins grande de leurs écrits, fournirent, en s'ajoutant aux écrits de Moïse, un livre que le peuple de Dieu entourait de très grande vénération, parce qu'il croyait que le Seigneur était entré en part de sa composition. Ces différents ouvrages n'étaient que l'enseignement traditionnel fixé par l'Écriture, et l'autorité qui les gardait et qui les expliquait, ne faisait qu'affermir, en cela, la nécessité et la prépondérance de l'enseignement traditionnel.

Dans la constitution même de cette autorité prépondérante, le Seigneur avait voulu conserver, au milieu de son peuple le souvenir vivant de la famille antique et patriarcale. On appelait "Synagogue" la réunion du peuple sous la présidence de ses chefs légitimes, les prêtres et le roi. Or, les uns et les autres tenaient leur pouvoir de l'hérédité ; il leur venait par droit de naissance dans la famille de David, pour les rois, et dans la famille de Lévi, pour les grands-prêtres. Les deux autorités, le sacerdoce et la royauté, ne se confondaient point ; mais elles s'exerçaient, l'une et l'autre, en ce qui touchait à la conservation et à l'exploitation des textes sacrés. C'était le pouvoir traditionnel qui veillait sur l'enseignement traditionnel, même lorsque ce dernier avait été écrit et se trouvait renfermé en des livres qui paraissent devoir le mettre à l'abri des graves altérations.

Les Juifs étaient si bien convaincus de l'autorité de l'enseignement

traditionnel, qu'ils produisaient souvent comme lui appartenant des pratiques et des usages qui n'avaient aucun rapport avec lui. Ce fut contre ces fausses traditions que Notre-Seigneur dut plusieurs fois s'élever, en montrant clairement qu'elles étaient abusives et ne reposaient sur aucun fondement qui les pût autoriser. Mais Jésus-Christ se montra plein de respect pour la Tradition vraiment digne de ce nom. Il déclara qu'il ne voulait rien changer à la méthode suivie jusqu'alors. Après avoir instruit ses apôtres par la parole, il leur dit : "Allez, enseignez toutes les nations, et apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé" : et il se fit appeler par l'un de ses apôtres : "un témoin fidèle qui raconte ce qu'il a vu dans le sein de son Père." En prenant le titre de "témoin", Jésus-Christ assimile sa mission à celle que remplirent, avant lui, les patriarches, les prophètes et les conducteurs du peuple d'Israël.

Mais Jésus-Christ ne se contenta pas d'approuver ainsi l'enseignement traditionnel : il approuva également les livres de l'Ancien Testament : "Étudiez les Écritures, disait-il aux Juifs, et vous verrez qu'elles parlent de moi." C'était déclarer formellement que les livres de l'Ancien Testament étaient, aussi bien que la Tradition, une expression de la vérité révélée, et qu'ils méritaient toute créance.

À son exemple, les apôtres, que Jésus-Christ avait formés, ne se contentèrent pas de prêcher la foi. Six d'entre les apôtres et deux des disciples de Jésus-Christ écrivirent des livres qui forment le Nouveau Testament. C'est ainsi que nous possédons le premier et le quatrième Évangiles, écrits par saint Mathieu et par saint Jean ; les épîtres de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jude, de saint Jacques, l'Apocalypse de saint Jean, le deuxième et le troisième Évangiles de saint Marc et de saint Luc, et les Actes des apôtres, attribués aussi à saint Luc. Ces deux derniers écrivains comptaient parmi les disciples de Notre-Seigneur.

Ces livres furent souvent des livres de circonstance. Aussi ne contiennent-ils pas tout ce que

nous devons croire et tout ce que nous devons pratiquer. Ils n'ont point été composés pour être des exposés doctrinaux et dogmatiques ou des traités de morale. Cependant la plupart des vérités chrétiennes et des devoirs chrétiens sont indiqués dans la Sainte-Ecriture.

La société juive a légué à la société chrétienne des livres qu'elle ont nommés l'Écriture-Sainte ou la " Bible ", mot grec qui signifie le livre, et qui désigne, dans le présent, le livre par excellence. La société chrétienne a formé, dès le principe de son existence, des livres qu'elle a jugés dignes d'être placés à côté de ceux que la société juive lui avait transmis ; elle les a honorés de la même estime et du même respect qu'elle accordait aux livres regardés comme divins par les Juifs. À l'Ancien Testament, que formaient les Écritures conservées par la synagogue, s'est ainsi ajouté le Nouveau Testament, composé aux premiers jours de l'existence de l'Église. Pour les deux sociétés, la Bible est un livre inspiré par Dieu, un livre divin, la parole de Dieu, la sainte Bible ou le Livre saint, expressions qui nous révèlent la conviction intime de ces deux sociétés relativement à l'origine surnaturelle et divine des Saintes Écritures.

Cependant les livres que les Juifs et les chrétiens nomment ainsi furent écrits par des hommes. Souvent le nom et le souvenir de leurs auteurs se sont conservés : parfois on ne put les retrouver avec quelque probabilité qu'à l'aide de conjectures ; mais jamais on n'a prétendu que les livres qui forment la Bible soient descendus du ciel, écrits de la main de Dieu. Comment concilier les qualifications et les noms qu'ils reçoivent, de la part des deux sociétés auxquelles ils appartiennent, avec leur origine extérieurement semblable à celle des livres ordinaires ?

Les Juifs et les chrétiens en disant que ces livres ont Dieu pour auteur, entendent que Dieu les inspira aux hommes qui les écrivirent. Et lorsqu'ils disent que Dieu inspira ces livres, ils entendent que Dieu éclaira l'esprit des hommes qui les écrivirent et qu'il les préserva de toute erreur.

Dieu fut la cause première des livres inspirés, et la part principale qu'il prit à leur composition nous permet de dire que ces livres ont Dieu pour auteur. L'homme fut la cause seconde. Dieu l'éclaira et le détermina à écrire, le plaçant ainsi sous l'influence des dons surnaturels de lumière et de force, que l'homme accepta librement, pour son intelligence et pour sa volonté, et l'homme ainsi éclairé et dirigé, n'écrivit que ce que l'eu voulut lui faire écrire.

CHAPITRE IV

DE L'AUTORITÉ ENSEIGNANTE

Les livres saints sont l'une des sources où l'Église a puisé des dogmes. Ils fournissent à l'Église les preuves par lesquelles elles les confirme et démontre leur existence. Ils sont placés sous la tutelle de son magistère infallible, comme les livres de l'Ancien Testament, dont la Synagogue avait reconnu l'inspiration, étaient confiés à la garde de la Synagogue et interprétés par elle dans leur véritable sens. L'Écriture est un texte dont la Tradition, vivante autrefois dans la Synagogue, vivante aujourd'hui dans l'Église, a seule le droit et le devoir de fournir un commentaire autorisé.

L'Église ne peut pas se tromper dans l'explication qu'elle donne des livres saints. Placé en présence d'un texte de l'Écriture à expliquer, le catholique, après être arrivé au sens par les règles de toute interprétation rationnelle, devra voir si la proposition qu'il exprime est une des propositions dogmatiques ou morales qui forment le corps de la doctrine catholique, et si les Souverains Pontifes parlant avec l'autorité qui leur appartient, ou les conciles généraux formulant des définitions, ont fixé le sens de ce passage. S'il en est ainsi, le catholique devra se faire une loi de suivre l'interprétation qu'ils en ont donnée. Mais quand le passage que l'on explique traite un point d'histoire, de géographie, de chronologie, d'archéologie, on touche aux sciences naturelles, à moins qu'il n'exprime une vérité en rapport intime avec les vérités de la Foi, il est permis de l'entendre comme on voudra, sans

crainte de heurter le sens de l'Église, qui n'a rien défini à cet égard, et dont la règle ne regarde que les passages doctrinaux et moraux. Le catholique devra aussi conformer son interprétation à l'interprétation doctrinale des Pères, lorsque, dans les passages qui ont trait à la foi ou à la morale, le consentement des Pères est à peu près unanime, et qu'on peut connaître leur sentiment d'une manière certaine. Dans le cas où l'Église n'a pas fixé le sens d'un passage de l'Écriture, et où les Pères ne se sont pas prononcés d'une manière formelle et authentique, le catholique se tiendra dans la disposition d'adopter le sens de l'Église dès qu'il se fera connaître.

Le privilège de l'infaillibilité que nous connaissons à l'Église, comme lui ayant été accordé par Jésus-Christ, son divin fondateur, lui était absolument indispensable pour discerner quelles étaient les Traditions et les Écritures divines, et quelles étaient les révélations contenues dans l'Écriture et dans la Tradition. Sans ce privilège, ces deux sources de la Foi auraient été livrées à l'interprétation privée de chacun, au détriment du principe d'autorité qui n'est pas moins nécessaire à une société spirituelle qu'à la société temporelle. Chacun aurait pu se permettre de juger les livres de l'Écriture, de les interpréter à son gré et de faire un triage analogue parmi les traditions. On comprend le désordre qui en serait résulté et l'impossibilité dans laquelle on se fût trouvé de connaître les Écritures véritablement inspirées et les traditions véritablement authentiques, ainsi que le sens et la portée qu'il fallait donner aux unes et aux autres.

Par le privilège de l'infaillibilité accordé à l'Église, nous entendons qu'elle ne peut ni se tromper ni nous tromper. Elle ne peut se tromper, étant éclairée de la lumière d'en haut qui lui permet de discerner la vérité de l'erreur. Elle ne peut nous tromper, parce qu'elle ne le veut point : Dieu l'a placée sous une influence constante de grâces qui fait qu'elle désire uniquement notre bien et l'honneur de Jésus-Christ son chef, qui lui suggère toujours la vérité complète, absolue et éternelle.

Le privilège de l'infaillibilité doctrinale est spécialement confié, dans son exercice, au Pape et aux évêques en communion avec lui. En eux, et dans le corps qu'ils forment ensemble, réside le pouvoir spirituel dans toute son étendue. La suite de l'histoire nous permet, il est vrai, de reconnaître que les chefs de l'Eglise ont constaté une sorte d'assistance, semblable à celle dont ils jouissent spécialement, dans la communauté chrétienne elle-même. La plupart du temps, ils n'ont eu, pour connaître la vérité et avant de la proclamer solennellement, qu'à interroger la foi des peuples chrétiens. Dieu veille sur les développements que cette foi prend journellement dans la société de son Fils ; mais il n'appartient qu'aux chefs de l'Eglise d'en régler le mouvement et l'expansion, tandis que les fidèles doivent se soumettre aux décisions de leurs légitimes pasteurs. Par une influence aussi profonde que secrète et aussi décisive que certaine, Jésus-Christ se plaît à leur rendre cette soumission facile, afin que l'union des membres secondaires avec les membres principaux, soit aussi éclatante que celle des membres principaux avec leur divin chef, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Le Pape est le chef visible de l'Eglise, comme Jésus-Christ, dont il est le vicaire, en est le chef invisible. Aussi ne peut-on pas concevoir l'Eglise sans le Pape. Privée de son premier Pasteur, l'Eglise serait un corps acéphale. Il y a eu un moment, dans l'histoire, pendant lequel on ne savait pas au juste quel était, entre les deux ou trois Papes nommés et reconnus, le Pape véritable. Ce fut pendant le grand schisme d'Occident. Mais cette situation fit ressortir plus vivement peut-être que jamais, combien était ferme et inébranlable la conviction de la société chrétienne touchant la nécessité d'un vicaire de Jésus-Christ. L'objet des contestations qui s'élevèrent alors au sein de l'Eglise, ne consistait pas à savoir si l'Eglise devait ou non avoir un Pape à sa tête ; mais à savoir quel était le pape légitime, entre ceux qui se prétendaient investis de cette dignité.

On ne peut pas non plus concevoir l'Eglise sans les évêques : car c'est aux évêques que Jésus-Christ

a dit, en la personne des apôtres : " Allez, enseignez toutes les nations ", et aussi : " Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. " L'Episcopat est la plénitude du sacerdoce, et le sacerdoce étant l'un des caractères de Jésus-Christ, il ne peut se faire que l'Eglise, qui est le corps mystique de Jésus-Christ, ne possède point, dans sa plénitude, le sacerdoce. Les évêques sont, sous ce rapport, aussi essentiels à l'Eglise que le Pape. Le Souverain-Pontife reproduit, dans sa personne, le caractère royal qui appartient à Jésus-Christ, sacré roi par son père, lorsqu'il est venu en ce monde. Les évêques, dont le Pape est le chef, le premier, reproduisent, dans leur personne, un caractère du divin Sauveur qui lui est aussi essentiel que la royauté. Ces deux caractères s'unissent dans l'Evêque de Rome, comme ils étaient unis en la personne de Jésus-Christ. Seulement le Pape possède seul la royauté, parce qu'il est de l'essence de la royauté de ne point se partager entre divers sujets ; tandis que le sacerdoce peut être exercé par plusieurs, sans se diviser et sans que l'ordre intérieur de la société chrétienne doive en subir aucun dommage.

C'est pourquoi l'infaillibilité, qui est aussi l'un des caractères de l'Homme-Dieu, existe d'abord dans le Pape, infaillible par lui-même, et passe par lui au corps des évêques qui lui sont unis. Ceci est l'objet d'un miracle permanent : Dieu permet et fait que le corps des évêques unis au Pape soit toujours en communauté de sentiments avec lui dans toutes les choses qui concernent la foi et les bonnes mœurs. Grâce à cette intervention directe du Saint-Esprit, il est impossible de concevoir une situation telle que le corps des évêques unis au Pape lui fût opposé. D'ailleurs, si cela arrivait, par impossible, ce serait une preuve que Dieu a empêché l'infaillibilité de passer du Pape aux évêques, et ce serait au Pape que les fidèles devraient se rattacher, comme possédant seul, pour la transmettre à ses frères. L'infaillibilité que Jésus-Christ lui a donnée, quand il a dit : " J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. " Il n'y a donc pas deux infaillibilités dans l'Eglise ; il n'y en a qu'une seule, qui

passé de l'Evêque de Rome, successeur de saint Pierre, et vicaire de Jésus-Christ, au corps des évêques en communion avec lui.

(A suivre.)

— 000 —

Code de vertus pour le gouvernement de l'âme.

L'âme est créée par Dieu, elle est une, elle est spirituelle, elle est immortelle, mais surtout elle est libre, elle est responsable.

Il faut connaître la vérité : le salut dépend de cette connaissance.

Ce n'est pas assez de connaître la vérité, il faut la répandre partout : l'apostolat est un devoir.

Il faut mourir au besoin pour la vérité ; le martyre est une gloire.

L'humilité est le fondement de toutes les vertus ; on ne saurait jamais être trop humble.

Il y a une autorité sur la terre qui est la règle de la croyance ; il faut se soumettre à cette autorité avec la simplicité d'un enfant.

La Providence veille sur nous et Dieu nous mène ; l'activité cependant est prescrite à l'homme, mais il lui faut agir et non pas s'agiter.

Ce qu'on appelle amour sur la terre n'est en général qu'un mouvement grossier du sens abject ; il n'y a d'amour véritable que celui de Dieu ou la charité à l'égard des hommes.

La seule mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure.

La charité pour les hommes doit aller jusqu'à la folie ; la charité, d'ailleurs, est le véritable nom de toutes les vertus.

Toute la vie doit être une expiation, une pénitence, une mortification.

Les mérites des saints nous profitent ; nos mérites pourraient profiter à d'autres. C'est ainsi qu'il y a entre tous les hommes une véritable solidarité.

La chasteté est le couronnement de toutes les vertus ; on ne peut lui fixer de limites.

La morale chrétienne se résume en ce mot : Sacrifice.

L'homme ne peut expier suffisamment ses fautes par lui-même : la rédemption a été nécessaire, il faut qu'il y corresponde.

L'éternité des peines est la sanction de la morale.

L'Ecrin des Demoiselles

(Pour l'Album des Familles)

JOURNAL

DE

Mlle ANNA DE LUBY

FRAGMENTS

Transmis à l'Album des Familles par une de ses
amies de Perthuis, département de Vaucluse,
France

(Suite)

12 février 1870.

Depuis ce matin je suis éprouvée par la sécheresse de l'âme et du cœur : rude épreuve et que jamais peut-être je n'avais sentie si fortement ! A la sainte messe, j'étais comme ensevelie dans une espèce de sommeil ; mon cœur ne pouvait s'ouvrir pour s'offrir à Dieu et lui demander un peu plus de courage dans l'abattement où j'étais. Que je suis peu avancée dans la voie de la perfection puisque à la moindre épreuve je me laisse envahir par la tristesse ! Mais cet état de langueur n'est-il pas un témoignage de plus de l'amour de Jésus qui veut éprouver le nôtre ? Pourquoi nous-mêmes lui en témoigner si peu et nous affliger quand il nous prive de ses consolations ? Je voudrais bien n'être plus si faible. Chère Louise, puisque nous comprenons cet enseignement sublime de l'épreuve, ne cessons pas d'y être fidèles : c'est d'ailleurs ce qu'ont fait les saints, et si nous voulons leur devenir semblables, faisons comme eux. Nous ne pouvons nous sanctifier en un seul jour ni en une seule fois, il faut combattre, souffrir, se vaincre, ne pas se décourager, mais rester au contraire calmes et paisibles au milieu des plus terribles assauts.

17 février 1870.

Je suis restée tout le jour à ma couture. J'aimerais cette occupation ; elle donne plus de temps pour ne pas séparer sa pensée de la présence de Dieu. La présence de Dieu !... voilà le bonheur dans l'affliction, la joie dans la souffrance, le moyen puissant donné au cœur humain pour le détacher de ce qui passe. Malgré cela il reste encore entre le cœur de Jésus et le nôtre un vide que nous comblons de légèretés, de petites faiblesses, de résolutions abandonnées et d'impatiences. Il faudrait remporter sur nous une dernière victoire, ce serait de mourir enfin à tous nos désirs naturels. Une pensée m'a réjouie ce soir, chère Louise, c'est le plaisir que te causeras ma lettre. Tu verras une fois de plus que je suis véritablement ton amie et que j'attache ma vie à la tienne ; tu te rappelleras les doux moments que nous avons passés ensemble la semaine dernière, moments trop courts pour les grandes consolations que nous y trouvons. Ton souvenir est une chose qui s'identifie avec tout ce que j'aime ; il me donne beaucoup de joie et me détache du monde, où les amis d'apparence nous font belle mine tant qu'on leur ressemble. J'y trouve une sorte de bonheur qui satisfait du côté de la terre toutes les aspirations de mon âme et m'aide à monter plus facilement à Dieu, l'ami de tous les jours, qui n'attend pas nos avances pour nous offrir son amitié. Oh ! que je plains ceux que leur destinée entraîne dans le monde les fêtes et les plaisirs. Remercions notre divin maître d'avoir changé les dispositions de nos cœurs ; supplions-le d'augmenter en nous les désirs qui nous animent pour la vie cachée et le zèle que nous devons mettre à la sanctification de nos âmes... Maintenant je mène une vie bien douce. Que Dieu est bon de m'avoir réservé ces heures de tranquillité après nos fortes orages ! Je suis parfois étonnée de tant de calme, et je me demande si je resterai longtemps sans une nouvelle croix..

28 février 1870.

La croix est revenue, chère amie. L'épreuve a tout juste duré pour

me faire faire un grand acte de patience et d'amour. Comme Dieu transforme les âmes ! qu'aurais-je fait jadis dans une semblable circonstance ! Je me serais abandonnée à la colère, à la mauvaise humeur, tandis que je suis d'un calme, d'une insensibilité qui m'étonne. Il me suffit de penser à Dieu, aux souffrances de notre Sauveur, aux angoisses de sa douce mère, et je trouve la joie de mon âme dans ces délicieux souvenirs. Je me dis : c'est le bon Dieu qui le veut. Mon Dieu, tant qu'il vous plaira ! Tu ne saurais croire, ma chère Louise, la paix qui, alors, inonde mon âme : c'est la résignation complète et je suis heureuse au milieu de mes peines qui, ainsi acceptées, n'en sont plus à mes yeux. J'ai communiqué ce matin, ce que je n'avais pas fait depuis plusieurs jours. Notre bon Maître m'y a donné des consolations dont je ne pouvais plus me passer. J'étais si heureuse pendant mon action de grâce, si près du ciel, si désireuse de voir enfin face à face celui dont je sentais la présence faire tressaillir mon cœur, que je murmurais doucement par une agréable réminiscence ces vers de je ne sais quel poète, aimable poète, je te l'assure.

Quand pourrais-je t'offrir,
O Charité suprême,
Du sein de la lumière même
Le cantique de mes soupirs :
Et toujours brûlant pour ta gloire,
Toujours puiser et toujours boire
Dans la source des vrais plaisirs.

Toujours ! oui, chère amie, ce sera pour toujours que nous serons heureuses dans l'éternité.

1er mars 1870.

Depuis dimanche je ne sais trop comment j'ai vécu ; un peu de fatigue, un peu plus d'occupations que d'habitude, quelques petits dérangements imprévus, tout cela est cause de mon retard à tracer quelques lignes. Cependant je n'ai point oublié ce que je dois à Dieu, car on n'est véritablement heureux que lorsqu'on fait tout ce que sa volonté sainte demande. C'est là l'unique trésor d'un cœur chrétien : c'est le bonheur qu'on trouve partout, même dans les souffrances, parce que souffrir c'est aimer, et le véritable amour donne seul le bon-

heur au cœur généreux et fidèle qui lui, aussi, sait aimer et se dévouer. Cependant il est étrange que, connaissant Dieu, toute notre âme ne soit pas entièrement absorbée dans son amour ; qu'elle s'arrête de temps en temps aux créatures, ne serait-ce qu'à nos petits caprices, au lieu de se plonger et de se perdre dans la source de tout bien. Oui, qu'est-ce que le bonheur, sinon l'amour ? Et qu'est-ce que le bonheur infini, sinon un amour sans bornes. Il faut donc à notre cœur un objet infini, il faut Dieu seul, rien de créé ne saurait satisfaire jamais. Que me veut le monde ? Qu'ai-je besoin de lui ? que peut-il me donner ? Mon cœur est plus grand que tous ses biens, et Dieu seul est plus grand que mon cœur. Dieu seul donc, Dieu seul maintenant et toujours, éternellement, Dieu seul ! C'est cet éloignement total des créatures que j'ai demandé, dimanche, durant ces belles heures de l'adoration perpétuelle. Quelle fête, chère Louise, quel enthousiasme ! quelle ferveur ! si tu avais pu jouir du recueillement des fidèles et de la gloire qu'on avait déployé pour honorer notre Divin Maître, tu aurais eu comme une idée du ciel. Mais la plus belle fête, pour moi, a été dans mon âme ; chère amie, je renonce à te décrire les douces émotions que j'ai ressenties et la joie ineffable dont Jésus a comblé mon cœur. Je te souhaite seulement de pareilles occasions, et tu me diras si les plaisirs insensés du monde ont rien de comparable aux tressaillements d'un cœur pur où Dieu vient habiter par sa grâce. Ce matin, dans ma communion, j'ai été de nouveau inspiré du désir de la vie religieuse. Tu sais que depuis quelque temps ce rêve me poursuit. Est-ce un appel de Dieu ? est-ce une illusion du démon qui veut me mener dans une voie où je ne persévérerais pas ? Cependant cette vie pure et recueillie du cloître me paraît pleine de charmes ; il me semble que je m'y sanctifierais mieux qu'ailleurs, que Dieu y comblerait enfin mon cœur de je ne sais quoi qui semble y manquer encore. Qu'en pense-tu, ma chère amie ? Prions beaucoup, et si Jésus me veut pour une de ses épouses, qu'il appelle plus près de son cœur, il finira bien par me le dire

clairement un moment ou l'autre. Adieu.

4 mars 1870.

Hier, ma journée n'a pas été moins délicieuse du côté de l'âme. J'ai fait le matin la sainte communion, où j'ai goûté pleinement les douceurs du divin amour. J'avais besoin de cette force pour supporter avec courage deux nouvelles épreuves... tu les connais déjà. Ma journée n'a été qu'un véritable martyre et rien n'est encore fini. Tout cela je le supporte sans mot dire pour l'amour de Jésus ; j'éprouve même un contentement intérieur qui me paraît étrange en présence de la violence de l'amour. Dans ces moments d'angoisse, je presse mon Christ sur mon cœur ; je le porte à mes lèvres pour en baiser les plaies sacrées et la force que je trouve dans cette amoureuse soumission à la volonté de Dieu me donne cette joie dont j'ai l'âme inondée. Il n'y a que quelques instants, R... m'a fait de violents reproches mérités je ne sais comment. Eh bien, je l'ai écouté paisiblement ; Enfin lorsque j'ai senti qu'il y en avait pourtant trop je suis montée à ma chambre, je me suis agenouillée devant mon Christ et lui ai dit, en le voyant attaché à la croix : " O bon Maître, vous en avez bien plus enduré que moi ; que sont ces souffrances comparées aux vôtres ? Non je n'ai pas encore autant souffert que vous, mais faites-moi la grâce de ne jamais me décourager, de rester forte et soumise à votre volonté sainte : c'est tout ce que je vous demande." Voilà, chère Louise, comment s'écoule la vie, toujours des peines et des contradictions ; puis il y a des insensés qui tiennent à la vie, qui parlent du bonheur de vivre ! O mon Dieu, combien est différent celui que goûtent les âmes qui vous aiment, qui vous servent avec fidélité, qui fuient le mal pour ne faire ou ne vouloir faire que le bien. Leur bonheur est de mourir chaque jour comme l'Apôtre, de vivre de vous seul à son exemple et de regarder comme un gain la dissolution prochaine de ce corps de péché qui retient notre âme captive. Notre sort est donc bien préférable : lorsque nous avons des

peines, nous savons les supporter chrétiennement, tandis que j'en vois beaucoup autour de moi qui se dépitent et ne savent pas s'abandonner aux desseins de la divine Providence. Pourquoi s'affliger ? Dieu n'est-il pas avec nous ? Ne nous a-t-il pas promis que sa croix n'irait jamais au-delà de nos pauvres forces ? Portons-la donc gaiement cette croix bien-aimée, et ne la traînons pas d'une manière misérable comme les gens du monde. J'ai vu hier L... nous avons même fait une petite promenade ensemble. Elle va mieux. Nous avons longuement parlé de toi en chemin ; elle m'a chargée de te dire mille choses et de lui écrire quelques lignes.

(A continuer.)

—ooo—

La vie des champs

Il y a un travers général qui devient un péril pour la société : c'est cette tendance irréliégieuse des gens de la campagne à désertir les champs pour la ville.

Nous désirons les prémunir contre cet engouement funeste. Si la culture de la terre est pénible ; si l'existence au village semble moins belle que celle de la ville, elle a aussi ses avantages et ses agréments.

A la campagne, il n'y a ni gêne, ni contrainte ; la nourriture y est frugale et abondante, mais saine ; la santé y est florissante ; on se connaît tous ; on s'intéresse les uns aux autres ; on échange des services ; les fêtes et les amusements sont rustiques, mais empreints d'une franche gaieté. On n'y gagne pas de grosses sommes, mais on dépense peu et on y fait des économies.

A la ville au contraire, le bien-être est plus apparent que réel, car le luxe éblouissant qu'on y conçoit n'est pas à la portée de l'ouvrier. Les dépenses y sont nécessairement plus élevées qu'à la campagne ; les chômages y sont fréquents ; l'ouvrage est parfois rare à cause de l'encombrement et de la concurrence ; la gêne et la misère en torturent un grand nombre. Quelques-uns, il est vrai, parviennent à la fortune ; mais ce sont des ouvriers exceptionnels, hors ligne. A côté d'eux, combien n'y en a-t-il pas qui végètent dans l'indigence, abrutis par un travail incessant !

Les grandes villes attirent les ouvriers comme la chandelle attire les moucherons : qu'ils se délient de cette attraction.....

Corbeille Poétique.

[Pour l'Album des Familles.]

Effets des Pèlerinages

A

NOTRE-DAME DE MONTCHAM,

(FRANCE.)

Hæc est mihi (A. P. P. *)

Hommage à Marie

Salut Reine du ciel, salut Vierge Marie !
Salut brasier d'amour, salut Mère chérie !
Salut à vous venue au sommet de Montcham,
Pour voir la bergère au cœur pur et charmant !

Récit

O Vierge, digne Mère de Dieu,
En apparaissant en ce saint lieu :
Ma fille, dites-vous, cette haute montagne
Dominant ces vallons, et l'immense campagne
Qui s'étend à ses pieds comme un vaste océan,
Fera tout le bonheur du brave paysan.
Sur cette roche à pic une pauvre chapelle
S'élèvera bientôt, telle qu'une nacelle,
Et là se confondront les petits et les grands
Venant prier pour eux et pour leurs chers parents.

Traits

En effet, c'est très-beau, dans le mois de septembre,
De voir escalader et de voir redescendre
Cette haute montagne au pieux pèlerin
Attiré par la foi sur ce lieu tout divin :
Il s'en va le cœur gai, l'âme toujours contente
D'avoir dit à Marie : oui, Mère très-aimante,
Je veux à l'avenir vivre pour vous aimer.
Veillez toujours sur moi, daignez me protéger...

De retour au foyer il revoit sa famille,
Raconte son bonheur à son fils, à sa fille,
Et puis le lendemain, s'il va bêcher son champ,
Il se tourne parfois du côté de Montcham.
Marie, ajoute-t-il, vous êtes ma gardienne !
Que craindrais-je à présent sous une telle Reine ?
Je me tiens pour certain d'aller un jour au ciel
Jouer à tout jamais du bonheur éternel...

L'édifiant récit de ce vertueux père
N'a pas en vain tombé dans une bonne terre ;
Mais sur ses chers enfants, il fait impression.
Et demandent d'aller vite en dévotion.
Ils se mettent en route, ils chantent des cantiques,
Ils font résonner l'air de psaumes magnifiques
Qu'ils répètent souvent pour témoigner à Dieu
Que c'est par piété qu'ils vont en ce saint lieu.

(*) Droit réservé à l'auteur.

Ils arrivent enfin au pied de la montagne [pague,
Qu'ils montent comme un cerf courant vers sa com.
Et déjà fort émus et le cœur tout joyeux,
En pensant à Marie, il leur semble être aux cieux.
Parvenus au sommet, le petit bourdon sonne,
Pour les inviter tous à prier la Madone ;
Bientôt dans la chapelle on voit avec bonheur
Prier dévotement et le frère et la sœur...

Ces joyeux pèlerins arrivés chez leur père,
Ne font que lui parler de la très-bonne Mère,
De la joie éprouvée au sommet de Montcham
Où s'élève en ce jour l'Oratoire attrayant.

ALBERT ALPHONSE PRADIER

—000—

[Pour l'Album des Familles.]

L'ESPÉRANCE!

Ange aux ailes d'or, sœur chérie,
Toi qui berces ma rêverie
Loin des chagrins et des douleurs,
Mets au bord de ma coupe amère
Un peu de miel ; sème sur terre,
Sous mes pas tremblants, quelques fleurs.

Car mon âme s'éveille aux douleurs de la vie,
Et j'ai peur d'avancer sans la main d'une amie
Qui soit prête à me soutenir.
Avec toi, je le sens, ô ma douce Espérance !
J'aborderai gaîment, pleine de confiance,
Au fort lointain de l'avenir.

Quand un monde inconnu se glisse dans mes songes
Radiéux et paré par d'attrayants mensonges
J'espère ; hélas ! serait-ce en vain ?
Avide de jouir d'un bonheur qui m'enchaîne,
Dois-je laisser un jour mon illusion charmante
Sur le bord du chemin ?

Dois-je pleurer demain, quand aujourd'hui je chante
Et folâtre gaîment, heureuse, insouciant
Dans un sentier bordé de fleurs ?
Dois-je me préparer à essuyer l'orage
Quand le ciel bienveillant sourit à cette plage
Où rien ne présage des pleurs ?

Mais non, je ne veux pas attrister cette aurore
Par de sombres pensées ; je veux rêver encore,
Rêver doucement chaque soir,
Et m'endormir toujours bercé par l'Espérance,
Elle qui sait si bien adoucir la souffrance
Et consoler le désespoir.

Ange aux ailes d'or, sœur chérie,
Toi qui berces ma rêverie,
Loin des chagrins et des douleurs,
Mets au bord de ma coupe amère
Un peu de miel ; sème sur terre,
Sous mes pas tremblants, quelques fleurs.

T. L.

Marseille, juillet 1883.

—000—

FRANCE ! FRANCE !

(STANCES COMPOSÉES APRÈS LA GUERRE FRANCO-PRUSSIENNE.)

*Facta est quasi vidua
domina gentium.*

I

O France, ô mon pays, tes cités sont en deuil
Et tous tes enfants sont en larmes !
Ton sein s'est transformé en un vaste cercueil :
Où sont tes guerriers et tes armes ?

Au moment des combats ton Dieu t'a délaissé :
Car vers lui sont montés tes crimes.
A ton premier effort ton sceptre s'est brisé,
Sous tes pas sont nés des abîmes !

Il était beau ton front tout couvert de lauriers ;
Quand tes enfants chantaient : Victoire !
Hélas ! ils sont tombés tes valeureux guerriers :
Avec eux s'est enfuie la gloire.

Dormez dans vos tombeaux, ô soldats généreux !
Hélas ! nous vous portons envie.
Morts au champ de bataille !... Ah vous êtes heureux,
Vous n'avez pas notre infamie ;
Vous n'avez pas vu la patrie
Entre les mains de noirs corbeaux.
Vous n'avez pas vu la Lorraine
Courbée sous une lourde chaîne ;
Dormez dans vos tombeaux !
Car c'est drapés dans votre honneur
Que vous avez quitté la vie
En combattant pour la patrie
Que venait fouler l'oppressur.
Où, dormez, héros immolés,
Car l'archange de la victoire
En vous quittant les yeux voilés
Vous a jeté le mot de gloire !

II

*O vos omnes qui transitis
per viam, attendite et videte
si est dolor sicut dolor meus.*

O vous tous, qui passez, instruits par mon malheur,
Tremblez et faites pénitence !
Voyez s'il fut jamais plus profonde douleur ;
Et cependant mon nom est : France !

Le Seigneur m'a brisé comme un faible roseau
Qu'emporte en passant la tourmente.
Un seul instant suffit pour creuser un tombeau,
La main de Dieu est si puissante !

Terrible est sa colère !... au jour du châtement
Que vous serviront vos armées ?
Que fera la valeur, le nombre et le talent,
Quand il comptera vos années ?

J'étais puissant et fière aux beaux jours d'autrefois ;
Sous mon regard tremblait la terre,
J'avais pour me servir les peuples et les rois ;
Je réglais la paix et la guerre.

Je m'avançais superbe et d'un pas triomphal,
Comme l'aurore qui commence,
Protégeant sous les plis de mon manteau royal
Ceux qui comptaient sur ma puissance.

Des monuments dressés avec l'airain conquis (1)
Ecrivaient partout mon histoire.
Des milliers d'étendard en déroulant leurs plis
Dans mes temples (2) disaient : Victoire !

" France ! France ! " à ce nom tout se taisait soudain :
En se mettant presque en prière,
Comme des courtisans devant leur souverain,
Était alors l'Europe entière.

Mon nom seul valait mieux qu'un million de soldats
Que déjà la gloire éternise.
On s'écriait : la France !... Au milieu des combats
Je n'avais que lui pour devise.

Eh bien ! un nom si grand un seul jour l'a terni !
Plus de victoire et plus de fête :
J'ai délaissé le Christ et sa main m'a puni,
Et la honte a courbé ma tête !

O vous tous qui passez instruits par mon malheur,
Tremblez et faites pénitence.
Voyez s'il fut jamais plus profonde douleur,
Et cependant mon nom est : France !

III

*Invocavi nomen tuum
Domini de lacu novisimo.**In te Domine speravi
non confundar in eternum.*

Seigneur, Seigneur, pardon ! je suis à vos genoux,
Pour moi n'êtes-vous plus un père ?
Je reconnais ma faute et je reviens à vous ;
Prenez pitié de ma misère.

Arrêtez votre bras, pardonnez-moi, Seigneur !
Écoutez encor votre France
Pitié ! Pitié ! Mon Dieu par votre Sacré-Cœur,
Seigneur, rendez-moi l'espérance.

Partout on pleure, on prie et l'on espère en vous ;
On visite vos sanctuaires :
Nous revivons enfin ! Seigneur, relevez-nous
En nous donnant des jours prospères.

Voyez-vous s'élever à votre Sacré-Cœur
Ce monument expiatoire, (3)
Qui de mon impuissance et de votre grandeur,
Va perpétuer la mémoire ?

Voyez-vous le granit
S'incarner en figures
Et donner des sculptures
Au temple qui grandit ?

Déjà majestueux
S'élève le portique
Et la voûte gothique
Au style merveilleux.

On courbe les arceaux
Sur les hautes colonnes,
Qui portent pour couronnes
D'élégants chapiteaux.

- (1) La colonne Vendôme, à Paris.
(2) Les drapeaux conquis par les armées françaises sous Louis XIV et Napoléon Ier, et qui ornent la chapelle de l'Hôtel des Invalides, à Paris.
(3) L'église que l'on s'élève aujourd'hui à Paris, sur la butte Montmartre.

On flânce les tours,
Où déjà l'airain chante
Et d'où sa voix puissante
Vous bénira toujours.

L'orgue aux milliers d'accents
Roule mélodieuse
Sa voix harmonieuse
Parmi des fiots d'engens.

Déjà mystérieux
Paraît le sanctuaire,
Qu'un demi jour éolaire
Et qui parle des cieux.

Seigneur, entendez-vous
Le chant des saints mystères,
Et l'écho des prières
Qu'on y dit à genoux ?

Comme une seule voix
Sous la voûte sonore,
Vous chante et vous adore
Tout mon peuple à la fois !

[morte,
Non, non ! vous vous tromper, la France n'est pas
La foi s'élance encor plus ardente et plus forte
Et calme ses douleurs.
Ah ! maintenant, tremblez, vous dont la main cruelle
A déchiré son sein : son Dieu marche avec elle,
Tremblez envahisseurs !

Les descendants des Francs ceignent déjà leur glaive,
La France rajeunie, avec espoir se lève,
Se signant de la croix.
La victoire, à ses cris, accourt à tire d'aile,
S'attache à son drapeau et s'avance fidèle,
Dictant partout des lois.

Déjà nos ennemis ont mordu la poussière ;
Notre étendard flottant sur l'arène guerrière.
A repris son éclat.
La France n'est pas morte ; elle vit souveraine.....
Ceux qui l'avaient frappé sont tombés sur la plaine
Au souffie du combat.

J.-M. J. **

Mai 1876.

—000—

STANCES A MARIE

Vierge Marie,
Mère bénie,
Reçois les chants,
Vierge Marie,
Mère chérie,
De tes enfants.

Vierge admirable,
Mère adorable,
Reçois ces fleurs,
Vierge admirable,
O Mère aimable
Voici nos cœurs !

Vierge fidèle,
Mère immortelle,
Regarde-nous,
Vierge fidèle,
Mère si belle,
A tes genoux !

L'abbé ALBERT BASSAGET,
professeur au collège de l'Immaculée-
Conception, Soumières (Gard.)

—000—

Histoire.

GUTENBERG.

L'INVENTEUR DE L'IMPRIMERIE.

I

Le 14 juin 1840, une foule innombrable de spectateurs accourus de toutes les parties de l'Europe, étaient rassemblés sur la grande place publique de la ville de Strasbourg.

Toute cette foule immense était dans l'attente. Toutes les figures semblaient exprimer un désir ardent, mais le calme le plus religieux régnait au sein de cette multitude.

Au milieu de cette réunion s'élevait un objet que l'on avait recouvert d'un voile pour en dérober la forme et la beauté au regard des spectateurs.

Puis tout à coup ce voile est enlevé, et l'objet caché apparaît. A cette vue, une clameur immense, sans nom, plus forte que tous les mugissements de la tempête, s'échappe de toutes les poitrines.

On venait de découvrir aux yeux du peuple la

STATUE DE GUTENBERG,

élevée à la mémoire du quatrième centenaire de cet illustre inventeur de l'imprimerie !

David, l'immortel sculpteur français, avait mis tout l'éclat de son génie dans cette œuvre qu'il léguait à l'Allemagne.

Gutenberg, la main appuyée sur un globe terrestre, et tenant de son autre main une bible sur le couvercle de laquelle on lisait ces mots : *Et lux fuit !* semblait de son regard forcer les profondeurs de l'avenir et dire qu'avec ce livre, aux pages divines, propagé par le moyen de la presse, le monde serait racheté de l'esclavage et se berceait aux accents de la liberté.

Jamais la ville de Strasbourg n'avait été témoin d'un spectacle aussi grandiose.

Cette fête fut digne de l'inventeur du plus précieux de tous les arts, car seul il contribue à les perpétuer tous.

Toutes les notabilités typographiques contribuèrent à l'érection de ce monument.

II

Gutenberg naquit à Mayence en l'an 1400 et vint à Strasbourg en 1423. C'est en cette ville qu'en 1436, il forma une société avec trois Strasbourgeois, pour la formation d'une imprimerie.

En 1443, Gutenberg quitta Strasbourg et retourna à Mayence, où il conclut, en 1450, avec Jean Faust, riche orfèvre de cette ville, un traité par lequel Faust s'engageait à fournir l'argent nécessaire pour établir un grand atelier typographique.

C'est à cet atelier que l'on imprima la fameuse bible latine, dite *quarante-deux lignes*, sans date (1452), ni nom de lieu, ni d'imprimeur, mais dont on sait qu'il mit cinq ans à terminer les deux volumes in-folio, composés de près de six cent cinquante feuillets. En l'année 1462, Gutenberg se sépara de son associé. Il mourut à Mayence au mois de février 1468.

III

M. l'abbé Audet, de Winooski, Etat du Vermont (Etats-Unis), informe M. Ferd. Gagnon, de Worcester, qu'il possède dans sa bibliothèque un gros in-folio *Speculum Moralis*, par Vincent de Beauvais, docteur de l'Université de Paris, imprimé en 1484 ; les *Sermons* de St Vincent Ferrier, en latin, imprimés en 1492 ; puis une Bible latine, imprimée en 1521.

Tous ces vieux bouquins, ajoute l'abbé Audet, sont parfaitement bien imprimés.

La Société Typographique de Québec, section française, possède dans sa bibliothèque un *Manuel de l'art typographique*, imprimé vers 1730, en France, et que nous avons nous-même fait don à cette utile et importante bibliothèque des typographes de Québec.

— 000 —

ESQUISSES HISTORIQUES.

BIBAUD.

Michel Bibaud naquit à la Côte des Neiges, près de Montréal, le 20 janvier 1782.

Issu d'une ancienne famille française qui s'était fixée au Canada, il fit un cours d'études au collège St Raphaël, et plus tard il étudia sous le vénérable messire Roque. Le *Spectateur Canadien*, dont il épousa de bonne heure les doctrines, contient un grand nombre de ses premiers écrits.

En 1815, il fonda à Montréal l'*Aurore des Canadas* qu'il continua à rédiger jusqu'en 1819.

Dans ces deux feuilles, il formula un protêt énergique au projet d'union du Haut et du Bas-Canada qu'on agitait alors. On trouve encore dans les collections de nos bibliophiles, les séries mensuelles d'une publication fort populaire, fondée par lui en 1825—la *Bibliothèque Canadienne*—répertoire anecdotique, historique, poétique. En 1830, cette utile *Revue* dut s'effacer devant le premier volume de poésies canadiennes, *Epîtres, Satires, Chansons* par M. Bibaud.

En 1832, parut son *Magasin du Bas-Canada*, interrompu après deux ans d'existence. Le *Magasin du Bas-Canada* eut pour successeur l'*Observateur Canadien*.

En 1842, après une précaire existence d'une année, expirait un autre enfant de sa féconde plume, l'*Encyclopédie Canadienne*.

En 1843, parut "revue, corrigée, augmentée" la seconde édition de son *Histoire du Canada, sous la domination française*, dont une première édition avait vu le jour à Montréal en 1837—au fort de la tourmente révolutionnaire.

En 1844, il fit suivre ce volume d'un autre, intitulé : *Histoire du Canada et des Canadiens, sous la domination anglaise*.

Pendant tout le cours de sa longue et laborieuse carrière, M. Michel Bibaud trouvait des loisirs pour alimenter de ses écrits la presse quotidienne ; enfin la mort venait surprendre ce vétéran de notre littérature, à l'âge de 75 ans, le 3 août

1857, à Montréal, dans les bureaux de l'exploration géologique du Canada, où il était employé.

Je laisserai de côté les premiers essais en prose et en vers de M. Bibaud, pour aborder de suite celui de ses écrits qui nous intéresse davantage; son *Histoire du Canada*, l'œuvre capitale au rapport de M. Lareau, que rendit remarquable, dans l'histoire des lettres canadiennes, l'année 1844!!

Bibaud a tenté, par ce durable monument de son érudition, de rencontrer un besoin urgent, de combler une grande lacune. On avait bien l'estimable et volumineuse histoire du père Charlevoix; mais elle n'embrasse qu'une partie de nos annales et s'arrête en 1725—on avait aussi les œuvres de Smith, de Danville, de Raynal, mais ni les uns, ni les autres ne nous ont donné une relation complète, suivie, détaillée, ni exacte.

Bibaud n'a ni les profondes études de Ferland—ni l'esprit philosophique de Garneau—ni le merveilleux talent de pénétration et d'analyse de Faillon. Son principal mérite est d'avoir frayé la route pour ses laborieux successeurs, leur avoir aplani la voie, en leur indiquant les sources où ils pourront puiser l'onde pure, cristalline du vrai et du beau pour alimenter les émouvants récits.

Au reste, ceux qui l'ont succédé ont eu l'avantage de référer aux documents mis au jour trop tard pour être utilisés dans ses propres travaux. Car, chez nous, la découverte, la restauration de nos archives, la manifestation au grand jour des "Matériaux" pour notre histoire est de fraîche date.

Dans un style sobre, peu coloré, Bibaud a narré ce qui s'est passé au Canada, depuis le berceau de la colonie, sans toujours jeter un coup d'œil au-delà de l'océan, ou même au-delà de la frontière, pour remonter aux causes, dévoiler les motifs secrets des puissances européennes, faire ressortir l'influence de la guerre de l'indépendance des États-Unis a eue sur nos destinées coloniales.

M. Bibaud, étroitement associé par ses nombreux écrits en vers et en prose, à l'aurore de notre jeune nature, laissa à son pays, à sa famille, un nom respecté, une enviable réputation.

Biographie

[Pour l'Album des Familles]

Sir CHARLES TUPPER,

K. C. M. G., C. B.

HAUT COMMISSAIRE CANADIEN A LONDRES

PAR

CHARLES THIBAUT, écr,

Avocat et Publiciste.

(Suite.)

IX

La Session de 1859

Nous sommes au 3 février. En grande tenue, le comte de Mulgrave ouvrait la session annuelle. Le discours du Trône était une surprise. Il y avait de l'imprévu! du neuf! Des communications avaient eu lieu entre le *Colonial Office* et le Gouverneur-Général au sujet d'une *Union Fédérale* des Provinces Maritimes. La Reine avait aussi reçu favorablement l'adresse de l'assemblée au sujet du chemin de fer Intercolonial. Soixante milles de voie ferrée avaient été parachevés; Truro et Windsor étaient reliées à la Capitale. L'on avait parachevé l'asile pour les aliénés. Le gouvernement ne s'était pas croisé les bras pendant la vacance: Dans un jeune pays il y a tant de choses à créer, à parfaire ou à consolider. Aussitôt après les remarques de M. Ruggles, en réponse au discours du Trône, l'hon. M. Wilkins, Solliciteur-Général, donnait sa démission. Bien que restant fidèle à son parti, il ne voulait pas sanctionner la nomination de M. Dickey, au Conseil Législatif, ni l'envoi d'une délégation en Angleterre sans l'avis préalable de la chambre. C'était faire acte d'indépendance, mais c'était exposer le gouvernement, surtout au commencement d'une session. Il fut remplacé par l'hon.

W. A. Henry. Le chef de l'opposition, l'hon. M. Young, proposait, séance tenante, une motion de non-confiance. Au cours de ses remarques, il flagella surtout le nouveau Solliciteur-Général, "comme ayant violé toutes les règles de la moralité politique, en abandonnant son parti." Ainsi la bataille s'engageait chaudement. Le Régime parlementaire n'étant encore qu'à ses débuts, les discussions étaient beaucoup plus virulentes qu'elles ne le sont de nos jours. La presse se montrait très provoquante aussi. L'hon. Dr Tupper, objet des attaques continuelles de ses adversaires, acquit dès lors cette manière vigoureuse de réplique qui le caractérise, tant il est vrai que le milieu où il vit, exerce une irrésistible influence sur l'homme. Son tempérament se modifie, son caractère se transforme, sa nature change. La nouvelle session allait fournir de nouvelles occasions à l'hon. Secrétaire Provincial de se mesurer avec l'opposition, de se rencontrer face à face avec ses adversaires. Young, Howe, Archibald, Hanand, Weir et Anderson n'étaient pas à dédaigner. A cette époque tourmentée de l'histoire, âge d'enfance politique et de transformation économique, la Nouvelle-Ecosse comptait bon nombre d'hommes de talents supérieurs. L'hon. M. Johnson n'aurait déparé aucun parlement; sa grande éloquence était faite pour n'importe quelle tribune. Le député de Cumberland étant le plus redouté des orateurs, c'est sur lui que s'acharnait l'opposition. Il lui rendait ses coups durs et forts. La session de 1859 vit la répétition de la précédente.

L'on y dépensa son temps en discours interminables, souvent en pure perte. C'était beau, ce n'était guère profitable. Cependant ce fut l'une des plus brillantes époques de la tribune Néo-Ecossaise. C'était un peuple qui prenait un nouvel essor, qui naissait à la liberté. L'éloquence du Dr Tupper résume bien l'un des côtés de cette époque: elle est téméraire, hardie, affirmative, quelquefois violente, mais toujours sûre de son but, toujours certaine d'elle-même. Elle a imprimé un cachet spécial sur les débats de 1855 à 1864. La lutte y fut plus vive, plus vivante. John-

son et Young, Tupper et Howe en firent les frais principaux. Malheureusement, les questions d'appointement ou de destitution d'employés, absorbèrent trop l'attention, faisaient trop perdre de temps à la chambre, passionnaient trop le peuple, les grands intérêts en souffraient. Le chef de l'opposition scrutait tout avec énergie, science et talent. Il blâma sévèrement la députation envoyée par le ministre, pour agiter, en Angleterre, la question d'une confédération des Provinces, ainsi que celle de l'Intercolonial. On aurait dû discuter auparavant ces projets au sein même de l'assemblée. L'hon. M. Tobin lui répondit ainsi que l'hon. Secrétaire-Provincial. Celui-ci fit une défense vigoureuse des vues et des actes de l'administration. Rien n'échappa à son investigation. Passant en revue les mesures de l'ancien cabinet, il les compara avec celles du nouveau gouvernement, et fit voir comment la gauche avait changé ses vues sur ses anciens projets favoris.

L'opposition était sans principes fixes, sans programme arrêté. Elle se bornait à critiquer; elle ne proposait rien de pratique. Le Dr Tupper ne se contentait pas de rester dans les généralités, il précisait les cas, les circonstances, les faits, les dates et les tergiversations de la gauche avec une grande vigueur. Celle-ci, incapable de répondre, rugissait impuissante. Le scalpel de l'inflexible docteur s'enfonçait dans ses chairs vives. Repoussant avec indignation l'attaque faite par l'hon. M. Young contre le ministère, à l'occasion de l'appui que les membres catholiques lui donnaient, il disait: "Monsieur l'Orateur, aucune secte chrétienne de cette chambre ne saurait être proscrite avec succès, et ceux qui essaient de susciter une guerre de préjugés religieux et d'incruster le nom odieux de Proscription sur leurs bannières, failliront misérablement. Si le protestantisme des chefs de l'opposition n'était pas de formation si éphémère et si récente, ne commençant que depuis leur renvoi au pouvoir, ils connaîtraient un peu plus, qu'ils ne le semblent, le génie du protestantisme, dont le principe fondamental est la plus

complète comme la plus large tolérance. Le nouveau protestantisme de MM. Young et Howe se rapproche plus de celui de la Suède que de celui de l'Angleterre. Tout dernièrement encore l'alliance protestante d'Angleterre reprochait emphatiquement au roi de Suède l'expatriation de ses sujets à cause de leur foi catholique, en lui rappelant que le protestantisme reposait tout entier sur le principe de la plus grande liberté de conscience: celle que tous les protestants réclament pour eux-mêmes." Puis citant la proclamation de la reine Victoria à ses sujets de l'Inde, l'hon. Dr Tupper démontra que l'vue l'on entretenait dans la Mère-Patrie à propos des croyances diverses: "C'est notre désir formel, disait la Reine, que nos sujets de toutes races et de toutes religions soient admis librement et impartialement aux charges de l'Etat, selon leur capacité et leur intégrité à les remplir."

"Ici même, continue l'hon. Secrétaire-Provincial, sous le sceau de la royauté, nous avons les fondations, solidement assises, de la liberté civile et religieuse, et ceux qui s'efforcent de les déraciner et de les détruire sont traités à la loyauté et aux principes britanniques. L'on a osé affirmer en cette chambre que les catholiques n'appuyaient le gouvernement que pour en obtenir des situations et des charges. Je sens en justice que je dois à la vérité de déclarer que ceci est absolument contraire aux faits et qu'il n'y a jamais eu de partisans moins avides de positions officielles que nos amis les catholiques."

Voilà le Dr Tupper se montrant toujours le même, sans préjugés, sans faiblesse, défendant la vérité avec énergie, sans craindre les conséquences, sans partialité. Voilà l'homme que des ennemis, peu soucieux de l'honneur ou t voulu faire passer pour un fanatique. Un fanatique, l'hon. Dr Tupper!

Toute sa vie politique et toute sa carrière publique sont là pour infirmer cette inculpation, pour repousser cette flétrissure. Ses premiers discours, dans la chambre de la Nouvelle-Ecosse, furent en

faveur de la liberté de tous, ses dernières paroles furent contre la tyrannie des consciences. Il porte toujours le respect des opinions religieuses très loin. Il n'était que conséquent quand on le croyait partial. Nous verrons bientôt ses solides discours au sujet de la liberté de l'Enseignement. Si les protestants de la Nouvelle-Ecosse sont fiers de l'hon. Dr Tupper, les catholiques reconnaissants, n'en sont pas moins glorieux. Il fut leur ami quand on voulait les persécuter; il les protégea par nature, les conseilla et leur rendit justice par honnêteté. Homme aux vues larges, il ne sera complètement apprécié, comme tous les hommes de talents supérieurs, du reste, que quand il ne sera plus au fort de la mêlée. L'impartialité commence là où la critique n'a plus de prise. Or, l'impartialité est l'aurore précurseur du jour de la justice.

Le discours de M. Howe, en réponse à celui du Dr Tupper, surpassa en violence et en fanatisme tout ce qui avait encore été dit dans la chambre. Ce fut une diatribe furieuse et sanglante contre les catholiques. Le grand orateur, feignant un profond ressentiment, blâmant le gouvernement d'avoir fait fermer les bureaux publics et de s'être servi du drapeau pour les funérailles de Mgr Walsh, ne rougit pas de susciter les discordes religieuses, de descendre bas, de jeter les plus odieuses insultes à ses anciens alliés. La rage perdait l'hon. Joseph Howe; ou plutôt, sa ruse ruinait le gouvernement. Il ne croyait pas lui-même aux sentiments qu'il exprimait; son seul désir était de battre en brèche le parti ministériel; son unique but était de surexciter les protestants contre le gouvernement, dans les élections qui devaient avoir lieu cette année-là. Les événements montrèrent qu'il visait juste! Le peuple est ainsi fait: il se crée des maux réels pour en guérir d'imaginaires. Une population s'exalte facilement, mais ne lui fait pas entendre raison qui veut. M. Howe poussait à une guerre de religion! La Nouvelle-Ecosse n'échappera à ce malheur que par l'habileté, le travail et les efforts du Dr Tupper et de ses amis. L'adresse fut votée par une majorité de cinq voix,

après quinze jours des plus acerbes débats possibles ; les discussions religieuses étant toujours plus envenimées que les autres.

M. Howe connaissait le terrain. Il disait aux ministres des diverses sectes religieuses : " Voyez, les prêtres catholiques nous gouvernent ! Un étranger meurt, (Mgr Walsh), le gouverneur va lui baiser les pieds et les missionnaires puritains, les premiers martyrs de leur dévouement à notre cause, dorment oubliés dans leur tombeau ! Levez-vous, aidez-nous à reconquérir la position que nous avons perdue ! " Il n'en fallait pas plus pour rallumer le feu des déchirements intérieurs. Il y avait ici manque de sincérité. Le fanatisme n'étant que le produit de l'ignorance, M. Howe se moquait de ses dupes et ne croyait pas un mot des accusations qu'il lançait en l'air. Il poussait à la tyrannie des consciences ! L'erreur et la persécution sont si intimement liées. Il savait que, du moins jusqu'à ce que la lumière se fit sur ses accusations, sur ce terrain, il y règnerait en maître absolu. Dès qu'un homme exerce un tel pouvoir et qu'aucune barrière n'arrête sa volonté, il est impossible qu'il ne tombe pas dans quelque acte de démence. Howe a terni sa réputation, on cette occasion. Il ne suffit pas à un chef de commander avec talent, il faut encore le faire avec la sagesse et la modération exigées pour les sentiments des autres. Le piédestal élevé au-dessus des ruines fumantes de l'intolérance, s'écroulera bientôt. Joseph Howe avait posé des principes de mort, et semé des causes de ruines ; il n'a récolté que les fruits amers de ses perfides semences. Brisé, anéanti, humilié, le vieil athlète, fatigué de ses luttes, sera obligé de reconnaître le triomphe de ses adversaires, de s'attacher au char de ses vainqueurs, de renier son passé, d'adorer le nouveau soleil et de se rallier au Dr Tupper, après l'avènement de la confédération : Saturne détruisit ses enfants ; le fanatisme se suicide lui-même. Il est toujours si dangereux de jouer avec le feu ! Esprit versatile et remuant, le vieux chef réformiste s'entendait bien mieux à saper les bases de l'arche qu'à les

reconstruire ou les consolider. Il avait peu d'idées pratiques d'administration. Sir Charles Tupper était tout le contraire. Aussi resta-t-il vainqueur absolu à la fin de sa longue lutte contre l'hon. M. Howe.

Les estimés requis de la législature étaient de £159,495.00 pour l'année fiscale. L'allocation au chemin de fer entraîna une autre discussion : l'embranchement de Truro à Pictou eut cet honneur. La question McLean, shérif démis de Cumberland, fit aussi perdre un temps précieux à la chambre. Le gouvernement n'ayant point consenti à rouvrir l'enquête, ne fut soutenu que par une majorité de deux voix. Puis après avoir passé un bill pour la redistribution des sièges, afin d'assurer aux dix-huit comtés de la province une représentation plus égale et plus juste, la chambre s'ajourna, le 21 mars 1859, après une session de sept semaines, passées en discussions irritantes et de nature à faire désespérer de réconcilier les partis, de ramener l'entente et de faire de nouveau régner la paix ! L'heure des élections générales était mal choisie, à cause de la surexcitation populaire. La majorité, séduite par les déclamations fanatiques de M. Howe, allait renverser l'administration Johnson pour la remplacer par une autre, prise dans le camp de ses adversaires. Le gouvernement responsable, avec la position respectueuse des partis dans toutes les provinces du Nord de l'Amérique Britannique, devenait un leurre, une impossibilité. Un remède y sera appliqué un peu plus tard.

(A continuer.)

— 000 —

Maximes et Pensées

Une société quelconque ne peut subsister si elle n'a des lois, et par conséquent des législateurs, des juges, et une puissance propre de faire respecter ses lois.

(Lettre Pastorale du 4 oct. 1875.)

L'homme dissipateur sacrifie l'avenir de ses enfants à la satisfaction de ses passions égoïstes.

Nécrologies

IN MEMORIAM!

O Dieu, accordez-leur un repos éternel ; Et permettez que la lumière di'ine brille à jamais sur eux.

LE COMTE DE CHAMBORD.

Le sombre drame de Frohsdorf a eu, hier, son dénouement, dit l'*Eten-dard*. La mort a tranché les jours du dernier descendant de la branche aînée des Bourbons.

Cette race, la plus auguste de l'Europe, à laquelle ont été longtemps liées les destinées de la France, s'éteint dans l'exil, après une suite d'événements qui en font la plus malheureuse des races souveraines. Louis XVI est mort sur l'échafaud où l'a suivi Marie-Antoinette ; son fils Louis XVII est mort en prison sous les mauvais traitements ; Louis XVIII, sans postérité, a vu mourir le duc de Berri, son neveu, frappé par le poignard d'un assassin ; Charles X est mort en exil ainsi que son fils aîné, le duc d'Angoulême ; enfin, le dernier de la race, le comte de Chambord, celui que les royalistes français nommaient Henri V, vient de mourir sur la terre autrichienne, d'une maladie que la diagnostic médicale n'a pu déterminer, maladie qui a suivi de près deux mois une marche terrible et implacable.

La descendance française de Louis XIV, le roi-soleil, qui, au dix-septième siècle, commandait à l'Europe, se trouve éteinte. La branche espagnole, issue de Philippe V, petit-fils de Louis XIV est vivante : Don Carlos en est le chef. Mais elle a, elle aussi, l'exil pour partage.

La mort du comte de Chambord, exilé de sa patrie depuis plus d'un demi siècle, est un événement considérable pour la France. Cette figure royale planait sur notre ancienne mère-patrie comme un gage de suprême espérance. Dans les grandes crises patriotiques, comme dans les jours néfastes des invasions, les regards découragés et anxieux se tournaient instincti-

vement vers elle. A l'heure solennelle où tout sombre, le salut pouvait venir de là. Aucun mortel n'était mieux préparé à gouverner une nation.

Nous publierons la biographie de cet homme illustre le mois prochain

-----000-----

M. JOSEPH MARCOUX.

(QUÉBEC.)

*Il faut mourir ! Il faut mourir !
Le triste sort en est porté,
Il faut qu'il soit exécuté !*

I

A St-Roch de Québec vient de disparaître un homme qui a bien des fois redit de sa voix sonore, dans les églises de notre province, le chant des morts que nous plaçons en tête de cet article.

Nous voulons parler de M. Joseph Marcoux, décédé le 27 juillet dernier, à l'âge de 58 ans.

Le défunt était un chanteur extraordinaire ; il avait reçu de Dieu une voix puissante, souple et harmonieuse qu'il conduisait avec une facilité étonnante, de plus il avait l'avantage de connaître parfaitement le chant grégorien.

M. R. L. Watson, membre de l'académie royale, nous disait un jour : " Si Marcoux allait en Angleterre il ferait en peu de temps une grande fortune avec sa voix." Voici, maintenant, ce qu'un journal de cette ville publiait samedi. " On ne saurait passer sous silence la mort d'un tel homme sans commettre en quelque sorte une injustice. M. Marcoux avait une voix de bariton trop exceptionnellement rare ; elle a fait trop longtemps l'ornement de nos cérémonies religieuses, elle en a rehaussé trop souvent l'éclat pour que nous ne le reconnaissons pas au moins une fois avec sincérité sur la tombe de celui qui en était doné.

" M. Marcoux, sous un autre ciel que le nôtre, dans une des grandes cités du vieux monde, aurait probablement éclipsé tous les chanteurs de notre époque.

" Sa voix avait une pureté, une étendue, une ampleur véritablement remarquables, et combien de fois n'avons-nous pas entendu des étrangers exprimer le regret que cet homme là ne fût pas sur un théâtre plus favorable pour lui. Il aurait fait honneur à notre nationalité partout et aurait certainement précédé l'Albani dans le chemin de la célébrité."

Que pouvons-nous dire de plus, si ce n'est que M. Marcoux a fait retentir toutes les voûtes des églises de la province de Québec de sa mâle voix. Les invitations pleuvaient de toutes parts sur sa tête, et, autant que possible, il les acceptait avec empressement, non pas précisément pour se faire remarquer mais plutôt pour rendre service.

Quand il chantait le *Libera*, par exemple, une forte émotion s'emparait des fidèles ; on les voyait s'incliner et prier avec le plus de fervour pour le mort qui reposait sous leurs yeux. Or, n'est-il pas permis de croire que de centaines de morts doivent aux prières que les accents sympathiques de cette voix ont provoquées, la délivrance de leur peines ? Oui, nous sommes convaincu que ces âmes—maintenant qu'elles sont dans le céleste séjour—prient pour celui que nous regrettons sincèrement aujourd'hui.

II

*Il faut mourir ! Il faut mourir !
Le triste arrêt en est porté !*

Naguère encore le défunt chantait ce triste couplet sur la tombe d'un de ses amis ; ce matin il prenait la place de cet ami sur un mausolée, à l'église de St-Roch, et ses confrères, à leur tour, chantaient sur ses restes : *Il faut mourir ! Il faut mourir !*

Hélas ! oui, il faut tous mourir... Dieu le veut ainsi. Mais, tout en pleurant ceux qui nous quittent pour un monde meilleur, bénissons les décrets impénétrables de la divine providence.

M. Marcoux était d'une haute stature ; sa démarche était fière, sa mise assez recherchée. Il nous semble le voir encore devant nous, avec sa tête relevée, ses beaux cheveux frisés, blancs comme la neige, son œil clair, sa figure animée, nous racontant les histoires du bon

vieux temps ; car, entre parenthèse, le défunt était un de ces causeurs que l'on écoute toujours attentivement ; aussi, grâce à son esprit naturel et à une certaine éducation qu'il avait reçue, il pouvait intéresser fort bien ses auditeurs.

Notre ami a chanté durant six ans à la Cathédrale de Montréal, trois ans à la Basilique de Québec et vingt-six ans à l'église de St-Roch. Il en le bonheur de recevoir toutes les consolations de l'Eglise. Il laisse au chœur de St-Roch un vide immense, un vide impossible à remplir. Inutile d'ajouter qu'il emporte avec lui les regrets de ceux qui l'ont connu.

Nous prions sa famille éplorée de vouloir bien accepter nos plus sincères condoléances dans le malheur qui les frappe. *Qu'il repose en paix.*

J. B. C.

L'ALBUM DES FAMILLES

CANADA

Ottawa, 1er SEPT., 1883.

EXCURSION

DE LA

Presse d'Ontario

DANS LA

PROVINCE DE QUÉBEC.

(1883.)

D'après les comptes-rendus publiés dans la plupart des journaux des deux provinces d'Ontario et de Québec, l'excursion des journalistes au Saguenay et autres endroits de la province de Québec a été couronnée d'un éclatant succès.

Partout, les journalistes ont été reçus avec la cordialité la plus entière, et la gaieté n'a cessé de régner durant tout le voyage.

Des adresses de bienvenue ont été présentées aux journalistes sur leur passage, et il faut avouer que c'était un beau spectacle que de voir ainsi réunis les écrivains politiques des deux races, fraternisant ensemble à qui mieux mieux.

L'intelligente population des lieux visités avait compris que cette excursion devait amener un rapprochement d'idées et de sentiments qui ne pouvait manquer de produire d'excellents effets, et que ces hommes de la pensée et de

la plume, en se connaissant mieux, s'apprécieraient davantage, et mettraient en commun leurs aspirations pour le sortien et l'agrandissement des entreprises favorables au développement du pays.

Le lundi, 6 août dernier, les membres de l'association de la presse d'Ontario se mettaient en route et arrivaient à Montréal vers les neuf heures et demie du matin, par le train de l'ouest, et descendaient au Windsor accompagnés par les membres du comité de

réception conjoint de la presse de Montréal et du conseil de ville.

Des drapeaux, pavillons et oriflammes avaient été hissés sur tous les édifices publics et la plupart des vaisseaux stationnés dans le port, en honneur des excursionnistes.

L'excursion se composait de quatre-vingt dix-huit personnes, dont 61 journalistes et 37 dames ou demoiselles, épouses ou filles des excursionnistes.

En voici la liste :

Noms.	Journaux.	Résidences.	Noms.	Journaux.	Résidences.
George Tye, Présid., et sa femme.....	Times.....	Brampton.	John Collio, et sa femme.....	Reformer.....	Galt.
W. R. Clinie, Secrét., et sa femme.....	Bonmanville.	Georges Wilson, et sa femme.....	Guide.....	Port-Hope.
J. B. Traves, Ass.-Sec., et sa femme.....	Times.....	Port-Hope.	W. J. Preston, et sa femme.....	News.....	"
Dr B. Clark, membro-hon., et sa femme.....	Toronto.	R. Howard.....	Star.....	Hastings.
E. H. Horton, Rap. Officiel, et sa femme.....	"	F. J. Chadwick, et sa femme.....	Mercury.....	Guelph.
Révd E. H. Dewort, D. D.....	Christian Guardian.....	"	J. A. Davidson, et sa femme.....	"
J. N. O. Cameron, et sa femme.....	Globe.....	"	James Sommerville, et sa femme.....	True Banner.....	Dundas.
Thos. P. Gouvan.....	".....	"	J. R. Grant, et sa femme.....	Post.....	Brussels.
M. Galbraith.....	".....	"	A. Dick, et sa femme.....	Banner.....	Brampton.
W. A. Sheppard, et sa fille.....	Mail.....	"	Jos. J. Cano.....	Advocate.....	Woodville.
M. Wallis.....	".....	"	P. E. W. Moyer, et sa femme.....	Daily News.....	Berlin.
J. Bengough, et sa femme.....	Christian Helper.....	"	John Motz, et sa femme.....	B. Miner Journal.....	"
Wallace Maclean, et sa femme.....	World.....	"	E. Jackson, et sa fille.....	Era.....	New Market.
A. Horton, et sa femme.....	".....	"	C. D. Barr, et sa femme.....	Post.....	Lindsay.
J. W. Bengough, et sa femme.....	Orip.....	"	W. Watt, jr., et sa femme.....	Expositor.....	Brantford.
Daniel Ross.....	".....	"	J. Hilliard, et sa femme.....	Chronicle.....	Waterloo.
J. Lewis, et sa fille.....	Times.....	Winnipeg.	M. A. James, et sa femme.....	Statesman.....	Bowmanville.
J. J. Crabbe.....	Argus.....	St-Mary's.	J. N. O. Massio, et sa femme.....	Observer.....	Covansville.
G. Pacaud.....	Progrès.....	Windsor.	W. H. Floyd.....	Sentinel Star.....	Cobourg.
P. Murray, et sa femme.....	Expositor.....	Orillia.	M. Hough, et sa femme.....	World.....	"
G. H. Little.....	Advertiser.....	Owen Sound.	James Fullerton.....	Review.....	Str. throy.
G. Beavers.....	Advertiser.....	Elmira.	E. J. B. Pence, et sa femme.....	Whig.....	Kingston.
J. E. Davis, et sa fille.....	Advocate.....	Mitchell.	R. W. Shannon.....	Daily News.....	"
W. Weld, et sa femme.....	Farmer's Advocate.....	London.	J. Sheanon, et sa femme.....	".....	"
W. W. Butcher.....	Herald.....	"	A. Henry, et sa femme.....	Standard.....	Napanee.
J. S. Carman.....	Daily Ontario.....	Belleville.	D. Wyllie.....	Recorder.....	Brockville.
R. Mattison.....	".....	"	J. N. O. A. Macdonald.....	Chronicle.....	Arnprior.
H. C. Gardiner, et sa femme.....	Evening Times.....	Hamilton.	W. W. Cliff.....	Central Canadian.....	Carlton Place.
Thos. Bengough.....	Daily Tribune.....	"	J. Johnston.....	Citizen.....	Ottawa.
A. J. Matheson.....	Expositor.....	Perth.	A. F. Stevenson.....	Aurora Borealis.....	"
			H. E. Smallpiece, et sa femme.....	Journal of Commerce.....	Montréal.

Vers les trois heures de l'après-midi, le 6 août, les membres de la presse de Montréal et quelques-uns des conseillers de ville de la cité, montaient dans des voitures en compagnie des excursionnistes pour se rendre dans le parc du Mont-Royal, où il y eu lunch sur le sommet de la montagne.

Après avoir admiré les beautés naturelles et pittoresques du parc, les journalistes furent conduits au musée Redpath, à l'Université McGill.

A sept heures du soir, les membres de la presse d'Ontario s'embarquaient à bord du *Montréal* pour se rendre dans l'antique capitale de la province de Québec, où ils arriveront à sept heures du matin, mercredi, pour de là se rendre à Chicoutimi, selon le programme arrêté.

I

A l'arrivée du bateau de Montréal, les journalistes de Québec, — comme le dit si bien le *Courrier du Canada*, — se précipitent à bord du bateau pour saluer ceux qu'un voyage de trois semaines dans le Nord-Ouest, l'an dernier, a rendus sincèrement amis. Nous nous serrons la main, nous saluons les dames et les demoiselles. Celles-ci, surtout, ont conservé un bon souvenir de notre excursion de 1882, et il nous a fait plaisir de constater l'empressement avec lequel elles ont répondu cette année à notre invitation. Et quelle reconnaissance de leur part. "Jamais, me disait l'une d'entre elles, jamais je n'oublierai ma promenade parmi vous. Les jeunes canadiennes sont très aimables; elles parlent

bien l'anglais. Et, vraiment elles nous font honte à nous, qui ne sommes pas capables de nous exprimer en français."

Nous voilà rendus sur l'*Union*, qui doit nous transporter à Chicoutimi, au son de la musique de la Batterie "A" qui a joué la magnifique marche *Alexandra Palace*, par Jansens, et au départ de l'*Union*, elle exécuta encore deux magnifique morceaux.

Le directeur, M. Vézina, a été beaucoup félicité. Il a eu la gracieuseté d'offrir plusieurs morceaux de sa composition, que les excursionnistes, et surtout les dames, ont fort hautement goûtés.

Le salon du vapeur *Union* était admirablement bien décoré de guirlandes de mousse entremêlées et ornées de fleurs, et réunies à de

très gentils pots de fleurs suspendus au plafond.

La partie arrière du salon était transformée en réfectoire.

On lisait à l'arrière de la salle cette inscription : *Welcome to the Ontario Press representatives and to their ladies.* Plus loin l'inscription des deux premiers journaux de la Province de Québec, *Le Courrier Canadien*, fondé en 1761, et la *Quebec Gazette*, en 1764.

Au salon, en avant, on lisait le mot du cœur : *Bienvenu*, écrit en lettres d'or comme les autres inscriptions.

Le vapeur *Union* est un fort beau vaisseau qui se comporte bien à la mer. Ses machines sont supérieures. Ses ameublements sont riches et les cabines ne laissent rien à désirer. Qu'on joigne à tout cela des officiers, le capitaine Barras en tête, dont la politesse est exquise et les talents reconnus, et l'on s'expliquera facilement la vogue et la renommée dont jouissent la compagnie du St-Laurent et ses vaisseaux.

Ajoutons aussi que le secrétaire de la compagnie, M. Gaboury, qui était à bord, a fait son possible pour donner le plus grand confort aux excursionnistes, et nous croyons devoir ajouter que c'est un employé fort précieux à la compagnie, par l'intérêt qu'il prend pour toutes choses.

Un magnifique piano cottage avait été mis à la disposition de la compagnie du St-Laurent par notre populaire éditeur de musique, M. Lavigne, de Québec.

Les décorations ont été préparées par les sœurs du Bon Pasteur, avec l'aide des employés de l'*Union*.

A peine le vaisseau est-il en marche que l'adresse de Bienvenue a été présentée à la Presse d'Ontario est lue, en même temps que l'enfant de M. le Dr Dionne, secrétaire de l'association, venait de présenter un bouquet à la dame du Président de la Presse d'Ontario.

Voici l'adresse lue par M. Levasseur :

ADRESSE DE BIENVENUE

Présentée à la Presse d'Ontario par la Presse Associée de Québec, à son arrivée à Québec, mercredi matin, le 8 août 1883.

M. le Président et Messieurs,

Un vieil usage, en pareille circonstance m'oblige à vous imposer la lecture d'une adresse. S'il arrive souvent que c'est une affaire de forme, veuillez croire que, dans le cas présent, c'est encore le moyen le plus expéditif que nous ayons trouvé pour vous exprimer toute la satisfaction que nous cause votre arrivée au milieu de nous. Vous pouvez compter que chacun de nous s'efforcera personnellement de vous démontrer combien est sincère l'expression collective des souhaits de bienvenue que je vous adresse au nom de la Presse Associée de la Province de Québec.

Les habitants des majestueuses rives du Saint-Laurent et du Saguenay vous offriront, dans quelques heures, une hospitalité que leurs cœurs désireraient faire plus grande encore et plus digne de leurs hôtes. La Malbaie et Chicoutimi ouvriront la marche ; Fraserville suivra et Québec fermera la série de nos témoignages de sympathie ; ce sera un concert de souhaits et de bonheur. Vous pourrez y croire, Messieurs, car tout ici est encore vrai.

Le pays que vous allez visiter et dont vous allez noter sur vos carnets les traits caractéristiques, diffère complètement, au point de vue physique comme sous le rapport de l'économie sociale, de celui que vous habitez et que votre activité fait prospérer. Au lieu de plaines à perte de vue, ce sont des montagnes, des collines, des vallons. Derrière la vaste chaîne des Laurentides, d'un côté, et des fragments des Alléghans, de l'autre, sont de vastes

plaines et un climat plus tempéré. C'est là que se trouve l'espoir de la province de Québec ; quand l'ouest aura fini de donner ce qu'il promet, il est probable qu'alors on jettera les yeux du côté de ce futur grenier d'abondance. On reviendra en foule au berceau de la colonie, au nid des premières amours.

Le temps n'est peut-être pas loin où une grande voie ferrée, continuation du chemin de fer du Pacifique, traversera le vaste empire du Saguenay, les côtes septentrionales du Saint-Laurent et raccourcira de trois jours la traversée des voyageurs et des marchandises en Europe.

Je voudrais être plus long, mais le cadre d'une adresse et l'organisation de l'excursion ne me le permettent pas.

Encore une fois, je vous remercie au nom de la Presse Associée de la Province de Québec d'avoir bien voulu venir visiter cette province, du moins quelques-uns de ses principaux endroits. Je remercie aussi bien cordialement les dames d'avoir voulu braver les fatigues du voyage pour vous accompagner ; comme toujours, elles ne seront pas le moindre attrait de l'excursion.

M. Tye répondit à cette adresse avec une ampleur de vue qui fit naître de suite que cette excursion aurait un résultat avantageux pour le développement des ressources du pays. Il a appelé Québec la clé de voûte du Canada. Faisant ensuite allusion à l'excursion de la presse au Manitoba, l'an dernier, il a vanté l'amabilité et la courtoisie des Canadiens-français. Il a exprimé l'espoir que ces excursions se renouvelleraient les années prochaines.

II

Les journalistes de la province de Québec qui faisaient partie de l'excursion étaient au nombre de quarante-six personnes, dont 32 journalistes et 14 dames ou demoiselles, épouses ou filles des excursionnistes. En voici la liste :

Noms.	Journaux.	Résidences.
L'hon. M. Boucher de LaBrière,		
Président-honoraire.....	<i>Courrier</i>	St Hyacinthe
L. N. Levasseur, Prêsid.-Actif.....	<i>Eclairement</i>	Québec.
J. Carrol, vice-prés., et sa femme.....	<i>Telegraph</i>	"
Dr N. E. Dionne, sec., et sa femme.....	<i>Courrier du Canada</i>	"
Paul Emile Dionne, fils du Dr.....	"	"
Paul Levasseur.....	"	"
L. J. Demers, et sa femme.....	<i>Canadien</i>	"
Faucher de St-Maurice.....	<i>Journal de Québec</i>	"
Ernest Pacaud.....	<i>L'Electeur</i>	"
J. E. Mercier, et sa femme.....	<i>Quotidien</i>	N. D. de Lévis.
J. E. Roy.....	"	"
Stanislas Drapeau, et sa femme.....	<i>Album des Familles</i>	Ottawa.
E. Guilbault, M. P., et sa femme.....	<i>L'Observateur</i>	Joliette.
G. Guilbault, et sa sœur.....	"	"
P. A. Crosby, et sa femme.....	<i>Dominion Type Found</i>	Montréal.
J. Norris, sa femme et sa mère.....	<i>Herald</i>	"

Noms.	Journaux.	Résidences.
M. Harper, et sa femme.....	<i>Illustrated News</i>	Montréal.
J. E. Bradley, et sa femme.....	<i>Law Reports</i>	Québec.
F. L. Desaulniers, M. P.....	<i>Messenger</i>	Nicolet.
F. St-Laurent.....	"	"
J. A. Chênevert.....	<i>Sorelois</i>	Sorel.
L. H. Miréau.....	<i>Courrier</i>	Louisville.
F. H. Proulx.....	<i>Gaz. des Compagnes</i>	St-Archie.
W. H. Lynch, et sa fille.....	<i>L'Union</i>	Arthab'kavil'
F. B. Cloutier.....	<i>Enseignement Primaire</i>	Québec.
P. A. Choquette.....	<i>La Sentinelle</i>	Montbagny.
Eugène Rouillard.....	<i>Le Nouvelle</i>	Québec.
Chas. Chapais.....	<i>Journal d'Agriculture</i>	Québec.
Thos. Brossolt.....	<i>Progrès</i>	Valleyfield.
C. Trudelle, et sa femme.....	<i>Bul. de l'Union Allée</i>	Montréal.
M. Buteau-Turcotte.....	"	Québec.
Paul de Cazes.....	<i>Journal de P. H. B.</i>	Québec.

Durant tout le trajet, le chant, la musique et la danse ont alterné presque sans interruption jusqu'à midi, tandis qu'à tour de rôle chacun prenait le déjeuner.

Cette partie essentielle du voyage, —selon que le relate si bien l'*Evénement*,—n'a pas été une petite affaire si l'on considère qu'il y avait à bord environ 250 personnes et qu'il en passait une soixantaine par tablée. De plus, les appétits étaient aiguisés par le grand air et par l'heure avancée, et il s'en trouvait qui faisaient durer le plaisir un peu outre mesure, en face des mets appétissants qui étaient renouvelés sans interruption par une armée de garçons de table à qui nous ne pouvons que faire des éloges.

Tout s'est bien passé cependant, et il n'y a pas eu de confusion; les journalistes qui aiment tant à critiquer autrui, doivent être naturellement les premiers à donner l'exemple lorsqu'il s'agit d'avoir de la patience.

Dire l'entrain qui n'a cessé de régner à bord toute la journée, est chose impossible. Les lazzis, les joyeux propos se croisaient comme des feux d'artifice.

Les dames de Québec ont maintenu en cette circonstance leur juste réputation d'hospitalité et d'amabilité envers les dames d'Ontario. Celles-ci ont aussi été remplies de courtoisie.

Le président et le secrétaire de la presse associée de la province de Québec, MM. N. LeVasseur et N. E. Dionne, se sont mis en quatre, nous n'avons pas besoin de le dire, pour distraire et amuser leurs hôtes.

Nous croyons inutile de dire que nos confrères d'Ontario n'ont pas cessé d'admirer la nature si variée et si sauvage, en beaucoup d'endroits, de la rive nord du St-Laurent.

Nous n'entreprendrons pas davantage de décrire la scène qui se déroule constamment aux yeux émerveillés du touriste. La chose a été faite de main de maître tant en français qu'en anglais.

La journée a été splendide et l'excursion a été favorisée sous tous les rapports.

Nous avons touché à la Baie St-Paul, à l'île aux Coudres, aux Eboulements, puis à la Malbaie, où la réception a été chaleureuse.

III

Il était deux heures de l'après-midi, mercredi, lorsque nous arrivâmes à la Malbaie, où des voitures furent mises à la disposition des excursionnistes pour se rendre à la Salle de Musique de M. Duberges, à environ un mille du fleuve, où une adresse de bienvenue fut présentée par la municipalité et lue par l'hon. juge Routhier.

Voici cette adresse :

Aux membres de la Presse d'Ontario et de Québec.

Messieurs,

C'est vraiment avec plaisir que les habitants de la paroisse et des villages de la Malbaie font aujourd'hui votre connaissance, et vous souhaitent une cordiale bienvenue dans l'humble coin de terre qu'ils habitent.

Votre visite est pour eux un honneur, et ils se sentent heureux et fiers de saluer les représentants de la presse d'Ontario, réunis à leurs confrères de Québec.

Eloignés des grands centres, vivant au pied de leurs montagnes pittoresques, sur les bords de leur fleuve bien aimé, ils ne sont pas cependant complètement étrangers aux luttes de la presse, et les noms de la plupart d'entre vous ne leur sont pas inconnus.

Ils tiennent en très haute estime les nobles travaux de l'esprit auxquels vous consacrez votre vie, et ils comprennent toute la modestie de leur rôle, comparé au vôtre, dans le grand œuvre de la formation nationale. Car les temps où nous vivons sont pour notre pays une période de formation, et ce que nous ébauchons en commun, nous tous habitants de la Puissance du Canada, c'est cette grande chose, ou plutôt ce grand être moral qu'on appelle une nation.

Votre mission dans ce noble ouvrage, messieurs les membres de la Presse, est bien plus élevée que la nôtre, mais elle entraîne aussi une responsabilité plus grande; et s'il était permis à d'humbles campagnards de vous exprimer un de leurs vœux, ce serait que vous fissiez tous vos efforts pour maintenir et resserrer de plus en plus les liens d'amitié qui doivent exister entre les Provinces sœurs d'Ontario et de Québec.

Il est vrai que leur origine est différente; mais, vivant et s'estimant heureuses de vivre sous l'autorité de la même mère, elles sont unies par une commune affection, et ne forment plus qu'une seule famille.

Sans doute les deux sœurs sont différemment douées; elles ont ni le même type de beauté, ni les mêmes qualités, ni le même caractère; mais cette diversité n'exclut par l'harmonie. Elle doit être, au contraire, un ornement pour la nation, comme la variété des couleurs dans un drapeau national est une beauté de plus.

Toutes deux ont une naissance glorieuse et noble, et nous avons droit d'espérer que les enfants d'Albion et les fils de la France formeront sur cette terre d'Amérique une noble et glorieuse génération.

Mais pour arriver à cette fin nous comptons beaucoup sur la Presse, qui devra diriger l'opinion publique, et imprimer profondément dans le cœur du peuple la foi en la Providence, le respect de toute autorité légitime, et le juste sentiment de ses droits et de ses libertés.

Nous regrettons que votre court passage parmi nous ne vous permette pas d'admirer tous les paysages grandioses de notre belle nature; nous espérons cependant qu'un simple coup d'œil suffira pour vous faire apprécier favorablement notre place d'eau, et la faire mieux connaître à vos lecteurs.

Mais avant tout, dites-leur bien à votre retour, qu'ils ont ici des amis et des frères, aspirant aussi ardemment qu'eux-mêmes à la gloire du nom canadien, et grandissant lentement mais heureusement sous le drapeau qui vous est cher.

Permettez-nous, en terminant, d'offrir nos très humbles louanges à vos aimables et distinguées compagnes de voyage, et de leur souhaiter, ainsi qu'à vous-mêmes, une excursion charmante et un heureux retour. Pointe-au-Pic, 8 août 1883.

MM. Tye et LeVasseur, présidents, répondirent à cette adresse, après quoi des rafraîchissements furent servis aux excursionnistes par les soins obligeants de M. Cimon, député au Parlement Fédéral, agissant également au nom de la municipalité.

Ajoutons que cette belle réception fait hautement honneur aux citoyens de la Malbaie.

Puis, étant redescendus en voiture au bateau, nous voguâmes vers Chicoutimi, où nous arrivâmes vers les sept heures du matin, jeudi, 9 août.

IV

Notre arrivée à Chicoutimi, —dit notre confrère de l'*Evénement*,—a été un véritable événement. On sait quel coup d'œil splendide offre à la vue cette ville naissante, dont les destins seront sans doute réalisés un jour au gré de ses fondateurs. Il est évident que lorsque les vides qui existent dans son vaste circuit seront remplis, et cela ne peut guère tarder, elle sera une magnifique cité.

Mais que de travail il a fallu pour en arriver à son état actuel, et que d'efforts il faudra encore pour remplir les lacunes qu'elle renferme! Heureusement qu'avec des hommes aussi généralement estimés et aussi capables que ceux qui la poussent aujourd'hui dans la voie du progrès, son sort est assuré.

Notre arrivée a aussi été une ovation. Une bonne partie de la population était là, attirée par le spectacle inconnu d'elle de deux cents journalistes, des deux sexes, la visitant, et par l'espoir que ces journalistes pourraient leur être utiles comme ils l'ont été déjà.

On peut en conséquence se faire aisément une idée de l'empressement et de la joie de tous ces braves gens.

Les touristes se rendirent avec leur corps de musique sous un pavillon érigé en face de l'église, et où ils furent reçus par les membres du comité de réception. (1)

M. le maire Caron donna alors lecture de l'adresse suivante :

Messieurs,

Les citoyens de la ville de Chicoutimi sont heureux de recevoir votre visite, et vous êtes les bienvenus au milieu d'eux. Nous professons le plus grand respect et la plus grande admiration pour la presse de notre pays ; nous l'apprécions hautement comme elle le mérite. Nous savons quelle immense influence elle exerce sur les destinées de notre pays, et nous pouvons le dire à notre gloire, la presse du Canada est à la hauteur de la noble tâche qui lui est éeolue.

Le journaliste, même s'il voyage pour s'amuser, joint toujours l'utile à l'agréable. Ses impressions racontées dans son journal vont instruire un grand nombre de ses concitoyens et d'étrangers. Le pays qu'il a parcouru bénéficiera de son passage, s'il lui a laissé un bon souvenir.

Vous venez, Messieurs, de parcourir une des merveilles du Saguenay ; sa rivière aux eaux profondes, aux bords escarpés, aux montagnes sublimes, et dont les cimes élevées ont dû exciter votre admiration. Nous avons nos grands lacs, nos magnifiques rivières, nos plaines aux horizons éloignées, nos majestueuses et riches forêts ; mais votre court séjour parmi nous, ne nous permet pas d'étaler sous vos yeux, toutes ces richesses et toutes ces beautés.

Il a fallu beaucoup de courage et de dévouement aux premiers pionniers de la colonisation dans le Saguenay, vu notre position géographique, et parce que ce territoire est éloigné des grands centres, et n'a pas encore de communications faciles. Malgré tous ces obstacles, s'il nous était donné de vous conduire dans le vaste territoire de la vallée du Lac Saint-Jean, vous seriez étonnés des progrès accomplis.

(1) Voici les noms des membres du conseil de ville de Chicoutimi, et ceux des citoyens formant le Comité général de réception.

Conseil de Ville, — MM. Michel Caron, maire ; David Tessier, Edmond Savard, Melchior Clavon, William Warren, L. E. Beauchamp, G. O. Tousignant, conseillers ; Ovide Bossé, secrétaire-trésorier ;

Comité des citoyens, — MM. J. A. Gagné, M. P., président ; J. G. Scott, vice-président ; J. D. Guay, secrétaire ; A. A. Hudon, A. S. Sturton, P. A. Guay, B. A. Scott, Dr C. A. C. Lacombe, F. X. Hosselin et tous les maires des municipalités environnantes.

Vous qui, par vos conseils, guidez la Confédération dans la voie du progrès, nous vous demandons d'élever la voix pour nous aider à obtenir une voix ferrée, laquelle est une condition *sine qua non* de notre avancement. Dans quelques années, la vallée du Lac Saint-Jean aura son chemin de fer qui la reliera aux grands centres ; il nous faut, à nous, un embranchement qui nous fasse jouir du même avantage.

Lorsque cette voie ferrée sillonnera le comté de Chicoutimi, il sera alors appelé à jouer un grand rôle dans la Province de Québec. Nul doute qu'il ne mérite alors le surnom qu'on s'est plu à lui donner : "le grenier de la Province de Québec." Vous dire ce que nous avons été et ce que nous sommes, était la première raison qui nous a fait désirer votre séjour au milieu de nous ; l'occasion qu'il nous fournissait de payer une dette de reconnaissance en a été la seconde. En effet, la population du Saguenay contractait envers vous, il y a un peu plus de treize années, une dette de reconnaissance qu'elle est heureuse de solder aujourd'hui. Un incendie venait de dévaster le Saguenay presque en entier. Laissés, par le terrible élément, sans ressources, sans gîte, plusieurs même sans pain et sans vêtements, les colons ne parlaient de rien moins que d'émigrer, tant il semblait impossible d'affronter la misère qui se présentait à eux dans toute son horreur. Mais, Messieurs, vous-mêmes ou vos prédécesseurs, imploriez pour les malheureuses victimes la pitié de vos concitoyens, et des secours à la fois nombreux et prompts faisaient renaître le courage, et le Saguenay se relevait de ses cendres. Mille fois merci, Messieurs, au nom des malheureux que vous avez fait soulager ; s'il ne reste plus de traces de cette horrible catastrophe, vous pouvez y voir votre œuvre.

Nous augurons beaucoup de bien, et sans doute, avec nous, la Puissance du Canada tout entière, de ces excursions communes des membres de la presse des différentes provinces. L'unité dans l'observation amène l'unité dans les vues et les moyens, de l'union et d'individualités aussi puissantes, il ne peut sortir que de grandes œuvres. La presse de la Province de Québec dans des circonstances qu'il est maintenant difficile d'énumérer, tant elles sont nombreuses, a fait preuve d'un grand dévouement à l'œuvre de la colonisation du comté de Chicoutimi. Messieurs de la Presse d'Ontario, vous nous permettrez de vous compter au nombre de nos amis. Vous le serez par devoir, si le Saguenay laisse chez vous un bon souvenir, sinon en vertu d'un vieux proverbe que l'hospitalité canadienne française a mise en honneur : "Les amis de nos amis sont nos amis."

M. Tye, président de la presse d'Ontario, et M. Pence, ex-président de la dite association, répondirent dans les meilleurs termes à cette adresse, ainsi que le président de la presse de Québec, M. LeVasseur, qui fut particulièrement heureux, ainsi que l'hon. Boucher de LaBruère, président-honoraire, parlant également au nom de la presse de Québec.

Les journalistes allèrent ensuite sans distinction de nationalité ou de croyance, présenter leurs hommages à Mgr Dominique Racine, premier évêque de Chicoutimi, et qui a tant fait pour les populations du Saguenay, depuis qu'il est leur chef spirituel et avant qu'il fût nommé évêque.

Le digne prélat n'a pu encore se payer le luxe d'un palais épiscopal, et ses appartements sont dans le Séminaire de la ville.

Les visiteurs furent reçus avec la plus grande courtoisie par Monseigneur, les messieurs du Séminaire et M. le curé Fafard.

Après quelques paroles de M. Tye, M. Pence fit une chaleureuse appréciation de l'apostolat de Mgr Racine et des bienfaits qu'il a prodigués à la population de cette partie du pays.

Mgr Racine prit alors la parole avec cette éloquence si touchante qu'on lui connaît. Après avoir remercié chaleureusement les journalistes d'Ontario en particulier, d'une démarche qui les honorait, il a fait remarquer que ce qu'ils voyaient dans un voyage de quelques heures au Saguenay, n'était pas de nature à donner une idée exacte de cette immense vallée. C'est à l'intérieur qu'il faut aller, a-t-il dit, pour apprécier à leur juste valeur les richesses que renferme le sol, richesses qui ne demandent que quelques capitaux, mais surtout une voie ferrée, pour se développer prodigieusement.

Mgr a exprimé l'espoir que la presse en général s'efforcera de promouvoir les intérêts de la vallée du Saguenay et du lac St-Jean. Il a été religieusement écouté, et ses paroles ont été fort applaudies.

M. Boucher de LaBruère, président du Conseil Législatif, a répondu au nom de la presse canadienne-française. Inutile de dire qu'il a été parfait.

Nous avons alors pris congé, et plusieurs d'entre nous sont entrés en passant chez les Dames du Bon Pasteur, qui ont été enchantées de la visite.

Puis, en route à neuf heures, pour la paroisse du Grand-Brûlé. Le cortège se composait d'au moins cent voitures de cultivateurs qui avaient été mises à contribution par le comité.

A dix heures nous étions sur les côtes de la paroisse de Chicoutimi et nous jetions un dernier coup d'œil sur l'hospitalière petite ville et sur le Saguenay qui, de ce point, présente l'aspect le plus poétique.

V

Vers midi nous étions auprès de la table dressée dans un bocage près de l'église du Grand-Brûlé, qui est à 12 milles de Chicoutimi. Disons qu'ici, encore, les choses furent faites princièrement, et que mis en appétit par une course pareille et par l'air des montagnes, nous fîmes honneur aux vins fins : Château-Margot, Champagne, Galantines, Dinde, etc., qui nous furent offerts. (1)

Les premières atteintes de l'appétit satisfaites, l'éloquence se mit de la partie. M. l'avocat Hudon fut particulièrement heureux dans ses remarques. Il s'appliqua à faire connaître les ressources de la vallée du lac St-Jean.

Il dut s'exprimer en anglais, afin d'expliquer à la presse d'Ontario, qui est anglaise, la situation du lac St-Jean et du Saguenay. Disons à sa louange qu'il l'a fait à l'emportement, et qu'il a provoqué l'admiration de nos confrères anglais et des dames qui les accompagnent.

Les journalistes d'Ontario ont vu, par ce discours, notre province et la vallée du Saguenay, et du lac St-Jean en particulier, sous un jour tout autre que d'anciens préjugés ne les leur faisaient apercevoir.

Les autres orateurs furent MM. Gagné, M. P., Gardner, Roy et LeVasseur.

A deux heures nous prenions place dans nos voitures, accompagnés par la musique de la Batterie à qui nous avait suivis jusqu'au

Grand-Brûlé, et nous nous rendions à St-Alphonse.

A quatre heures nous pressions la main du curé de St-Alphonse, qui avait eu la politesse de venir présenter un énorme bouquet au président de la presse d'Ontario, et quelques minutes après, le bateau était en route, et nous disions un dernier bonjour à la foule réunie sur le quai de St-Alphonse.

Nous atteignîmes les caps *Trinité* et *Eternité* un peu après 7 heures, et les touristes canadiens-français, sous l'inspiration de M. Stanislas Drapeau, entonnaient devant la statue de la Vierge, élevée à 1,500 pieds du sol par les soins de M. Robitaille, le cantique : *Nous vous invoquons tous*, avec accompagnement de cornet.

Et quelle heureuse idée,—dit le *Nouvelliste*,—de mêler ainsi l'idée religieuse à un spectacle aussi grandiose !

A la vue de ces gigantesques roches si escarpées, et plongeant à pic dans les ondes noires du Saguenay, les visiteurs étrangers ne pouvaient retenir leur admiration.

"J'ai beaucoup voyagé, s'exclama une dame américaine, et jamais je n'ai rien vu d'aussi imposant."

Nous dûmes passer à près d'une vingtaine de pieds du Cap *Eternité*, car les cailloux lancés du vaisseau rebondissaient sur le rocher.

Le jour baissait et il faisait parfaitement noir lorsque nous touchâmes à l'Anse Saint-Jean et à Tadoussac, où une foule nombreuse stationnait pour nous saluer au passage.

VI

Arrêtons-nous un instant, ici, pour lire le précieux document qui suit, et qui est l'œuvre du Dr Dionne, rédacteur-en-chef du *Courrier du Canada* :

Historique du Saguenay.

HISTOIRE PRIMITIVE

L'histoire du Saguenay remonte aux premiers temps de la colonie française en Amérique ; les relations des premiers européens qui ont exploré le St-Laurent en font mention ; Cartier, Champlain, Charlevoix, Lescarbot, Michaux, et beaucoup d'autres, parlent de ses richesses minérales et des coutumes des indigènes qui l'habitaient alors.

La grande famille montagnaise qui la peuplait était divisée en neuf tribus. Les deux d'entre elles qui nous ont seules été

conservées sont : la tribu montagnaise proprement dite, dont les débris habitent le comté de Saguenay, surtout Betsiamis, et le lac St-Jean ; et les NasKapis, qui occupent la hauteur des terres jusqu'à la baie d'Hudson.

Les Tadoussacciens, les Chicoutimiens, les Chamouchouanistes sont disparus comme tribus spéciales, reculant sous le nom de Montagnais devant le flot envahissant de la colonisation.

Cent et quelques familles au plus sont restées au milieu de la population agricole, qui a remplacé leurs frères vivant de chasse et de pêche ; mais ce ne sont plus des sauvages dans leurs forêts, quelques uns même vivent par la culture de la terre

Les premiers missionnaires qui évangélisèrent le Saguenay furent les Jésuites. Dès les premiers temps de la colonie, ils se rendaient à Tadoussac, et en 1693, le père de Crépeul visitait la mission de St-François-Xavier de Chicoutimi. Bien avant lui—en 1661—les PP. Druillettes et Dablon remontaient le Saguenay, traversaient le lac St-Jean et se rendaient à la hauteur des terres. Dix ans plus tard, le P. Albel faisait à peu près le même trajet et se rendait à la baie d'Hudson. On a donné son nom à un township situé à plus de 26 lieues de Chicoutimi, et au jourd'hui en voie de se coloniser.

Le P. Albel établit des chapelles à Chicoutimi et au lac St-Jean. L'emplacement de celle de Chicoutimi se trouve enfermé par les dépendances des moulins Price, et un enclos en marque l'endroit au voyageur.

Les derniers jésuites qui ont évangélisé le Saguenay sont les PP. Cocquart et Labrosse.

Le Saguenay, sous la domination française, était affermé comme pays de chasse et de pêche.

Sous la domination anglaise, le même système d'affermage se continua, mais le bail était renouvelé tous les 21 ans.

Les bailleurs ayant intérêt à cacher la richesse des pays—comme pays agricole—jusqu'en 1820 on ne connaissait rien du Saguenay. Mais en 1823, la lumière se fit et la législature ordonna une exploration.

TOPOGRAPHIE DU SAGUENAY

La rivière Saguenay sort du lac St-Jean par un double canal, le petit et la grande Décharges, qui forment l'île d'Anse.

Pendant dix lieues, son cours est accidenté de chûtes, de rapides qui en rendent la navigation impossible autrement que par le canot sauvage. A sept milles de Chicoutimi, elle devient navigable sans interruption jusqu'à son embouchure.

Sa largeur varie de un à trois milles et sa profondeur de quelques pieds à 800 pieds. Les bords en sont escarpés et la hauteur des montagnes qui le bordent varie de 1,000 à 2,000 pieds.

Depuis sa source jusqu'à son embouchure, de nombreux tributaires l'alimentent. La rivière Chicoutimi est le plus important, vu que sur ses bords sont établies les grandes scieries de M.M. Price, Frères & Cie.

(1) Donnons plutôt la carte :

Bœuf salé à la Baie des Ha ! Ha !
Langues de bœuf à la Jonquière.
Jambon fumé à la Roberval.
Moc ou rôt à la Latornière.
Bœuf rôt à la Metabetchouan.
Poulet à la Normandie.
Fonde d'écorce à la Chicoutimi.
Marinades et sauces.
Fromage Chicoutimi et Jonquière.
Beurre Latornière, lait et crème.
Pain français, biscuits mêlés.
Patates et laitue.
Bluets et framboises.
Bœuf Je-Vie, bière, Bordeaux, Château-Margaux.
Limonado, Thé, Café, Champagne.

Depuis Tadoussac jusqu'à la grande Baie, l'étendue de terrain arable est assez limitée. Quelques groupes de population sont échelonnés ça et là sur les rives du Saguenay, et Tadoussac et l'Anse St Jean sont les seuls endroits qui méritent le nom de paroisse.

C'est à la Grande Baie que les terres commencent à être cultivables. Deux belles et grandes paroisses sont situées sur le bord de cette baie.

Au nord de la rivière Saguenay se trouvent la paroisse de St-Fulgence, qui renferme les scieries de MM. A. Fraser et Cie, et Ste-Anne qui, de ce côté, est la dernière paroisse érigée canoniquement et civilement.

Au sud, bornées à l'est par St-Alphonse, se trouvent la paroisse et la ville de Chicoutimi; au sud ouest de celles-ci est N. D. de Laterrière, et à l'ouest, St Dominique de Jonquière, de x grandes paroisses qui ne cèdent en rien par la richesse à celles des environs de Québec.

De Saint-Dominique à Hébertville, une distance de 18 milles, on ne rencontre que quelques colons échelonnés sur les bords du lac Kinogami, long de 21 milles.

Hébertville est la paroisse la plus peuplée de la vallée du lac St-Jean, et le premier centre de colonisation dans cette partie du pays. Les premiers colons y arrivèrent en 1851.

Les paroisses environnant Hébertville sont St-Joseph d'Alma et St-Gédéon de Grandmonts, cette dernière située sur les bords du lac.

Sur le littoral du lac St-Jean, viennent ensuite St-Jérôme, où aboutit le chemin de colonisation de Québec au lac St Jean; St-Louis, séparée de St-Jérôme par la rivière Metabetchouan, et où se trouvera probablement le terminus du chemin de fer; Notre-Dame du lac St-Jean, après Hébertville, est la plus ancienne paroisse et le second centre de colonisation. Les Dames Religieuses Ursulines de Québec y ont fondé un couvent, l'année dernière, et les commencements de cette institution sont prévus un avenir des plus prospères.

La dernière paroisse du lac St-Jean est St-Prime, qui ne compte guère plus que 15 ans d'existence. A partir de Notre Dame, le terrain, jusque-là accidenté, ne présente plus qu'une immense plaine. Ça et là des paroisses s'établissent et bientôt quelques-unes d'elles auront des populations assez nombreuses pour qu'un prêtre puisse y résider. St-Félicien, Normandin, Albanet sont de ce nombre. En arrière des paroisses qui bordent le lac, il y a des étendues de terrains propres à la culture qui se chiffrent par des centaines de mille acres. Avant peu d'années peut être un chemin de colonisation, sinon un chemin de fer, longera dans toute son étendue les bords du lac St-Jean.

CHICOUTIMI ET SES ENVIRONS.

Mouvement de la population.—Progrès du comté au point de vue agricole.—Établissements industriels, d'éducation et autres.

La paroisse St-F. X. de Chicoutimi, située sur les bords de la rivière Saguenay, date de 1845, au moins comme établissement

agricole. Bien qu'une des plus anciennes du comté, elle compte au nombre de ses habitants quelques-uns des premiers défricheurs de son sol. Malgré sa position géographique, malgré le manque de communications faciles, cette paroisse a fait des progrès étonnants. Ici, pas de chemin de fer à proximité, pas même, avant 1870, de bateaux à vapeur qui se rendissent à cet endroit. La navigation se faisait alors en goëlette.

Pendant les premières années, les employés de MM. Price, à Chicoutimi et à la Grande Baie, absorbaient en entier les produits agricoles, mais plus tard il y eut excédant par rapport au foyer de consommation, et le colon dut alors vendre son grain pour des effets que le marchand lui donnait en retour à un prix très élevé. Ce genre de commerce retarda beaucoup le développement du Saguenay en général.

Le comté de Chicoutimi n'a pas, d'ailleurs, été exempt plus que les autres de catastrophes, dont les effets se font sentir longtemps, pour ne pas dire toujours. Le 5 mai 1846 et le 19 du même mois 1870 font époques dans les annales du Saguenay. Ce sont les dates de deux grands incendies, dont l'un détruisit St-Alexis et St-Alphonse presque en entier, c'est-à-dire la plus grande partie des établissements d'alors. L'autre s'étendit de la Grande Baie aux confins du lac St-Jean, balayant tout sur son passage, laissant la ruine après elle.

Mais la voix de la presse se fit entendre et raconta ces lugubres drames avec toutes leurs péripéties. La Province de Québec, et même celle d'Ontario, répondirent à l'appel que l'on fit à leur charité et réparèrent en partie les dommages causés par l'élément destructeur. Aussi les citoyens de Chicoutimi sont ils heureux que l'occasion leur soit offerte de recevoir leurs bienfaiteurs, ou au moins ceux qui leur ont succédé et qui se sont donné la même mission : éclairer le peuple, le faire compatir aux malheurs qui assiègent ceux qui s'emparent du sol et rculent les limites de la forêt.

Les paroisses St-Alexis et St-Alphonse furent établies en 1837.

N. D. de Laterrière date de dix ans plus tard. C'est sous la direction des Rév. PP. Oblats que les premiers établissements s'y firent. Leur propriété d'alors est aujourd'hui celle de M. Jules Gauthier et de ses deux fils. L'intelligence et l'activité de ces messieurs leur ont acquis une belle fortune. Leur ferme est une des plus belles du Saguenay et leur expérience a plus d'une fois servi à leurs co-paroissiens.

Les premières tentatives de colonisation à St-Dominique datent de 1848. Une société de colonisation fondée à la Malbaie fournit les premiers colons de cette paroisse. C'est une des plus florissantes du comté, et l'on y remarque une fromagerie qu'un marchand intelligent et entreprenant de l'endroit, M. Joseph Brassard et ses deux frères Xavier et Onésime, font presque à eux seuls le commerce de cette paroisse. Leur libéralité dans les affaires a beaucoup aidé à son développement.

St-Anne et St-Fulgence ont été colonisées à peu près en même temps que Chicoutimi.

EXTRAIT DES RECENSEMENTS DE 1851-71-81.

	Population		Min. de blé récolte.	
	1851	1871	1881	1881
Chicoutimi-p.	1200	1600	29 768	18 330
de ville	193	1,981
St-Alphonse	2138	159	1579	12,612
St-Alexis	130	1719	8 818
St-Anne	607	1260	9,104
St-Fulgence	84	2,600	3 303
St-Dominique	82	1290	1511	10,726
Grand-Brûlé	367	13 9	320	3 164
Hébertville	251	19,255
St-Gédéon	179	654	24,141
Alma	701	2 401
St-Jérôme	10	1803	3 773
St-Flois	106	8 442
Roberval	467	1186	14,185
St-Prime	956	6,899
St-Félicien	530	2,703

La quantité d'autres grains récoltés dans le comté de Chicoutimi, en 1871, est de 445,405 minots et en 1881, de 564,992 minots, soit une augmentation de 119,587.

VILLE DE CHICOUTIMI

Chicoutimi, situé au confluent de la rivière Saguenay et de la rivière Chicoutimi, date, comme fondation, de 1841. Incorporé en ville en 1879, il est, depuis 1878, le siège d'un évêché, dont S. G. Mgr Dominique Racine est le premier titulaire. C'est lui qui, pendant qu'il était curé de l'endroit, a fait construire la cathédrale, qui promet d'être un véritable monument.

En 1863, c'est aussi lui qui fonda le couvent dirigé par les Sœurs du Bon-Pasteur, et, en 1872, un séminaire dirigé aujourd'hui par sept prêtres et dix-neuf ecclésiastiques, affilié à l'Université Laval et déjà au rang des premières institutions du pays.

Chicoutimi est aussi le chef-lieu du district judiciaire de Chicoutimi. De 1848 à 1857, il n'y avait qu'une Cour de Circuit, présidée par feu l'hon. juge Roy, qui fut nommé en 1857 juge de la Cour Supérieure et remplacé en 1870 par l'hon. juge Etz. Taschereau, maintenant de la Cour Supérieure. Depuis 1873 la justice est administrée par l'hon. juge Routhier.

C'est à Chicoutimi que se trouve le principal établissement de la maison Price, l'un des plus considérables de la Province. Cette maison charge, en moyenne, de 35 à 40 bâtiments par année à Chicoutimi.

Au printemps de 1882, un citoyen en treprenant de Québec, M. Siméon Fortier, se rendait à Chicoutimi pour exploiter l'industrie laitière. La population se rendait à son appel, en partie du moins, et elle comprit bientôt que la nouvelle industrie était avantageuse et une source de richesse. Cette année l'exploitation sera double de celle de l'an passé!

Le même citoyen a établi en même temps à St-Alphonse une deuxième fromagerie qui, de même que celle de Chicoutimi, n'a cessé de prospérer.

VII

Chicoutimi possède maintenant un hôpital de marine dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps, vu le nombre de navires océaniques qui fréquentent le port de cette ville.

L'hôpital de marine a été bâti par le gouvernement fédéral, qui, comprenant l'importance d'un pays qui à lui seul peut faire une province, y dépense chaque année des sommes considérables. C'est ainsi qu'il a doté Chicoutimi d'une ligne télégraphique, construit des quais à différents endroits, réparé et agrandi ceux qui existaient déjà, et qu'il fait actuellement creuser le chenal en aval de Chicoutimi, ce qui permettra aux bateaux à vapeur et aux voiliers d'y arriver à marée basse. Le gouvernement fait encore faire beaucoup d'autres travaux qui, moins considérables, ne sont pas moins importants.

En face de l'hôpital, on remarque le monument Price, érigé par les citoyens de Chicoutimi et des paroisses environnantes, à la mémoire de cette famille dont le chef a été justement surnommé le *Père du Saguenay*.

Le comté de Chicoutimi ne forme un comté séparé que depuis 1853. Depuis cette date jusqu'en 1864, il a été représenté à l'Assemblée législative du Canada l'uni par l'honorable sénateur D. E. Price, excepté en 1854 et 1855, pendant lesquelles années il a eu pour représentant l'hon. juge A. N. Morin.

En 1864, M. Price, qui venait d'être élu conseiller législatif pour la division des Laurentides, fut remplacé à l'Assemblée législative par M. P. A. Tremblay, qui représenta le comté jusqu'à la Confédération.

Depuis 1867, le comté a eu pour représentants :

A la Chambre des Communes

1867 à 1872—P. A. Tremblay (décédé en 1879.)

1872 à 1874—W. E. Price (décédé en 1880.)

1874 à 1882—Ernest Cimon (maintenant juge de la Cour Supérieure.)

1882—J. A. Gagné.

A l'Assemblée Législative de Québec

1874 à 1874—P. A. Tremblay (résigna son siège lors de l'abolition du double mandat.)

1874 à 1875—Will. Baby.

1875 à 1880—W. E. Price.

1880 à 1881—Elisée Beaudet.

1881—Elie Saint Hilaire.

Tout ce qui précède doit suffire à démontrer ce que l'avenir réserve à ce vaste territoire du Saguenay, qui, à peine connu il y a 40 ans, est arrivé aujourd'hui à un aussi haut degré de prospérité. Si, malgré tous les désavantages qu'offrent l'éloignement et le défaut de communications, il a pu progresser aussi rapidement, que serait-ce s'il était relié au reste de la province par une magnifique voie ferrée ? Il ne nous reste donc plus qu'à exprimer l'espoir de voir ce rêve se réaliser bientôt : aller à Québec en chemin de fer. *All aboard for the West.*

Mais reprenons notre itinéraire.

Après une navigation de six heures, nous arrivâmes au quai de la Rivière du Loup, passablement brisés de fatigues.

Avant de laisser le vaisseau, les journalistes d'Ontario et de Québec signèrent à la hâte une adresse qui fut lue et présentée aux officiers de la compagnie des vapeurs du Saint-Laurent.

Voici cette adresse :

Monsieur A. Gaboury, secrétaire de la Cie de navigation du Saint-Laurent et du Saguenay.

Monsieur A. Barras, capitaine, commandant le bateau à vapeur *Union*.

Monsieur Georges Riverin, commis à bord du bateau.

Jeudi soir, 9 août 1883.

« Messieurs,

« Avant de nous séparer de vous, l'association de la presse d'Ontario et celle de Québec désirent vous témoigner combien elles sont enchantées des rapports qu'elles ont eus avec vous durant leur mémorable excursion de Québec au Saguenay. Elles désirent aussi vous dire qu'elles garderont longtemps le meilleur souvenir des attentions obligeantes que vous avez eues pour les membres de l'excursion, dès le moment qu'ils se sont trouvés sous votre direction et votre protection à bord du bateau à vapeur *Union*.

« Nul doute qu'avec des officiers aussi empressés et courtois qu'ils sont actifs, la compagnie de transport que vous représentez ne peut que voir sa popularité, déjà si enviable, s'agrandir d'année en année.

« En vous exprimant nos félicitations et nos bons souhaits pour vous personnellement et vos familles, croyez que les représentants de la presse d'Ontario et de celle de Québec éprouveront toujours la plus haute satisfaction de vous rencontrer en toutes et en toutes les circonstances. »

M. Barras a répondu en anglais, et M. Gaboury en français, et ils ont été très heureux dans leurs discours.

Après que nous fûmes débarqués, des voitures nous conduisirent de suite au *St Lawrence Hall*, Cacouna, distance d'environ cinq milles.

On mit bien du temps à nous y procurer des chambres, et une fois obtenues tous s'endormirent d'un sommeil si lourd que les pages furent obligés de faire un grand tapage pour faire lever les touristes à l'heure du déjeuner.

À peine avions-nous eu le temps de jeter un coup d'œil sur la plage enchantée de Cacouna et sur les hautes montagnes du nord, de

l'autre côté du fleuve, que nous avions parcourues la veille, de Chicoutimi à St-Alphonse, que déjà nos hôtes de Fraserville venaient nous chercher pour nous conduire à leur gracieuse petite ville.

Comme à Chicoutimi et à St-Alphonse, la plupart des maisons de Cacouna et de la Rivière du Loup sont pavées en notre honneur. Nous arrivons à Fraserville un peu après dix heures et nous continuons à faire une promenade du côté de Notre-Dame du Portage.

Partout les nombreux touristes logés dans les villas, de même que les maisons des cultivateurs, nous saluent sur le passage, et nous reconnaissons parmi eux Sir J. A. Macdonald, qui regardait de la barrière de sa résidence le défilé des voitures.

Durant le trajet, en passant devant la résidence de M. Louis Dugal, on vit un groupe de petites filles vêtues en blanc, enfants de ce patriotique citoyen, qui distribuaient fort gracieusement des bouquets aux principales dames du cortège, et dont la pensée fut hautement appréciée à la vue de ces toutes petites filles qui mélaient ainsi leur joie infantine à cette démonstration de la ville.

Revenus à Fraserville, nous nous rendîmes au palais de justice où nous nous trouvâmes en compagnie du comité de réception (1). M. Fraser, maire de Fraserville, nous présenta alors l'adresse suivante :

A Messieurs les Journalistes de la Province d'Ontario et de la Province de Québec.

Messieurs,

C'est un véritable plaisir pour les citoyens de Fraserville de vous souhaiter la bienvenue. Les citoyens de cette ville auraient cru manquer à leur devoir en négligeant l'occasion de donner une cordiale réception à des concitoyens qui consacrent les plus belles années de leur existence à la diffusion, par le moyen de la presse, des lumières qui éclairent les peuples sur le chemin de la vie, et qui dirigent l'opinion publique à travers les sentiers difficiles de la politique dans leurs pays.

(1) Voici la liste des membres du conseil de ville de Fraserville, et des membres du comité de réception :

Conseil de ville.—MM. William Fraser, maire ; Alf. Fortin, Lévis Thériault, Geo. Pelletier, J. A. Jarvis, F. C. Dubé et J. A. Fontaine.
Magloire Deschênes, secrétaire-trésorier.
Comité de réception.—MM. le Dr Grandbois, M. P. ; Elzéar Pelletier, J. A. Roy, Notaire ; Elzéar Pelletier, avocat ; Dr H. Hudson, M. D. ; Al. Eug. Pouliot, avocat ; G. A. Kittson, Louis Dugal, Félix Saindon et N. Piquet.

Messieurs, à quelque parti politique que vous apparteniez, soyez les bienvenus sur nos bords ! Nous aimons à croire que vos plumes n'ont jamais été trempées que dans l'encre du plus pur patriotisme, et nous sommes assurés que nous saluons, dans ce moment joyeux, des amis de toutes les races qui habitent notre intéressant Canada.

C'est pourquoi, messieurs, nous nous empressons de vous souhaiter la plus cordiale bienvenue au milieu de nous ; et nous devons souhaiter en même temps bonheur pour vous et vos familles.

MM. Tye, Pence et LeVasseur remercient au nom de leurs confrères M. le maire et les citoyens de Fraserville de leur réception.

Ensuite a lieu, à la salle Jarvis, un goûter splendide, arrosé des meilleurs vins et auquel assistent toutes les notabilités de la ville. La salle est magnifiquement décorée et la musique joue ses airs les mieux choisis.

Au dessert, — dit notre confrère du *Canadien*, — entra Sir John A. McDonald, qui est propriétaire d'une villa à Fraserville où il passe l'été. On peut se faire une idée des acclamations par lesquelles le vieux chef conservateur est accueilli.

Le Dr Grandbois, représentant du comté de Témiscouata aux Communes, propose la santé des hôtes de la ville. Il prononce en même temps un fort bon discours sur l'influence de la presse.

M. Tye répond avec esprit à cette santé, et M. Dewert fait l'éloge de la province de Québec, ce qui est assez significatif de sa part, car on sait qu'il ne nous a pas toujours ménagés.

M. LeVasseur répond aussi à cette santé, puis il prie Sir John A. McDonald qui, lui aussi a été journaliste un jour, de porter la parole.

Le premier ministre du Canada se lève au milieu des applaudissements de toute l'assemblée, et fait une de ces fines et spirituelles improvisations dont il a le secret. Chacune de ses phrases sont autant de gerbes étincelantes qui s'éparpillent aux yeux éblouis. Rarement Sir John a été aussi heureux. Il a été acclamé à outrance.

Après le discours de Sir John, M. Boutillier qui représentait le journal *Le Temps*, et M. Pouliot, avocat de Fraserville, firent ensuite chacun un joli discours appropriés à la circonstance.

Quelques instants après, on se levait de table, et on allait visiter les chutes, qui sont très belles, et où des rafraîchissements furent encore servis, tandis que la fanfare faisait entendre ses sons les plus harmonieux, qui étaient parfois interrompés par de formidables coups de canon.

Au centre de ce magnifique paysage, l'on avait élevé un mât sur lequel flottait un superbe beau drapeau. A l'entrée on lisait l'inscription suivante : *Well-come*.

M. Deschênes, M. P. P., adressa la parole aux excursionnistes en disant combien leur visite causait de plaisir aux habitants de Fraserville et de la Rivière-du-Loup. Il fit voir en peu de mots l'importance qu'il y avait pour les habitants des provinces sœurs de se tenir toujours unies.

Il espérait, a-t-il dit, que les relations intimes qui venaient de s'ouvrir entre les membres de la presse d'Ontario et de Québec se continueraient à l'avenir ; et qu'après avoir dit *Bonjour* nous ne devrions pas se dire *Bonsoir* ; mais bien *Au Revoir*.

VIII

Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant ici les notes historiques préparées sur la Rivière-du-Loup par nos amis de la presse de Québec

Notes Historiques sur Fraserville.

Fraserville est une des plus charmantes petites villes de la rive sud du Saint-Laurent. Située sur le versant d'un coteau on distingue de loin, au large, la ligne gracieusement onduleuse de ses élégants et confortables cottages. Naguère encore le premier édifice qui dominait la ville était son église catholique. Le 24 juin 1853, au moment même où l'on travaillait à terminer l'intérieur du temple, un incendie le réduisit en cendres. L'entreprise de la reconstruction de l'édifice, qui durait depuis le 16 décembre 1850, après une nuit de malheur et d'angoisses, était à recommencer.

Fraserville est le centre de la paroisse de St-Patrice de la Rivière-du-Loup. C'est aussi un centre de commerce et d'affaires, que l'érection des ateliers de l'Intercolonial n'a fait qu'activer.

La colonisation de la Rivière du Loup a commencé vers le milieu du siècle dernier.

La concession de la seigneurie de la Rivière du Loup fut faite le 23 décembre 1673, à Aubert de la Chesnaye. En mai

1746, Madame Blondeau de la Franchise devenait seigneurie de l'endroit. En 1759, les droits, titres et privilèges seigneuriaux passaient aux mains du Sieur Dan dasno Danseville.

En 1791, le général John Murray vendait la seigneurie à Malcolm Fraser, colonel et ci-devant major dans le 78^e écossais, de l'armée anglaise.

La seigneurie passa ensuite à Alexandre Fraser, son fils, qui la donna à ses fils, dont l'un d'eux, M. William Fraser, est aujourd'hui maire de Fraserville.

C'est en juin 1850 que la colonie fut érigée en village. Le premier maire du village de Fraserville fut feu Thos Jones Marchand ou LeMarchand.

Le 28 janvier 1874, le village ayant acquis un développement rapide et suffisant, était érigé en ville.

Le premier maire de Fraserville fut M. Georges Pelletier, négociant.

Son frère, M. Elzéar Pelletier, lui succéda à la mairie. En troisième lieu, la ville élit M. J. Elzéar Pouliot, à la tête de son organisation municipale. M. Pouliot eut l'honneur d'être réélu comme maire.

Depuis cinq ou six ans M. William Fraser dirige en qualité de maire les affaires municipales de la ville.

La première chapelle catholique de la Rivière du Loup fut construite en 1793 et la deuxième en 1812.

La troisième, qui vient d'être détruite, comme on l'a vu plus haut, est en ce moment en reconstruction.

L'érection canonique de la paroisse date de 1833 et son érection civile du 11 janvier 1842.

Voici la liste des prêtres qui ont desservi la paroisse en qualité de curés.

Le premier curé fut M. J. Bte Madran, de 1825 à 1830. Suivent les noms des autres :

Révd MM. L. F. Belleau, décédé ; A. Mailloux, grand-vicaire, décédé ; M. Chartier, décédé ; Joseph Déziel, (Monsignor), décédé ; T. O. Leclerc, L. A. Proulx ; N. Beaubien ; Dominique Racine, (aujourd'hui évêque de Chicoutimi) ; Jos Lagueur ; F. X. Ludger Blais.

La fondation du couvent des Dames du Bon Pasteur remonte à 1859. Il fut érigé sous l'inspiration et la direction de Mgr Dominique Racine.

La Rivière du Loup a vu naître M. le Dr McLaughlin, qui fut plus tard médecin de Charles X, roi de France.

Mgr Taché, l'apôtre du Nord-Ouest, est aussi né à la Rivière du Loup, au manoir seigneurial.

La Rivière du Loup a déjà envoyé trois députés au Parlement, M. J.-B. Garneau, M. J.-B. Pouliot, et le Dr P. E. Grandbois.

M. Deschênes, M. P. P. demeure depuis le printemps à Fraserville.

On y compte 1 palais de justice, 1 couvent, 1 école modèle et 3 écoles élémentaires, trois prêtres catholiques, 2 ministres protestants.

Les voyageurs trouvent à loger dans quatre excellents hôtels où il y a invariablement bon gîte, bonne table.

Les professions libérales y sont aussi représentées par 3 avocats, 3 médecins et 4 notaires.

On y compte plus de 30 marchands

Fraserville ne néglige pas non plus les moyens de récréation et d'amusement. Ainsi, la ville s'est donné un pavillon de patineurs où l'hiver on donne des tournées et des mascarades dignes des grandes

villes. Un excellent corps de musique fait de l'harmonie deux fois par semaine sous un kiosque. M. Jarvis, marchand, a fait construire à ses dépens une salle fort spacieuse et bien agencée où l'on joue de temps à autre la comédie, où l'on donne une soirée musicale au profit d'une bonne œuvre.

Il ne faudrait pas oublier de dire que depuis plus d'un an Fraserville est devenu le chef-lieu du district judiciaire de Kamouraska. Sa population, en 1871, était de 1700 âmes, et en 1881 de 3,000 âmes. Fraserville est donc intéressant à plus d'un titre. Sous le point de vue topographique elle offre des charmes incontestables. Devant elle, coule le St-Laurent, du sein duquel émerge la chaîne bleue des Laurentides. En arrière, activité industrielle; au milieu les chutes et les cascades de la Rivière du Loup, des cottages où l'élégance et le confort se disputent la palme, et dans ces cottages une population qui comprend les principes du vrai progrès et les applique à l'occasion. Fraserville occupe une superficie de 4,534 arpents, et le recensement de 1881 évalue la valeur de la propriété à \$428,000.

IX

Il fallut, enfin, penser au retour.

Nous nous acheminâmes donc vers le train spécial mis à notre disposition par l'intermédiaire de M. Macdonald, surintendant de l'Intercolonial, pour la section de Lévis à la Rivière-du-Loup.

Après avoir remercié bien cordialement, de nouveau, le comité d'organisation de Fraserville, pour la réception enthousiaste et si bien conduite, et dont nos confrères d'Ontario n'en perdront pas de sitôt la mémoire, nous laissâmes la Rivière-du-Loup à 4 hrs 55 m., au son de la musique du lieu et acclamés par la foule que nous saluons à notre tour de vivats prolongés. Le canon se fait toujours entendre, à intervalles réguliers.

Sir John et lady MacDonald assistaient au départ.

Les chars étaient magnifiquement décorés de branches d'érables et de drapeaux français et anglais.

Le trajet se fait rapidement. En serait-il autrement, d'ailleurs, que les attentions délicates de M. Macdonald feraient taire toutes les récriminations. On voyagerait à l'année sous sa direction, sans jamais songer à se plaindre. Aussi les excursionnistes lui ont-ils exprimé toute la reconnaissance possible.

A bord, les employés passaient à tout moment avec des rafraîchissements, et les offraient aux excursionnistes. Aussi les excursionnis-

tes lui ont-ils exprimé toute la reconnaissance possible.

En arrivant à la station de la Chaudière, il a fallu encore luncher, ou plutôt dîner, car c'était bien un véritable repas de Gargantua, qui était préparé pour les journalistes. Nous soupçonnons fort M. Macdonald d'avoir été pour quelque chose et même pour beaucoup dans cette nouvelle et délicate attention. Merci à lui, encore une fois, et nos félicitations au chef pour le menu; il était excellent.

Enfin, on arriva sans encombre à Lévis, où une adresse fut présentée et lue par M. LeVasseur au nom des excursionnistes, et à laquelle a répondu en termes chaleureux M. McDonald, le populaire gérant de l'Intercolonial pour la partie qui s'étend de la Rivière-du-Loup à Lévis.

Pendant la traversée à Québec, nos confrères d'Ontario admirèrent beaucoup l'illumination de la terrasse Frontenac.

Le lendemain, samedi, 11 août, nos confrères d'Ontario étaient les hôtes de la vieille cité de Champlain.

On commença la journée par une visite à l'Université Laval et au Séminaire, où l'on a été reçu avec le plus cordial accueil.

De là, les excursionnistes se rendirent sur la Terrasse Frontenac, où une adresse leur fut présentée au nom des citoyens de Québec, et qui fut lue, en anglais, par M. John Hearn, et en français, par M. J. P. Rhéaume, tous deux échevins de la corporation.

Auparavant de lire cette adresse, ces deux messieurs exprimèrent le profond regret de l'absence de M. le maire, plongé aujourd'hui dans le chagrin par la mort de son fils unique. Voici cette adresse.

Messieurs,

Je suis extrêmement heureux d'avoir à vous souhaiter la bienvenue au nom de la capitale de la province de Québec.

La presse a acquis de nos jours une telle importance qu'il ne suffit plus de l'appeler, comme on le fait en Angleterre, le quatrième ordre de l'état (*the fourth estate*); elle est l'état, la nation entière, parlant à tout l'univers de ce qui l'intéresse, faisant connaître ce qu'elle pense, ce qu'elle se propose de faire.

C'est à la presse, surtout, que le tiers-état doit l'influence prépondérante qu'il a acquis; la noblesse est heureuse de s'en servir pour défendre ses droits et ses pré-

rogatives; elle sert au clergé pour défendre les grands principes religieux, pour faire appel au public en faveur de toutes les bonnes œuvres.

Non-seulement le clergé, la noblesse et le tiers-état se servent de la presse, mais tous les trois contribuent à l'alimenter. Sans doute, elle se recrute principalement dans le peuple, où elle prend le gros de son armée et ses meilleurs généraux; mais les princes et les nobles écrivent dans les journaux, et l'on voit des ministres et des évêques qui sont d'excellents journalistes.

Si partout, aujourd'hui, la presse est l'organe de la nation, cela est surtout vrai dans une province éclairée et progressive comme celle à laquelle vous appartenez.

En saluant la presse d'Ontario, nous offrons donc nos sympathies, non-seulement à ce grand corps, à cet organe aux cent bouches de l'opinion publique, mais aussi à la province qu'il représente.

On pourrait peut-être croire qu'arrivés au Canada, il y a plus de trois siècles, nous sommes jaloux de voir des gens qui, comme vous, y sont depuis moins de cent ans, plus avancés que nous sous le rapport matériel.

Je puis vous assurer que rien n'est plus éloigné de nos pensées qu'une si mesquine jalousie. Nous sommes fiers de vous, et nous souhaitons que vous soyez heureux de vivre en notre compagnie. Nos deux provinces n'ont pas en tous points les mêmes idées, ni les mêmes aspirations. Mais, au lieu de nous en plaindre, nous devons nous en féliciter pour le bien de notre commune patrie.

La trop grande uniformité détruit tout sentiment d'émulation, et produit bientôt l'immobilité, puis le sommeil et la mort. La diversité, au contraire, multiplie les facultés d'une nation, et la fait sûrement marcher dans la voie du progrès. Les grandes agglomérations asiatiques, où il n'y a pas de variété même dans le costume, ont formé des peuples où la civilisation est au même point qu'il y a mille ans. La diversité des races, des caractères, des aspirations, a formé en Grèce, en France, en Angleterre, des nations où le progrès a marché à pas de géant, qui ont produit de grands hommes en tous genres par centaines, qui ont laissé des chefs-d'œuvres d'art et de littérature, des merveilles scientifiques et industrielles qu'on ne cesse d'admirer.

Au lieu de passer leur temps à se déprécier, au lieu de montrer aux peuples étrangers les défauts d'un de l'autre, nos provinces devraient tâcher de développer les qualités que la providence leur a données.

Rien n'est plus propre à amener un si beau résultat que des rencontres comme celle-ci, qui permettent aux provinces de se connaître et de s'apprécier, qui font voir à chacun que tout le bien n'est pas chez elle et le mal chez les autres.

Voilà pourquoi, mesdames et messieurs, nous sommes si heureux de cette visite de la presse d'une autre province, pourquoi nous avons tant de plaisir à vous souhaiter la bienvenue. En vous, non-seulement nous voyons des hôtes que nous aimons à recevoir, mais nous saluons la belle, la riche, la prospère, la grande province d'Ontario.

M. Tye, président de la presse associée d'Ontario, fit une excel-

lente réponse, et tous les échevins, les conseillers, et les officiers de la corporation se trouvaient sur la terrasse, pour accompagner les excursionnistes pendant la journée.

En laissant la terrasse Frontenac, les membres de la presse se rendirent à la citadelle, où ils furent présentés à Son Altesse Royale, la Princesse Louise, et au marquis de Lorne. Ensuite ils allèrent visiter Spencer-Wood, puis se rendirent aux chûtes.

Il y eut goûter à l'hôtel Bureau, et la visite faite aux chûtes émerveilla au plus haut point les membres de la presse d'Ontario.

La réception chez M. Price, gérant de la banque des marchands, a été des plus gracieuses ; il y eut visite aux jardins et rafraîchissements.

Sur la route, on alla visiter l'asile de Beauport, et au retour à la ville, à 5 h. 30 m., la brigade du feu apparaissait sur l'Esplanade où une foule considérable s'était déjà rendue et attendait depuis longtemps.

En un instant, pompes et pompiers étaient au poste, les tuyaux se déroulaient à course de cheval, et en moins d'une minute, une échelle de quarante pieds était dressée au milieu du champ, et un homme rendu au sommet avec l'extrémité d'un boyau qui laissait immédiatement jaillir un puissant jet d'eau.

Nous avons admiré la promptitude et l'ensemble avec lesquels nos amis de la brigade exécutaient leurs divers mouvements. Mais ce qui a le plus soulevé l'enthousiasme et arraché des cris d'admiration a été le jet d'eau puissant lancé par la pompe à vapeur. Le spectacle était magnifique. L'eau sortait d'abord en un jet puissant et compact, puis rendu à sa plus grande hauteur il retombait en nuage taillé en arc et dessinant plusieurs magnifiques arcs-en-ciel.

Tous les journalistes ont été enthousiasmés de nos pompiers Québécois.

Le soir, à l'hôtel Albion, a eu lieu le dîner offert par la Corporation aux journalistes de Québec et d'Ontario. Nous devons des louanges au propriétaire, M. Blouin. La salle était magnifiquement ornée. C'était féérique. Le président, en l'absence de Son Honneur le Maire, était M. Hearn.

Le premier toast a été celui de la

Reine ; les convives chantèrent en chœur " *Dieu sauve la Reine.* "

Le deuxième a été celui de la Princesse Louise et du Gouverneur Général, le troisième était " *A nos invités.* "

M. Tye a répondu, ainsi que M. Levasseur, MM. Carroll et Somerville. M. Bengough, du *Grip*, a fait un discours des plus humoristiques.

M. Hough proposa un toast à la Corporation. C'est M. J. P. Rhéaume qui a répondu, et a ensuite proposé une santé en l'honneur du journalisme Américain représenté par M. Joaquin Miller, qui répondit brièvement.

Une santé fut proposée aux officiers de la presse associée de Québec. M. Dionne y répondit.

La santé aux dames n'a pas été oubliée. MM. Prince et Preston y répondirent galamment.

DIMANCHE

La foule n'a peut-être jamais été aussi compacte que ce jour-là à la Basilique. Près de cinquante membres de la Presse, avec leurs dames, occupaient des bergères au bas-chœur, en dedans des balustrades. En dehors, c'étaient un nombreux parti d'excursionnistes américains et de Montréal. La musique a été à la hauteur de la circonstance.

Jamais le succès de la société Ste-Cécile n'a été aussi complet, aussi enthousiaste. Elle a chanté sous la direction de M. N. Levasseur, président de la Presse Associée de Québec, la messe de Ste-Cécile de Gounod. M. Gustave Gagnon tenait l'orgue.

Il y a eu solos par mademoiselle Brindamour, par MM. Bédard, Laurent, Dorval, etc. M. Laurent a soulevé l'enthousiasme à l'offertoire, en chantant un morceau spécialement composé pour la circonstance.

Les membres de la Presse d'Ontario en ont été enchantés et ne leur ont pas ménagé leur admiration. En fait c'est une de nos meilleurs sociétés musicales.

Le chœur était au complet, et le tout a été à la perfection. M. l'abbé Bélanger a remercié et félicité la société en terme chaleureux.

Le sermon a été donné par le R. P. Beaudry.

LUNDI

Lundi matin, 13 août, à 8 h. 30 m. un convoi de trois wagons traînés par l'engin *Baby*, pavoisé et portant sur son chasse-pierre deux petits pins et une branche d'érable avec plusieurs guirlandes de mousse, quittait la gare du Palais pour St-Raymond.

Le convoi était encombré : c'est tout naturel, il y avait double gain, le plaisir de respirer à bord un air saturé de l'esprit et de la gaieté des journalistes, et puis voyager *gratis*. Un arrêt de dix minutes au pont Jacques-Cartier permit d'en admirer la solidité et les paysages qui se déroulaient à nos yeux.

Une courte halte à la station du lac St-Joseph, puis en route.

Bientôt nous cotoyons le splendide lac Sergent, nous nous enfonçons dans les montagnes, puis soudain émerge de la verdure des forêts le gai village de St-Raymond. Nous passons tout droit au milieu des acclamations de tous les paroissiens réunis à la gare du chemin de fer, et nous visitons un peu plus loin le pont de la Rivière Ste-Anne, construction imposante et solide.

Au retour des excursionnistes au village St-Raymond, M. le notaire Panet présenta une adresse magnifique aux membres de la presse. MM. Tye et Levasseur ont, comme toujours, répondu avec beaucoup d'éloquence et de courtoisie. Il y eut alors trois hourrahs en l'honneur des journalistes, qui prirent place dans les voitures généreusement mises à leur disposition par les citoyens de St-Raymond. Plus de cent voitures nous conduisirent dans le village, qui est un des plus jolis qu'on puisse voir. Nous n'avions, hélas ! que le temps de jeter un coup d'œil ici et là, le temps était si court !

Nous pouvons, néanmoins, saisir au passage les inscriptions suivantes : " Soyez les bienvenus ! " " La vapeur efface la distance. " " Honneur et reconnaissance à MM. les Journalistes, " *Finis coronat opus.* M. le curé et M. le vicaire s'étaient rendus à la gare pour honorer de leur présence notre petite visite.

Un instant après, salué par les vivats répétés de nos amis, le convoi se mettait en marche pour le lac St-Joseph.

Un lunch fut servi sur le train avec beaucoup de libéralité.

Quand nous arrivâmes au lac St-Joseph, le convoi de l'excursion des typographes n'était pas encore arrivé. Néanmoins on se rendit au lac dont les amateurs du canot et de la chaloupe purent sillonner les ondes noires au chant de : *En roulant ma boule*, etc. L'Estrade était magnifiquement pavoisée. On y lisait l'inscription, en français et en anglais : "La Bienvenue à la Presse d'Ontario."

Les adresses, toutefois, n'ont pu être présentées suivant le programme, vû le retard de l'arrivée de "l'Union Typographique" et la pluie.

Les deux adresses furent lues à mi-chemin, entre la station et le lac, lors de notre rencontre avec les typographes ; celle en français par M. Duquet, et celle en anglais par I. Crosby, de Montréal.

Deux magnifiques bouquets accompagnaient ces adresses. Nous publions celle qui a été présentée par l'Union Typographique française.

Adresse de l'Union typographique de Québec, No 159, aux membres de la presse d'Ontario.

Monsieur le Président et Messieurs,

Soyez les bienvenus au milieu de nous, dans cette forêt enchanteresse, sur les bords de ce lac limpide.

Tout en ce nouvel Eden forme un concert de louanges en votre honneur : Vivats enthousiastes, sourires gracieux des dames ! musique entraînante, chants mélodieux des oiseaux, onde pure de ce splendide lac aux contours féériques, frémissamment joyeux des grands arbres de cette belle forêt vierge, parfum odoriférant qui s'échappe des milliers de plantes, en un mot toute cette belle nature se joint à nous pour saluer votre présence au lac St-Joseph.

Veuillez croire, messieurs, à notre plus vive sincérité dans cette démonstration, et laissez-nous vous dire combien nous sommes fiers et honorés de vous recevoir au milieu de nous en ce beau jour de fête.

Soyez donc les bienvenus ! Oui ! mille fois les bienvenus ! non-seulement de la part de tous les typographes, mais aussi de la part de leurs nombreux amis de toutes les classes de la société Québécoise, qui forment partie de cette belle réunion champêtre, organisée spécialement pour vous être agréable, et permettre aux enfants de la case et de la presse, — sous le patronage de l'inventeur de l'imprimerie, l'immortel Gutenberg, dont la figure majestueuse fait ornement de la bannière de notre Union, — de nous permettre, disons-nous, de vous

offrir un véritable *at home* en plein forêt, dans un site des plus pittoresques que traverse la voie ferrée du lac Saint-Jean.

Nous formons des vœux les plus sincères, Messieurs, pour que le succès et la prospérité vous accompagnent partout dans le grand combat de la presse, et que vous soyez toujours les sentinelles vigilantes et éclairées de l'opinion publique, sans jamais oublier le compositeur qui donne un corps matériel à vos écrits.

La vie, Messieurs, est parsemée d'épreuves, c'est vrai, mais le journaliste en rencontre beaucoup plus que tout autre mortel. Espérons donc qu'à votre heureux retour vous pourrez dire avec plaisir que vous n'avez eu à subir nulle part, sur votre parcours, aucune de ces mauvaises épreuves dont le compositeur typographe, cette fois ne peut être tenu responsable, ayant déjà assez à vous transmettre, chaque jour, et qui font par fois la désolation de plus d'un journaliste.

Malgré toutes les coquilles que l'on reproche aux typographes, Alphonse Karr n'hésite pas à dire : Si un des rédacteurs d'un journal faisait défaut, il n'en paraîtrait pas moins ; car les compositeurs se chargeraient de la copie et de la composition. Ce que plusieurs d'entre vous, Messieurs, connaissent d'ailleurs, par leurs propre expérience, encore beaucoup mieux que nous.

En Europe, ils sont nombreux les enfants de l'imprimerie qui se sont illustrés dans les sciences, les beaux-arts, la littérature et l'armée. En Amérique, surtout dans les Etats-Unis, la liste en est très longue, et notre cher Canada compte, aussi lui, les siens.

Honneur et gloire au journaliste ! le frère aîné du typographe, son humble cadet
Au nom des membres de l'Union Typographique de Québec, No 159.

Lac St-Joseph, 13 août 1883.

Le Président,

J.-N. DUQUET.

Un peu avant midi le sifflet nous appelle, et encore une fois nous voilà en route. Cette fois, pour faire contre-poison à la pluie qui nous avait humecté l'extérieur, au lac St-Joseph, MM. les directeurs de la Compagnie croient que le meilleur moyen était de mouiller le dedans, et nous n'avons qu'à ouvrir la bouche pour recevoir le champagne ! Un vrai déluge de champagne avec ce qui l'accompagne toujours. c. a. d. gaité, lazzis, etc.

A 1 h. 30 m. nous étions à la gare du Palais.

On nous invita à nous embarquer à bord du "Bienvenu" pour faire le tour du havre. Nous nous aperçûmes bien que tous, nous étions bienvenus, sans calembourg, à bord. Un plan du havre était sur la table et messieurs les commissaires, avec la plus grande bienveillance, nous

donnaient les renseignements nécessaires.

Nous ne pûmes longtemps jouir du spectacle, car un vrai déluge s'abattait sur nous avec rage. Comme Noé dans l'arche, nous ne pûmes sortir, et les cataractes du ciel étant ouvertes il fut impossible de visiter les docks de St-Joseph de Lévis, où l'on nous avait conduits.

Au retour du bateau eu lieu la séance d'adieu, présidée par M. Tye, qui fit un beau discours. Nous eûmes le plaisir d'entendre de magnifiques discours de la part du Rév. M. Dewert, du *Christian Guardian*, de MM. Preston, Bengough, du *Grip*, Pence, du *Whig*, Levasseur et Valin.

Nous avons entendu avec un plaisir tout particulier les bonnes paroles à l'égard des canadiens français ; les mots de fraternité et de souvenir touchent toujours les cœurs canadiens français.

A 4 h. 30 m. le "Bienvenu" accostait le "Montréal," et à 5 heures ce dernier bateau partait avec les excursionnistes pour Montréal.

Plusieurs membres de la Presse de Québec ont été les reconduire jusqu'aux Trois-Rivières. Parmi eux nous remarquons MM. Levasseur, N.-E. Dionne, L. Demers, etc. etc.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter à nos amis d'Ontario un heureux retour. Nous devons aussi un mot de félicitations aux dames d'Ontario et de Québec, pour les charmes dont elles ont su embellir le voyage en y prenant part.

Ajoutons, pour terminer, que la plus vive reconnaissance est due à MM. Levasseur et le Dr Dionne, qui ont été les zélés organisateurs de cette excursion qui restera mémorable à tout point de vue, et que grâce à leur dévouement et au travail qu'ils ont accompli pour mener à bonne fin cette colossale organisation, la fête a été splendide et pleine d'enthousiasme, et a déjà produit de fruits abondants et fort appréciés.

SOMMAIRE

AGENTS

DE

L'Album des Familles

Littérature

Les Fiancés, (suite)..... 257

Bulletin Religieux

Instructions sur la Religion, (suit-)..... 265

Code de vérites pour le gouvernement de l'âme..... 267

La vie des champs..... 269

L'Ecrin des Demoiselles

Journal de M^{lle} Anna de Luri, (suite)..... 268

Corbeille Poétique

Effets des Pèlerinages, par A. A. PRADIER..... 270

L'Espérance ! par T. L * * 270

France ! France ! par J. M. J * * 271

Stances à Marie..... 271

Histoire

Guttenberg, l'inventeur de l'imprimerie..... 272

Esquisse historique. Michel BIBAUD..... 272

Biographie

Sir Charles Tupper, par Chas THIBAULT..... 273

Nécrologies

Le Comte de Chambord 275

M. Joseph Marcoux, par J. B C * * 276

Maximes et Pensées.

Pensées diverses. 264-275

Informations spéciales

Excursion de la Presse d'Ontario dans la Province de Québec..... 276

PROVINCE DE QUÉBEC

VILLES.

Québec..... Etienne Légué, 378, rue Saint-Joseph, St Roch.
Montréal..... Ignace St-Amour, 7, rue Allard.
Trois-Rivières..... P. L. Hubert, notaire

CAMPAGNES.

Paroisses. Comtés. Agents.

Anso St Jean.....Chicoutimi...Didier Houde,
Arthabaskaville...Arthabaska...Aimé Dion,
Beauharnais.....Beauharnais...J. A. Lapointe,
Berthier.....Berthier.....Amateur Demers,
Fraserville.....Témiscouate...V. Chamberland,
Joliette.....Joliette.....Albert Gervais,
Kamouraska.....Kamouraska...P. C. Dupuy,
Assomption.....Assomption...J. S. Rivet,
Lotbinière.....Lotbinière...Maxime Lemay,
Louiseville.....Maskinongé...T. T. Rivard,
N.-D. de Lévis...Lévis.....A. G. Routhier,
Rimouski.....Rimouski.....A. G. Dion,
Sault au Recollet Hochelaga...Cyp. Corboil,
S. A. LapostolleKamouraska...Geo. Lévêque,
St Bruno.....Chambly.....J. M. Côté,
S. Colomb,SilleryQuébec.....Félix Langlois,
St Cyrille de Windsor, Drummond...L. J. Brassard
St Donat.....Rimouski.....Cloris Morneau,
St François.....Montmagny...DamoisyMartineau,
St Hyacinthe.....St Hyacinthe...M. Lussier,
St-Nicolas.....Lévis.....L. Fréchette, jr,
St Romuald.....Lévis.....Joseph Fortin,
Ste Rose.....Laval.....P. O. Grenier,
Ste Thérèse.....Terrebonne...P. Jérôme,
St Vincent de Paul,Laval.....C. E. Germain,
Terrebonne.....Terrebonne...Octave Forget,
Ville de St Jean,St Jean.....Jean Bourguignon.

NOUVEAU-BRUNSWICK.

Shediac Briège...Westmoreland...J. L. Poirier.

ONTARIO.

St Eugène.....Preecott.....Victor Lalonde.
St Joachim.....River Ruscom,Eugène Beuglet.

MANITOBA

St Boniface.....}Adj. Gauvreau,
Winnipeg.....}

ÉTATS-UNIS.

Lo. allés. Etats. Agents.

Biddesford.....Maine.....
Central Falls.....Rhode Island.Z. Choquette,
Chicago.....Illinois.....Ph. Baillargeon,
167, Blue Island Av,
Détroit.....Michigan.....Ed Racicot,
Fall River.....Massachusett.H. R. Benoit,
Indian Orchard Massachusetts.Jos. Beugle,
Lako Linden... MichiganD. L. Augé,
Lawrence.....Massachusett.Dr Jos. Desmarais,
126, Lowell Str,
Lewiston.....Maine.....Isaac N. Leclerc,
Lowell.....Massachusett.David N. Parthenais,
North Adams.....Massachusett.A. N. Géliveau,
Northampton.....Massachusett.Dr L. B. Niquette,
Putnam.....Connecticut...Hector Duvert,
St Albans.....Vermont.....Dr G. Thibault,
Troy.....New-York.....
Worcester.....Massachusett.
Woonsocket.....Rhode Island.C. Tétrault.

PARIS (FRANCE.)

M. A. Sauton, libraire, 41, rue du Bac.

LONDRES (ANGLETERRE.)

MM. Henry F. Gellig et Cie, 440, Strand.

L'ALBUM DES FAMILLES

est publié à Ottawa le 1^{er} de chaque mois, par cahier de 32 pages, à triple colonne, avec une

GALERIE NATIONALE

de

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires.

Le prix de l'abonnement est comme suit Pour le Canada et les Etats-Unis. \$2 00 Pour la France et l'Angleterre... \$2 50 (12 frs payable invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées; et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration.

Comme l'Album des Familles pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres centres français de l'Est, nous avons résolu de publier une couverture de l'Album des Familles annonçant des marchands et industriels qui nous seront adressés, à raison de \$1.00 pour la première insertion et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonne.			
	1/4 de colonne	1/2 de colonne	3/4 de colonne	1 colonne
Première insertion	\$1.00	\$2.00	\$3.00	\$4.00
Insertions subséquentes.....	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$3.00	\$5.00	\$8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	15.00
	1/4 de page	1/2 page	3/4 page	1 page
Première insertion	\$3.00	\$6.00	\$9.00	\$12.00
Insertions subséquentes.....	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	\$8.00	\$12.00	\$18.00	\$25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	30.00

Par cette échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'Album des Familles, aura pu tomber sous les yeux de plus de 50,000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la minime somme de \$5.00

ADMINISTRATION:

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc., doit être adressé à

STANISLAS DRAREAU,
Editeur-Propriétaire,
de l'Album des Familles, Ottawa,
(12, O. Boite 1055)



BULLETIN DES ANNONCES.

CANAL RIDEAU

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

DES SOUMISSIONS CACHETÉES, adressées au soussigné et endossées : "Soumissions pour bureaux du Percepteur et Gardien des écluses," seront reçues à ce bureau pour la construction d'un "Bureau pour le Percepteur et le Gardien des écluses," à Ottawa, jusqu'à midi, MARDI, le ONZIEME jour de Septembre.

Les plans et devis peuvent être vus aux bureaux du Canal Rideau, à Ottawa, à partir du lundi, 3 Septembre, et l'on peut obtenir au même bureau des blancs de soumission.

Les entrepreneurs sont priés de se rappeler que leurs soumissions ne seront pas reçues à moins qu'elles ne soient strictement faites conformes aux formules imprimées. Un chèque de banque accepté pour la somme de \$200 devra accompagner la soumission, et cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse d'entreprendre son contrat aux taux et conditions contenus dans la soumission.

Le chèque sera remis aux soumissionnaires dont les soumissions ne seront pas acceptées.

Afin d'assurer la parfaite exécution du contrat, on exigera un dépôt en argent équivalant à cinq pour cent du prix du contrat; le chèque envoyé avec la soumission sera considéré être une partie de ce dépôt.

Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter la plus basse n'aucune des soumissions.

Par ordre.

A. P. BRADLEY,
Secrétaire.

Dépt. des chemins de fer et canaux.
Ottawa, 30 Août 1883.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

ON recevra à ce Bureau, jusqu'à MERCREDI, le 12me jour de septembre prochain, inclusivement des soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant la suscription "Soumission Edifice pour Ministères, Ottawa," pour la construction d'un

ÉDIFICE POUR MINISTÈRES, OTTAWA.

On pourra voir les plans et devis au Ministère des Travaux Publics, Ottawa, à commencer de Lundi, le 20 Août courant.

Les personnes qui désirent concourir à l'entreprise, sont averties que leurs soumissions ne seront pas prises en considération à moins qu'elles ne soient faites sur les formules imprimées fournies à cet effet, et qu'elles ne soient revêtues de leurs propres signatures.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de Banque, accepté, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme égale à cinq pour cent du montant de la soumission. Ce chèque demeurera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions

Par ordre,

F. H. ENNIS,
Secrétaire.

Ottawa, 10 août 1883.

Tout le Monde Entend!

Baume d'Huile de Requin de Foo Choo!

Ce baume rétablit positivement l'entendement et il est le seul remède connu pour guérir la surdité.

Cette huile est extraite d'espèces particulières de petits REQUINS BLANCS pris dans la mer Jaune, connus sous le nom de CARCHARODON RONDELETTI. Tous les pêcheurs chinois le connaissent. Ses vertus comme restaurateur de l'entendement ont été découvertes par un prêtre Bouddhiste vers l'année 1410. Ses guérisons ont été si nombreuses et plusieurs ont paru si miraculeuses que le remède a été proclamé officiellement dans tout l'empire. Son usage est devenu si universel que pendant plus de 300 ans, aucun sourd n'a existé parmi le peuple chinois. Envoyé, frais de poste payés d'avance, à une adresse quelconque moyennant \$1.00 la bouteille

Écoutez ce que disent les Sourds!

Ce remède a fait un miracle dans mon cas. Je ne sens plus de bruits assourdissants dans ma tête et j'entends beaucoup mieux. J'ai été grandement soulagé.

Ma surdité s'est améliorée notablement, je pense qu'une autre bouteille me guérira.

"Son efficacité est incontestable et son caractère curatif absolu, attendu que l'écrivain peut personnellement le certifier, par l'expérience et l'observation. Écrivez de suite à HAYLOCK et JENNEY, 7, rue Day, New-York, en incluant \$1.00 et vous recevrez en retour un remède qui vous permettra d'entendre comme tout autre. Vous ne regretterez jamais de l'avoir fait."

Editeur de la *Mercantile Review*.

Pour éviter la perte dans les malles veuillez envoyer l'argent par lettre enregistrée.

Importé seulement par

HAYLOCK et JENNEY,

(Ci-devant HAYLOCK ET CIE.

Seuls agents pour l'Amérique.

7, Day Street, New-York.

1er février 1883.

Abonnez-vous

ET

FAITES ABONNER VOS AMIS

A

L'ALBUM DES FAMILLES

\$2 par année.

La Machine à Coudre

LA PLUS POPULAIRE

ET

DÉFIANT TOUTE COMPÉTITION

EST LA

NEW-HOME

Elle est la plus légère,

la plus simple,

la plus perfectionnée,

la plus durable,

et la meilleure.

200,000 sont vendues
chaque année

S'adresser à

NEW HOME SEWING MACHINE CO.

30, UNION SQUARE.

NEW YORK.

BIENFAITEUR DE L'HUMANITE

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin, retiré de la pratique active, a obtenu d'un missionnaire de l'Est la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la consommation, de la bronchite, du catarrhe, de l'asthme et de toutes les affections de la gorge et des poumons, et aussi pour la guérison positive et radicale de la débilité générale et de toutes les douleurs nerveuses. Après avoir complètement constaté son pouvoir curatif étonnant dans des milliers de cas, il croit qu'il est de son devoir de le faire connaître au public. Vous recevrez par le retour de la malle, gratuitement, la recette avec des détails complets, des directions pour le préparer et en faire usage et tous les conseils et instructions nécessaires, en s'adressant au

DR J. C. RAYMOND,

164, rue Washington, N.-Y.

LE MEILLEUR JOURNAL ! ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

37 Année.

"Le SCIENTIFIC AMERICAN"

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le Scientific American les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le Scientific American MM. MUNN et Cie, se font solliciteurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le Scientific American, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attiré par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avancées sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie,
37, Park Row, New-York.

EPILEPSIE

RADICALEMENT GUÉRIE

En faisant usage pendant un mois des célèbres et infaillibles POUDRES du Dr GOULARD contre l'Epilepsie.

Pour convaincre les patients que ces poudres produiront tous les effets que nous leur attribuons, nous leur expédierons par la malle, franc de port, et gratuitement, un échantillon de ce remède. Comme le Dr Goulard est le seul médecin qui ait fait de cette maladie une étude spéciale et comme à notre connaissance des milliers de malades ont été radicalement guéris en faisant usage de ces POUDRES, nous garantissons une cure certaine dans tous les cas, OU NOUS VOUS REMETTRONS VOTRE ARGENT.

Prix : pour une grande boîte, \$3.00 ou 4 boîtes pour \$10.00, expédiées par la malle dans aucune partie des Etats-Unis ou du Canada, sur réception de l'argent ou par Express C. O. D. Adressez :

ASH & ROBBINS,
360, Fulton St. Brooklyn, N. Y

Aux Annonceurs des Etats-Unis.

L'ALBUM, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL & Cie, No 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue Mensuelle **NEW-YORK.**

LA CONSOMPTION

POSITIVEMENT GUERIE.

Toutes personnes atteintes de cette maladie désirant être guéries devraient essayer les célèbres POUDRES du Dr KISSNER, contre la Consomption.

Ces poudres sont la seule préparation connue qui guérit la Consomption et toutes les maladies de la GORGE et des POUMONS ; à la vérité, par la confiance que nous avons en elles, et aussi pour vous convaincre qu'il n'y a pas de blague, nous ehverrons à tout patient, par la malle, franc de port, une boîte gratis.

Nous n'exigeons pas votre argent que vous ne soyez pleinement satisfait de leurs pouvoirs curatifs. Si vous tenez à la vie ne différez pas d'essayer ces POUDRES, vu qu'elles vous guériront infailliblement.

Prix : pour une grande boîte, \$3.00 ou 4 boîtes pour \$10.00 expédiées par tous les Etats-Unis ou le Canada, par la malle, au reçu de l'argent, adressez :

ASH & ROBBINS,
360, Fulton St., Brooklyn, N. Y.

MUSIQUE POUR TOUT LE MONDE

METHODE INGENIEUSE DE MERRILL,

(DROIT D'AUTEUR ASSURÉ.)

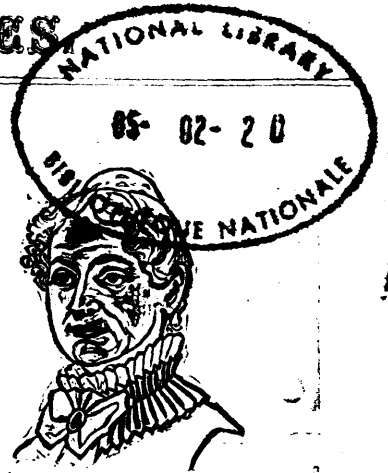
Pour les débuts des enfants et autres dans la culture de la musique. Elle vainc la difficulté d'apprendre les éléments de la musique par un amusement agréable. CETTE NOUVELLE METHODE vous enseigne tout ce qu'il faut savoir sur la portée musicale, les degrés de la portée, les clefs, les notes et les repos, la gamme et les intervalles de la gamme, la location des lettres sur la portée et leur relation avec les clefs de l'instrument. Ceci est très important pour les enfants. Les bémols, les dièses et leur usage. Toutes les différentes clefs, la manière de former les cordes ou les mots de la musique. Elle enseigne les syllabes *Do, Re, Mi*, etc, en chantant. Elle contient un catéchisme complet sur la musique. C'est un *MULTUM IN PARVO*. Tout cela s'apprend quand l'élève s'amuse en jouant des airs familiers. Des personnes n'ayant aucun talent pour la musique peuvent jouer des airs, attendu que le guide est si sûr qu'elles ne peuvent toucher la mauvaise clef. Des directions complètes et quatre morceaux de musique accompagnent la méthode.

Nous avons besoin de 5,000 Agents pour la vente de notre Méthode dans les familles. Un agent actif, homme ou femme, peut gagner \$10 par jour.

Envoyer par la malle \$1.00 à l'adresse de

CHICAGO PIANO CO.,

78 et 80, rue Van Buren,
Chicago, Ill.



COMPOSÉ VÉGÉTAL

De Lydia E. Pinkham.

Est un spécifique souverain

Pour toutes les douleurs, faiblesses si communes à notre meilleure population féminine,

Médecine pour les Femmes. Inventée par une Femme. Préparée par une Femme.

La plus grande découverte médicale depuis l'origine de l'Histoire.

Il ranime l'humeur qui s'abat, donne de la vigueur aux fonctions organiques et les harmonise, donne de l'élasticité et de la fermeté au pas, restaure l'éclat naturel de l'œil, et répand sur la joue pâle de la femme les roses fraîches du printemps de la vie et du commencement de l'été.

Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.

Il prévient l'évanouissement, la flatuosité, détruit l'insatiabilité des stimulants, et fait disparaître les faiblesses d'estomac.

Cette tendance à marcher la tête basse, qui cause de la douleur, de la pesanteur et des douleurs dans le dos, est toujours définitivement guérie par son usage.

Pour la guérison des maladies des reins chez l'un et l'autre sexe le composé est sans rival.

Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham déracinera tous les vestiges des humeurs dans le sang, et renforcera le système, de l'homme, de la femme ou de l'enfant. Insistez pour que votre pharmacien vous en procure.

Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 233 et 235 Western Avenue, Lynn, Mass. Prix du flacon \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la malle sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception du prix, \$1 la boîte pour chaque. Mad. Pinkham répond volontiers à toute lettre demandant des renseignements. Mettez dans l'enveloppe un timbre de 3 centins. Demandez un pamphlet.

Ce composé est également préparé à Stanstead (P. Q.)

NORTHROP & LYMAN

TORONTO

Agents généraux pour toute la province d'Ontario.

Aucune famille ne devrait se passer de PILULES POUR LE FOIE DE LYDIA E. PINKHAM. Elles guérissent la constipation, la constitution bilieuse et l'engourdissement du foie. 25 cents la boîte.

En vente dans toutes les pharmacies.